LA
TRAGÉDIE DE RATHENAU

—

Tandis que les corps-francs refluent vers l'intérieur du Reich, la République allemande se débat dans des difficultés qui, pour être d'un autre ordre, n'en sont pas moins tragiques. Problèmes économiques et financiers atteignent une ampleur qui défie les cerveaux les mieux organisés, et emportent toutes les classes de la nation dans un tourbillon vertigineux.

Pour cette période, écrit Max Hermant dans son remarquable essai sur *les Paradoxes économiques de l'Allemagne*, on ne peut que relater les faits sans chercher entre eux aucune corrélation. Il n'y a plus de lien logique entre le cours du mark, l'indice des prix, celui des salaires, le niveau de la production, le montant de la circulation.

La valeur du dollar, par rapport au mark-papier, atteint des cours astronomiques.

1er octobre 1918	4,00
2 janvier 1921	74,50
1er juillet 1921	75,00
2 janvier 1922	186,75
1er juillet 1922	401,49
2 janvier 1923	7.260,00
1er juillet 1923	160.000,00
1er août 1923	1.100.000,00
4 septembre 1923	13.000.000,00

1er octobre 1923..............	242.000.000,00
1er novembre 1923........	130.000.000.000,00
30 novembre 1923......	4.200.000.000.000,00 (1)

« Le mark » poursuit Max Hermant, « cessa complètement d'être un étalon des valeurs. Aucun commerçant ne pouvait plus afficher ses prix; il fallait les changer d'heure en heure. Les ouvriers, et à plus forte raison les employés à traitements mensuels, demandaient à être payés par jour; encore les marks qui leur étaient remis le matin, souvent par sacs entiers, perdaient-ils avant midi la plus grande part de leur pouvoir d'achat... Personne ne voulait plus avoir en marks que ses dettes. On recourait aux banques, qui recouraient elles-mêmes à la Reichsbank. Le taux d'intérêts des prêts devint invraisemblable : 9 % pour un jour (soit 3.130 % par an), 400 % pour un mois (soit 4.750 % par an)... Le nombre des chômeurs tripla de septembre à décembre 1923. Les agriculteurs refusèrent de vendre leurs bestiaux ou leur blé, ne voulant pas échanger une denrée quelconque contre des marks. Le désert se faisait sur les marchés, la famine menaçait les villes. Ce fut le « blocus intérieur ». On vit alors des razzias à main armée dans les campagnes, le pillage des granges, bien garnies après une bonne récolte. Selon le mot du comte Westarp, « l'Allemagne mourait de faim avec ses greniers bien remplis (2) ».

Voilà donc la paix, promise par les socialistes et les démocrates, par tous ceux qui avaient affirmé au peuple — et le peuple les avait crus — qu'il suffirait de chasser les Hohenzollern et de briser le pouvoir de la caste militaire pour retrouver une ère de calme et de prospérité. Au lieu de cela, que voit-on? De longues files de sans-travail et d'enfants sous-alimentés, qui encombrent les bureaux de bienfaisance et les mairies, tandis que les bourses sont assaillies par une ronde effrénée de trafiquants et de spéculateurs.

Et, dans les bas-fonds de l'édifice social, comme un bélier invisible dont on entend les chocs sourds, une force

(1) Statistiques officielles de la Reichsbank.
(2) Cf. *La Revue Hebdomadaire*, N° du 17 octobre 1931, p. 234-235.

mystérieuse est à l'œuvre, abattant l'un après l'autre tous les représentants de la république. Liebknecht, Rosa-Luxembourg, Kurt Eisner ont été tués pendant la guerre civile. A présent, la guerre civile est terminée, mais les attentats continuent. Dans l'ombre, une bande de terroristes insaisissables poursuit l'œuvre commencée par le lieutenant von Pflugk-Hartung et le comte Arco Valley. Le 26 janvier 1920, premier attentat sur Erzberger. Le 10 juin 1922 le député bavarois Gareis est assassiné à Munich. Le 26 août 1921, Erzberger est assailli une seconde fois au cours d'une promenade par deux anciens officiers de la brigade Ehrhardt et abattu à coups de revolver. Le 4 juin 1922, attentat sur Scheidemann.

Le meurtre se glissait le long des rues, écrit Ernst von Salomon, le poison, le coutelas, le revolver, la bombe paraissaient être les instruments d'une bande de criminels sans entrailles, sortis des ténèbres de la confusion allemande. Les coups de feu crépitaient dans les villes. Des hommes qui occupaient une place en vue tombaient sous les balles. Le peuple affamé, buté, aigri, faiseur de grèves commença à s'agiter en sourdine. Il protestait contre un danger insaisissable, mais dont il voyait distinctement les ombres se projeter devant lui (3).

C'est dans cette atmosphère de cauchemar, striée de coups de feu et éclaboussée de sang, où la nation entière, affolée par le ronflement des presses à imprimer les marks-papier subit, pour reprendre la formule de Jules Sauerwein, « les indicibles souffrances d'un organisme dont les cellules se dissocient et se détruisent », qu'apparaît sur la scène un homme nouveau, en qui va s'incarner la tragédie de la république allemande : c'est Walther Rathenau.

§

Sur le champ d'action le plus démocratique et le plus impersonnel qui soit, où le public souverain réuni en assemblées d'actionnaires décide statutairement des nominations

(3) Ernst von Salomon, *Les Réprouvés*, p. 231-233.

et des mises à pied, il s'est formé au cours d'une génération une oligarchie aussi fermée que celle de l'ancienne Venise. Trois cents hommes, qui se connaissent tous, dirigent les destinées économiques du continent et se cherchent des successeurs parmi leur entourage (4).

Dans cette phrase, écrite par Walther Rathenau en 1909, perce déjà l'orgueil d'un homme qui sait qu'il appartient à cette petite caste d'élus entre les mains desquels repose l'avenir économique du monde.

Son père ne lui a-t-il pas légué un trust gigantesque, dont les ramifications s'étendent sur plusieurs continents? Disposant en 1921 d'un capital total de près de 15 milliards de marks-or (5), l'A. E. G., ou *Allgemeine Elektrizitäts Gesellschaft*, possède 307 succursales dont 188 à l'étranger, 185 usines électriques, usines à gaz et compagnies télégraphiques, 168 fabriques de locomotives et de wagons, 41 fabriques de machines électro-mécaniques et de câbles, 112 compagnies de transport, 72 usines de produits chimiques, 38 fabriques de porcelaine et de terre-cuite, 43 mines de charbon, 154 usines sidérurgiques et 17 mines de fer.

Non seulement l'A. E. G. fournit la lumière à Berlin et à la plupart des villes allemandes, mais par l'entremise des sociétés locales ou des banques qu'elle contrôle, elle éclaire encore Madrid, Lisbonne, Milan, Gênes, Naples, Christiania, Mexico, Rio-de-Janeiro, Buenos-Aires, Valparaiso, Odessa, Kiew, Irkoutsk et Moscou.

Cependant, dès qu'il a été en âge de réfléchir par lui-même, le jeune Walther n'a pas tardé à s'apercevoir « qu'étant Juif, il est né citoyen de deuxième classe, et que, quels que soient sa valeur ou les services qu'il pourra rendre dans l'empire de Guillaume II, il est contraint de le demeurer (6) ». Durant son année de service militaire dans les cuirassiers de la Garde, où son père a réussi à le faire entrer, il ne reçoit aucun avancement et ses ca-

(4) *Neue Freie Presse*, n° de Noël, 1909.

(5) Cf. Paul Ufermann et Carl Hüglin, *Die A. E. G.*, Berlin, *Verlag für Sozialwissenschaft*, 1922.

(6) Comte Harry Kessler, *Walther Rathenau*, p. 25.

marades évitent ostensiblement de le fréquenter. Pourtant, que ne donnerait-il pour être un de ces brillants officiers de cavalerie, auxquels toutes les portes sont ouvertes et à qui la fortune semble sourire! Ainsi, à peine entré dans la vie, son caractère se trouve marqué par un double sentiment d'attirance et d'humiliation : l'humiliation de voir ses capacités méconnues et l'attirance pour un type humain auquel il n'appartient pas.

Dès lors, un mur de verre semble le séparer de ses semblables, une paroi diaphane et résistante qu'il ne parvient pas à briser. Ni à la tête de ses usines, ni au *Service des matières premières* que le général von Falkenhayn l'a chargé d'organiser peu après le début des hostilités, Rathenau ne parvient à s'évader de sa solitude. Ses collaborateurs du ministère de la Guerre le tiennent à distance, tout comme ses anciens camarades de régiment.

> Un jour, écrit le comte Kessler, il trouva ses bureaux entourés d'une palissade qu'on avait élevée durant la nuit pour les séparer des autres services du ministère, comme s'il se fût agi d'un département de pestiférés (7).

Alors, il se prend à haïr « ce régime hybride et non viable, où le commerce et l'industrie sont ouverts à tous, mais où la politique et l'armée sont restés l'apanage exclusif d'une caste vaniteuse et incompétente » — d'une caste où malgré ses efforts il n'a pas pu pénétrer.

A partir de ce moment, il voit arriver la débâcle et prévoit qu'elle atteindra des proportions inouïes. Mais ce cataclysme qui le terrifie et dont il s'efforcera jusqu'à la fin de retarder l'échance, qui peut affirmer qu'il ne l'ait pas secrètement désiré, qu'il ne l'ait pas attendu comme une délivrance? Ne fallait-il pas que l'empire s'écroulât, pour qu'il pût donner sa mesure?

Lorsque la catastrophe arrive, elle dépasse toutes ses prévisions. « C'est un bûcher, s'écrie-t-il, le bûcher de l'édifice social européen! » Le II[e] Reich est à terre et toutes les barrières qui s'opposaient à l'essor de Rathenau sont brisées. Pourtant la délivrance espérée ne vient pas. Alors

(7) Comte Harry Kessler, *op. cit.*, p. 154.

que les foules rouges de novembre élèvent tant de Juifs sur le pavois, la révolution allemande se détourne de lui. Pour l'homme de la rue, — Spartakiste, indépendant ou socialiste majoritaire, — qu'est-il sinon un super-capitaliste et un représentant de la haute finance internationale, un bourgeois qui vit dans des châteaux somptueux, tandis que ses ouvriers s'entassent dans des taudis en ciment armé?

C'est seulement après le *putsch* de Kapp que commence l'ascension politique de Rathenau. D'abord très discrètement, puis d'une façon de plus en plus ostensible, on le voit apparaître autour du tapis vert des conférences internationales. En juillet 1920, M. Wirth, alors ministre des finances, l'emmène avec lui à Spa. On le retrouve ensuite à Bruxelles, à Londres, ailleurs encore. Sa nonchalance un peu féline, ses dons d'élocution et sa culture cosmopolite tranchent sur le ton souvent cassant ou doctrinaire des autres délégués allemands. C'est au cours de ces entretiens qu'il fait son apprentissage de futur ministre des Affaires étrangères et élabore les grandes lignes de sa « politique d'exécution ».

Pour Rathenau, en effet, jamais l'Allemagne ne pourra faire face aux obligations financières du traité si on ne lui consent pas des emprunts à l'étranger. Mais pour cela, il faut que le Reich inspire confiance à ses créditeurs, et, pour inspirer confiance, il doit renoncer une fois pour toutes à sa mystique militaire. Seule l'exécution loyale du traité lui ouvrira les crédits nécessaires à l'assainissement de ses finances et lui permettra « de prendre place parmi les grandes puissances démocratiques de l'Occident ».

On imagine sans peine l'accueil fait à cette politique dans les milieux qui touchent, de près ou de loin, au ministère de la Reichswehr. Mais au cours de ses négociations, Rathenau se heurte à un autre groupe d'adversaires, non moins ardents que les généraux à défendre leurs privilèges. C'est l'industrie lourde des Krupp, des Thyssen, des Hugenberg, les maîtres de forges de la Ruhr et les fabricants d'acier, déjà sévèrement touchés par le

traité de Versailles et pour qui les plans de Rathenau signifieraient la ruine complète. Eux ne veulent pas entendre parler d'une politique qui diminuerait encore la consommation de l'acier en Allemagne, et préconisent l'attitude diamétralement opposée.

Cependant, la République allemande n'a aucune raison de ménager ces groupes turbulents et réactionnaires et pour montrer qu'il approuve la « politique d'exécution », Wirth, devenu chancelier le 10 mai 1921, confie à Rathenau le ministère des Réparations dans son nouveau cabinet. Neuf mois plus tard (31 janvier 1922), le président de l'A. E. G. est nommé ministre des Affaires étrangères du Reich, et c'est en cette qualité qu'il se rend à la conférence de Gênes.

Conférence assez terne et sans grands résultats pratiques, qui se confondrait dans notre mémoire avec toutes les autres conférences de cette époque, si elle ne s'était terminée, à la stupéfaction de l'Europe, par un coup de tonnerre : la signature du traité de Rapallo, entre l'Allemagne et l'U. R. S. S. (16 avril 1922) (8).

« Une atmosphère de légende entoura dès le premier jour ce traité », écrit le comte Harry Kessler, témoin d'une probité irrécusable et qui fut, pendant la conférence de Gênes, le secrétaire politique de Rathenau. « On a voulu y voir une alliance militaire secrète; et le fait qu'il fut signé à Gênes apparut comme un défi concerté envers les Alliés. Tout cela est faux. Le traité ne comportait aucune clause écrite ou verbale en dehors du texte anodin qui fut aussitôt publié. Il est vraiment incroyable et passablement absurde de penser que Rathenau, qui n'avait aucune confiance dans les armements, ait été soupçonné de signer des accords militaires secrets (9) ». Il semble plutôt qu'il ait voulu substituer un

(8) On trouvera le texte intégral de ce traité dans l'*Europe nouvelle*, n° du 29 avril 1922, p. 530-531.

(9) Comte Harry Kessler, *Op. cit.*, p. 259. Il faut cependant reconnaître que le traité de Rapallo n'était pas tout à fait aussi « anodin » que cela. Avec son coup-d'œil habituel et son sens du raccourci, Clemenceau a fort bien défini sa portée, lorsqu'il écrit : « L'Allemagne faisait remise aux Soviets de ses créances sur la Russie, sans en avoir demandé l'autorisation aux puissances à qui pourtant appartenait un privilège de premier rang sur tous ses biens (art. 248 du Traité). Elle assurait à la Russie

accord purement économique (10) aux rêves d'expansion et de conquête militaire dans l'Est, chers à Ludendorff, à Hoffmann et à la plupart des anciens membres du Grand Etat-Major; qu'il ait voulu démontrer à l'Allemagne que l'on pouvait aboutir aux mêmes résultats par des moyens différents et qu'aux expéditions armées devaient succéder à présent le système plus moderne de la pénétration économique.

Quoi qu'il en soit, le traité de Rapallo eut des conséquences très différentes de celles que Rathenau avait prévues. Sans doute régla-t-il les relations germano-russes, restées en suspens depuis le traité de Berlin, du 6 mai 1921 (11). Mais il suscita une tempête d'indignation dans le camp des Alliés (12), qui y virent une base de collaboration entre la Reichswehr et l'armée rouge et leur donna à penser que toute la « politique d'exécution » n'était qu'une feinte; il redoubla la colère des nationalistes allemands qui accusèrent le président de l'A. E. G. d'avoir vendu son pays en pactisant avec le bolchévisme (13); il consolida le pouvoir des dirigeants soviétiques et leur fournit un tremplin nouveau pour leur propagande révolutionnaire. Enfin, confirmant *a posteriori* les soupçons de l'Entente, il fournit à l'état-major

le régime de la nation la plus favorisée. Elle mettait à son service les moyens industriels qu'elle refusait de faire servir au règlement plus rapide des réparations. Bref, elle reprenait aux yeux du monde son indépendance (*Grandeurs et misères d'une victoire*, p. 266, note 1). »

(10) Quelque chose dans le genre de l'accord conclu entre la *General Electric* de New-York et l'*A. E. G.* de Berlin, par laquelle ces deux trusts se partageaient le monde pour la fourniture de l'électricité.

(11) Ce traité, qui passa presque inaperçu à l'époque, était en réalité beaucoup plus important pour les relations germano-russes que le traité de Rapallo. (Cf. l'*Europe Nouvelle* du 28 mai 1921, p. 698-700).

(12) On sait que, si Rathenau signa précipitamment le traité, ce fut pour devancer M. Barthou qui cherchait, de son côté, à jeter les bases d'un accord franco-soviétique. M. Poincaré coupa court à la manœuvre en faisant savoir à Barthou qu'un traité de cette nature porterait le plus grand tort au prestige de la France et lui ferait perdre ses alliances (Cf. l'article de M. Tardieu, dans *Gringoire* du 22 octobre 1936).

(13) Le traité comportait, de la part de l'Allemagne, la renonciation « à toute revendication résultant de la mise en pratique des lois et mesures de la Russie des Soviets, ayant affecté les droits privés des ressortissants allemands et les droits du Reich lui-même » (art. 2), en échange de l'application des Soviets à l'Allemagne « de la clause de la nation la plus favorisée » (art. 4), et de « facilités pour la conclusion et l'exécution de contrats économiques entre l'U. R. S. S. et les industries privées » (art. 5).

de la Reichswehr un moyen de tourner certaines clauses du traité de Versailles.

§

Etrange figure, en vérité, que celle de ce « citoyen de deuxième classe », devenu en quelques années ministre des Affaires étrangères d'un pays de 60 millions d'habitants! Tantôt très en dessous de ses concitoyens, qui le traitent en paria, tantôt les dominant de toute la puissance de son intelligence, jamais il n'est de plain-pied avec ceux qui l'entourent. Toujours il oscille entre ces deux pôles extrêmes : un survol hautain et dédaigneux ou une admiration douloureuse et muette.

Cette dualité se retrouve jusque dans les traits de son visage : un front immense de mage assyrien, dominant deux yeux sombres où passent, par moments, des fulgurations inquiétantes. Et comme pour démentir l'autorité du regard, une bouche amère et désabusée, prête aux aveux, aux suppliques, aux implorations. « C'est une nature divisée qui ne comprend pas ce qui la divise », a écrit Rathenau en parlant de Guillaume II. Lui aussi est une nature divisée, mais qui, pour son malheur, n'ignore rien de ce qui le déchire.

Tempérament mélancolique, obsédé depuis son enfance par le pressentiment de la fatalité, c'est surtout le soir qu'il se dépouille de son trouble intérieur. Le front appuyé contre la vitre de son bureau, à l'heure où s'allument les millions de globes électriques de la capitale berlinoise, il sait que chacun de ces feux rend hommage à sa puissance, à lui, le maître incontesté de la lumière artificielle, et qu'à la même heure, dans des centaines de villes, le même miracle s'accomplit. Comme il les méprise alors, ces industriels réactionnaires qui s'efforcent de contrecarrer ses desseins, petits contre-maîtres enrichis qui ne voient pas plus loin que les murs de leurs usines, et encore tout empêtrés dans leurs vieux préjugés nationaux!

Ne voient-ils pas que ce sont eux qui trahissent l'économie en voulant l'enfermer à l'intérieur de frontières qui

ne sont qu'une survivance arbitraire de la politique médiévale? Les uns l'accusent de pactiser avec le bolchévisme, les autres de machiner un accord secret avec l'armée rouge, lui dont la pensée est irréductiblement hostile à tout ce qui est militaire et féodal! Non, ce qu'il voit dans l'avenir, ce ne sont pas des parades de tanks et des déploiements d'avions, ce sont des barrages gigantesques sur le Dnieper et la Volga, se sont des torrents de lumière se déversant sur les ténèbres de la Sibérie et de la Chine...

Finies les nations, les frontières, les armées. L'économie doit liquider tous ces vestiges du passé, car « l'industrie est le premier pas vers les temps futurs ». Finis l'héritage, la richesse, les différences de classes, car la voie doit s'ouvrir à une réglementation de la propriété par l'Etat, en vue de l'égalisation des fortunes. « Finies la patrie, le pouvoir, la culture », tous ces biens qui ne justifient pas l'état de violence et de meurtre où l'univers demeure plongé en leur nom, en temps de paix comme en temps de guerre. Un ordre nouveau doit se substituer à l'anarchie millénaire. Les nations doivent se transformer en sociétés anonymes dont l'objet essentiel sera « de combler largement les besoins de l'individu », où la propriété sera « totalement dépersonnalisée », et où les collectivités humaines obéiront à une autorité supérieure « plus puissante que tous les pouvoirs exécutifs, puisqu'elle disposera de l'administration économique du monde ».

Telle est la direction dans laquelle Rathenau veut entraîner l'Allemagne. Mais, de même qu'il faut la nuit pour que s'allument les millions de lumières qui lui rendent hommage, de même ses pensées s'inscrivent sur un fond de pessimisme absolu.

Car Rathenau a peur, et ce sentiment, dont il ne peut se défaire, l'étreint devant la brutalité des faits comme devant toute supériorité intellectuelle, morale ou sociale. Réfléchissant sur cette angoisse, il a fini par considérer que la peur et le courage sont les deux forces contraires qui animent toute la création et que « la tendance à at-

taquer et la tendance à fuir dominent, de la naissance jusqu'à la mort, l'âme des individus, des peuples et des races ».

Quel que soit le crédit, écrit le comte Kessler, que l'on accorde à ce mythe d'une race de la peur, brune et intellectuelle, opposée à une race blonde dominatrice, brave et sans esprit, le fait que Rathenau croyait à ce mythe et en fit le point de départ de sa philosophie prend la valeur d'un aveu (14).

Même au faîte du pouvoir, malgré sa richesse immense et ses dons prodigieux, jamais Rathenau n'a pu oublier qu'il était, pour reprendre ses propres termes, « le fils d'une race brune, asservie et craintive », et c'est ici où, quittant le plan de la politique, sa destinée rejoint celui de la tragédie. Car cette race « blonde et courageuse » parmi les rangs de laquelle se recrutent ses adversaires, il pourrait la haïr, ou du moins l'éviter. Tout au contraire, Rathenau ressent pour elle une fascination pathétique. Jamais il n'a pu se défaire d'une secrète admiration pour les jeunes officiers de la Garde qui refusaient de le fréquenter. Obstinément, avec une maladresse qui a fait douter de sa sincérité, il essaye de se faire passer pour ce qu'il n'est pas, de s'identifier à un type humain auquel il n'appartiendra jamais. Lui qui n'a pas ménagé ses critiques envers les Hohenzollern, il habite à Freienwalde, l'ancien château de la Reine Louise dont il a reconstitué l'ameublement avec un goût exquis et son cabinet de travail s'orne de dessins de Schinkel et de Gilly représentant des projets d'embellissements pour les palais de Potsdam. Lui qui a tant contribué à dissoudre les cadres du IIe Reich, il entretient une correspondance suivie avec des étudiants racistes. A force de patience et de ténacité, il espère triompher de ses origines sémites et acquérir les traits du milieu étranger dans lequel il vit. Mais quand il voit qu'il poursuit un rêve impossible, que jamais il ne franchira l'abîme qui le sépare de ce qu'il convoite, il se résigne à l'inévitable et accepte la catastrophe.

(14) Comte Harry Kessler. *Op. cit.*, p. 24-25.

Ceux qui le fréquentent à cette époque sont frappés par la sérénité nouvelle qui s'est emparée de lui. De tous côtés lui parviennent des lettres de menaces et, bien qu'il sache que sa vie est en danger, il refuse de se faire protéger par une garde du corps. Au comte Kessler qui le conjure d'être prudent, il répond : « Tout cela n'est rien. Qui donc pourrait me faire du mal? » Mais en même temps, on dirait qu'il appelle la mort et la provoque parce qu'elle ne vient pas assez vite. Chacun de ses actes accroît la haine de ses adversaires, chacun de ses discours semble fait pour les blesser dans leurs convictions les plus intimes. En relisant ses ouvrages, ils n'ont pas de peine à y trouver des arguments qui confirment et justifient leur hostilité. D'abord cet aphorisme, écrit bien avant la guerre et qui prend à leurs yeux la valeur d'un blasphème :

Quand donc un homme blond, fils des dieux du nord, a-t-il jamais accompli rien de grand dans le domaine de la pensée ou de l'art?

Puis cette réflexion qui date de 1917 :

Si le Kaiser rentrait victorieux de la guerre et passait sur son cheval blanc sous la porte de Brandebourg, l'histoire universelle aurait perdu toute signification (15).

Enfin, cette apostrophe, rédigée aux heures sanglantes de la guerre civile et lancée comme un défi à la face de la jeunesse allemande :

Qu'attendez-vous pour réagir? Seriez-vous donc des lâches? Ce n'est pas de souffrir, qui avilit, mais de tolérer.

§

A partir de ce moment, ses jours sont comptés; car des jeunes gens venus du côté opposé de l'horizon politique,

(15) Rathenau expliqua que cette phrase n'avait pas le sens qu'on lui prêtait, qu'il avait simplement voulu dire « qu'avec les généraux qu'elle possédait, l'Allemagne ne pouvait pas gagner la guerre ». Ce n'est pas là l'important. L'important, c'est qu'en citant cette phrase à la barre de la commission d'enquête du Reichstag, Ludendorff stigmatisa Rathenau devant des classes entières « comme un être nuisible, un criminel envers qui la vengeance devenait un devoir national ». (Comte Harry Kessler, *Op. cit.*, p. 220).

des jeunes gens qui ont fait le coup de feu avec Maercker et von Epp à Halle et à Munich, avec von der Goltz et Bermondt dans les plaines de la Baltique, qui ont marché sur Berlin avec la brigade Ehrhardt et guerroyé contre les Polonais avec Heydebreck et Rossbach, décident de ne plus tolérer un état de choses qui leur semble un outrage envers tout ce que le passé leur a légué de plus sacré.

Ils ne peuvent se rappeler sans dégoût l'explosion de haine envers tout ce qui était national qui accompagna l'avènement de la république. Ils ne peuvent oublier l'insulte faite à leurs chefs, à leurs drapeaux et, à travers eux, à tous leurs camarades tombés sur un champ de bataille. Car, de toute évidence, si la patrie n'existe pas, ceux qui lui ont sacrifié leur vie n'ont été que des dupes, et l'ensemble des valeurs pour lequel ils ont répandu leur sang n'est qu'une odieuse et gigantesque mystification.

Cela, toute une partie de la nation allemande ne s'en aperçoit pas, parce qu'elle est empoisonnée par la propagande révolutionnaire. Mais cet aveuglement ne décourage nullement les anciens combattants de la Baltique et de la Sibérie. Il leur prouve, au contraire, la nécessité de la lutte. Convaincus que la résurrection de l'Allemagne dépend uniquement du réveil de son instinct national, ils sentent qu'ils doivent défendre ce principe avec d'autant plus de vigueur qu'il se confond, pour eux, avec la mémoire de leurs morts.

Devant la confusion générale des esprits, écrit l'auteur des *Réprouvés,* nous nous devions de poser les questions de la façon la plus tranchante, nous dont l'action était marquée par l'intransigeance la plus absolue.

Or, que voient-ils? Des foules, brandissant des drapeaux rouges, montant à l'assaut du pouvoir et cherchant à étouffer sous la lutte des classes les derniers vestiges de l'instinct national. Mais ces foules n'agissent pas seules. Elles sont menées par une légion de militants et d'agitateurs. Et ces agitateurs, qui sont-ils? A Berlin, Lands-

berg et Haase, Liebknecht et Rosa Luxemburg; à Munich, Kurt Eisner, Lipp, et Landauer, Toller, Lévìné et Lewien; à Magdebourg, Brandès; à Dresde, Lipinsky, Geyer et Fleissner; dans la Ruhr, Markuse et Lewinsohn; à Bremerhaven et à Kiel, Grünewald et Kohn; dans le Palatinat, Lilienthal et Heine. Autant de noms, autant de Juifs. Sans doute objectera-t-on qu'il n'y a que deux Israélites — Hirsch et Heine — sur les 145 députés du Landtag de Prusse. Mais ils sont respectivement président du Conseil et ministre de l'Intérieur. Qui donc a signé l'armistice et a mené une campagne inlassable en faveur du traité de Versailles? Erzberger. Quand les partis de gauche décident d'instituer une commission d'enquête et d'y faire comparaître Hindenburg et Ludendorff, qui en sont les animateurs? MM. Kohn, Gotheim et Zinsheimer, et l'on pourrait allonger la liste à l'infini. Comment ne pas y voir une véritable conspiration? Et il faudrait tolérer, à présent, qu'un Juif prît la direction de la politique étrangère du Reich? Cela, c'est impossible.

D'autant plus impossible que Rathenau, en raison de la sincérité de ses convictions, représente, pour l'Allemagne nationale, un danger beaucoup plus redoutable que la plupart de ses coreligionnaires. Même ses adversaires sont obligés de reconnaître qu'il a rendu à la politique allemande « une ampleur, une direction et une signification qu'elle ne possédait plus depuis longtemps ». Mais ce qu'il cherche, c'est à entraîner l'Allemagne dans une voie *qui n'est pas la sienne,* à lui imposer des directives contraires à son génie, et qui ne pourraient s'implanter que si elle reniait d'un seul coup ses traditions et son histoire, c'est-à-dire, en un mot, si elle cessait d'exister. Quand il parle de l'Allemagne, Rathenau veut dire « l'économie allemande », et son principal argument est toujours « que les torts faits à l'économie allemande sont des torts commis envers l'économie mondiale » (16). Sa plus grande ambition est de faire entrer le Reich dans le système des grandes puissances

(16) « Napoléon, écrit Rathenau dans ses *Aphorismes,* a dit à Gœthe, à Erfurt : « La politique c'est la destinée ». Cette parole est restée certes

occidentales, c'est-à-dire celles « qui se sont soumises à la tyrannie des lois économiques ».

Or, écrit Ernest von Salomon, s'il y a une tyrannie à laquelle nous ne pourrons jamais nous soumettre, c'est celle des lois économiques. Car étant donné qu'elle est entièrement étrangère à notre nature, il nous est impossible de progresser sous elle (17).

Cette conception du monde où les nations, transformées en sociétés anonymes, seraient gouvernées par un Conseil d'administrateurs irresponsables, et où l'homme, déchu au rang de simple « machine à consommer », ne vivrait plus que pour « satisfaire ses besoins matériels », leur fait proprement horreur. Dans un univers asservi au mythe de la production et de la circulation des marchandises, quelle place serait faite à l'officier, au soldat? La reconstruction économique de la Russie ne les intéresse guère. Ce que veulent les anciens volontaires d'Ehrhardt et de Rossbach, c'est entrer à Riga, à Kiew, à Odessa par la voie triomphale des conquérants, pas par l'escalier de service des fournisseurs. A une conception de la vie basée sur l'anonymat, l'égalité et le profit, ils opposent une éthique fondée sur l'autorité, la hiérarchie, le sacrifice. « Nous ne luttons pas, écrivent-ils, pour que le peuple soit heureux. Nous luttons pour lui imposer une destinée (18). »

Aux yeux des nationaux, l'œuvre d'un Rathenau rejoint, par un chemin détourné celle d'un Liebknecht ou d'un Kurt Eisner. Or ce que veulent les anciens volontaires d'Ehrhardt et de Rossbach, ce n'est pas l'*abolition* des classes, dans un nivellement total des conditions matérielles d'existence, mais la *communion* des classes, dans le service d'une destinée spirituelle qui leur soit commune. Cet antagonisme rejoint les conflits religieux du XVe et du XVIe siècle, car il n'est pas simplement la confrontation de deux théories politiques, mais la lutte de

vraie, mais pour un temps limité. Le jour est proche où il faudra dire : « L'économie, c'est la destinée ». C'est là une conception essentiellement sémite.

(17) Ernst von Salomon, *Op. cit.*, p. 273.
(18) *Id.*, p. 278.

deux conceptions opposées de la destinée humaine. C'est ce qui lui donne un caractère dramatique, absolu, et l'empêche de se terminer par aucun compromis.

On a ou non le sens de la hiérarchie des valeurs, écrit Ernst von Salomon, et l'on ne discute pas avec ceux qui la nient.

On ne discute pas, en effet, — on les supprime.

§

Le 24 juin 1922, c'est-à-dire deux mois après la signature du traité de Rapallo, Rathenau quitte sa villa de Grunewald vers 10 h. 30 du matin et monte en auto pour se rendre au ministère. Un peu avant 10 h. 45, le maçon Krischbin, seul témoin oculaire du drame, voit deux voitures descendre la Königsallee, venant de Hundekehle. La première est occupée par le ministre des Affaires étrangères et son chauffeur. Dans la seconde, — une grosse torpédo grise à six places, — on distingue trois jeunes gens portant des manteaux de cuir. L'un tient le volant, les deux autres sont assis à l'arrière. La voiture grise rattrape celle du ministre, qui a ralenti dans un tournant, la dépasse et la repousse contre le trottoir de gauche. Au même instant, l'un des deux jeunes gens se lève, saisit un fusil et le braque sur Rathenau. Plusieurs détonations éclatent, avec le bruit sec d'une mitrailleuse. A peine a-t-il fini de tirer que son compagnon se dresse à son tour, et lance une grenade à main dans l'auto du ministre.

Toute cette scène se déroule avec la rapidité de l'éclair. Déjà la voiture grise a disparu dans une rue latérale. Frappé à mort, Rathenau s'est écroulé sur la banquette. Le chauffeur donne un brusque coup de frein et crie « au secours ». Quelques secondes plus tard, la grenade explose, arrachant des éclats de bois à la carrosserie. Une jeune fille qui passe par là, l'infirmière Hélène Kaiser, saute courageusement dans la voiture et soutient le ministre inanimé, qui perd abondamment son sang. Le chauffeur

fait demi-tour et ramène à toute allure le moribond, d'abord au poste de police de Hundekehle, situé à quelque trente mètres de là, puis à son domicile.

Avec mille précautions, on porte le ministre dans son cabinet de travail, où on le dépose sur le sol.

Il ouvrit une dernière fois les yeux, écrit le comte Kessler, lorsque son domestique s'approcha pour aider à l'étendre. Mais le docteur, arrivé aussitôt après, ne put que constater la mort. Cinq balles avaient pénétré dans le corps. La colonne vertébrale et la mâchoire inférieure étaient brisées (19).

Dans la soirée quelques intimes sont admis à le voir. Il est toujours à la même place, mais couché dans un cercueil ouvert, la tête légèrement penchée vers la droite, et, bien que son expression soit très calme, il y a quelque chose d'indiciblement tragique dans cette face mutilée.

Sur la partie abîmée du visage, on avait étendu un mouchoir fin qui en couvrait tout le bas, depuis la courte moustache grise (20).

Walther Rathenau est mort, et la nouvelle de son assassinat a causé, d'un bout à l'autre du Reich, une stupeur indescriptible. De tous côtés affluent les messages de deuil et de sympathie. Mais à l'heure où quelques amis fidèles veillent sur son dernier sommeil et où les télégrammes s'amoncellent sur sa table de travail, une scène étrange se déroule au fond des campagnes allemandes. D'abord isolés, puis de plus en plus nombreux, d'immenses feux de joie s'allument, car c'est la nuit de la Saint-Jean. Depuis le Harz et le Taunus jusqu'aux Alpes bavaroises et au Riesengebirge, des groupes de jeunes gens ardents et graves font cercle autour des flammes, suivant la vieille coutume germanique. Ils jurent de rester fidèles aux destinées de leur race. Et l'on entend soudain monter, avec un frémissement contenu, un appel qui

(19) Comte Harry Kessler, *Op. cit.*, p. 287.
(20) *Id.*, p. 288.

s'enfle, grandit et se propage, repris comme un signal de colline en colline :

Deutschland erwache! Allemagne, réveille-toi!

§

C'est seulement le lendemain que le peuple allemand se ressaisit et commence à mesurer la portée de l'événement.

Un souffle glacial passa sur le pays, écrit Ernst von Salomon. Egarés, les gens s'attroupaient en groupes confus, puis se dispersaient comme si la menace des détonations lointaines planait encore au-dessus de leurs têtes. Une atmosphère accablante pesait sur les foules, cette atmosphère pleine de tressaillements, avant-coureuse de la panique, au milieu de laquelle il suffit d'un seul geste, d'un seul mot pour rompre toutes les digues des passions (21).

Les funérailles ont lieu le 27 juin. Jamais encore la république allemande n'a rendu de tels honneurs à un de ses concitoyens. Dans la salle des séances du Reichstag, voilée de crêpe, le cercueil de Rathenau est exposé, à la place du siège présidentiel, sous un grand drapeau noir, or, rouge. En signe de deuil, les syndicats ont décidé l'arrêt du travail dans tout le Reich, du mardi, à midi, jusqu'au mercredi matin. Des manifestations monstres se déroulent dans les principales villes de l'empire : plus d'un million d'hommes défilent à Berlin, cent-cinquante mille à Munich et à Chemnitz, cent mille à Hambourg, à Breslau, à Essen et à Elberfeld.

Comme obéissant à un même mot d'ordre, écrit Ernst von Salomon, les foules massées sous les drapeaux flottants s'avançaient, murailles vivantes de corps serrés. Elle emplissaient les villes du martèlement de leur pas et faisaient vibrer l'air du grondement de leur sourde colère (22).

Alors les représailles s'abattent de nouveau sur les partis de droite... Quelques jours plus tard, le Reichstag vote

(21) Ernst von Salomon, *Op. cit.*, p. 290.
(22) *Id.*, p. 291.

une loi « pour la protection de la république », en vertu de laquelle d'innombrables associations patriotiques sont poursuivies et dissoutes. Les meurtriers de Rathenau sont traqués de ville en ville. Les deux chefs de la bande, Kern et Fischer, se réfugient dans la pièce la plus haute du château de Saaleck, où ils se barricadent solidement. Le 17 juillet, ils y sont découverts par la police et soumis à un siège en règle, au cours duquel Kern est frappé d'une balle à la tempe. C'est un ancien officier de marine de la brigade Ehrhardt, âgé de vingt-cinq ans, « à la mine franche et ouverte (23), représentant assez bien, nous dit le comte Kessler, ce type blond clair aux yeux bleus que — tragique coïncidence — Rathenau admirait tant (24) ». Son camarade Fischer, officier de marine lui aussi, le dépose sur le lit, étanche le sang qui coule sur sa figure et lui ferme les yeux. Puis il s'allonge à côté de lui et se fait sauter la cervelle. Quand la police pénètre dans la pièce, elle ne trouve que deux cadavres.

Peu à peu, tous les autres membres de la bande sont appréhendés. Les uns sont des anciens officiers, comme Tillessen, Techow et Ernst von Salomon, les autres des étudiants nationalistes, comme Günther et Stubenrauch. Traduits en justice, ils sont condamnés à des peines variant entre 2 ans de prison et 15 ans de forteresse.

En confrontant les dépositions des témoins, on s'aperçoit que les principaux attentats politiques, perpétrés depuis deux ans, ont été commis par le même groupe d'individus. Dans le cas d'Erzberger : Schulz et Tillessen. Dans le cas de Scheidemann : le frère de Tillessen. Dans le cas de Rathenau : Tillessen et son frère, Plaas, Fischer, Kern, Schultz et Techow.

Ces hommes, déclare le procureur général Ebermayer, sont en relations avec les associations les plus diverses. On a malgré soi le pressentiment de se trouver en présence des maillons d'une chaine, d'un groupe unique dont les membres agissent isolément (25).

(23) Déposition du témoin Krischbin, le 24 juin 1922.
(24) Comte Harry Kessler, *Op. cit.*, p. 281.
(25) Cf. prof. Gumbel, *Verräter*, p. 76.

Et comme toujours, quand le public a ce genre de « pressentiments », les journaux lui fournissent tout ce qu'il faut pour confirmer ses appréhensions.

Parce que le lieutenant-capitaine Manfred von Killinger, trésorier de l'O. C. ou *Organisation Consul*, a prêté assistance à Schulz et à Tillessen après le meurtre d'Erzberger, en gardant en dépôt leur malle et en recevant leur courrier, on en déduit que tous les assassins de Rathenau font partie de cette association et « qu'il n'y a sans doute aucun meurtre politique commis en Allemagne au cours des derniers temps, auquel l'Organisation Consul n'ait pas participé (26) ».

Parce que la plupart des meurtriers ont appartenu à la brigade du capitaine Ehrhardt et que ce dernier est resté, depuis le *putsch* de Kapp, l'ennemi public n° 1 des partis de gauche; parce qu'Ehrhardt a déclaré, après la dissolution de sa troupe, « que les liens entre les anciens volontaires n'en subsisteraient pas moins »; parce qu'il a été pourvu par la police de Munich d'un faux passeport au nom de *Consul* von Eschwege, on croit pouvoir assurer qu'il est le chef de cette organisation.

Parce qu'Ehrhardt est resté en rapport avec Ludendorff et Helfferich, qui n'ont cessé de dénoncer Rathenau à la vindicte des nationalistes; parce qu'il a été administrateur d'une banque en Hongrie dont les capitaux étaient fournis par les milieux réactionnaires; parce que la politique de Rathenau a dressé contre lui les magnats de l'industrie lourde, on affirme qu'Ehrhardt et ses hommes de main étaient à la solde de ceux qui avaient intérêt à faire disparaître à tout prix le champion de la « politique d'exécution ».

Tous ces arguments ont été soulevés — cependant, ce ne sont que des hypothèses. Les indices sur lesquels ils reposent sont plausibles, mais fragiles. Quand on cherche à les étayer par des faits, on ne trouve que des présomptions. Soit que la magistrature ne tienne pas à ce que la lumière se fasse, soit que la police se montre négligente

(26) Prof. Gumbel, *L'Europe Nouvelle*, 25 août 1923, p. 1073.

dans ses enquêtes, on ne peut mettre la main sur aucune preuve formelle.

Au procès de l'O. C., vingt-six membres de cette ligue sont condamnés pour « association illégale », mais l'accusation abandonne la question de leur participation au meurtre de Rathenau (27). Rien de précis ne transpire, non plus, de l'interrogatoire des conjurés.

Mais s'il est impossible d'établir un lien direct entre les meurtriers de Rathenau et l'Organisation Consul, entre l'Organisation Consul et le capitaine Ehrhardt, il n'en est pas moins certain que ces groupes ont existé. Il est certain, également, qu'ils ont eu des rapports entre eux. Mais lesquels? Il est probable qu'on ne le saura jamais. Parmi les conjurés, les uns ont emporté leur secret dans la tombe. Les autres se sont tus, par crainte de la Sainte-Vehme.

On a beau tourner et retourner les documents que l'on possède. Passé cette limite, il n'en émane plus qu'une lumière trouble et inconsistante, suffisante pour confirmer les plus graves soupçons, insuffisante pour transformer ces soupçons en certitudes. Pour finir, la piste s'embrouille et se reperd dans l'obscurité.

§

On comprend qu'à l'époque ces détails aient passionné l'opinion; mais pour nous, qui savons tout ce qui est arrivé depuis lors, ils prennent une valeur un peu différente. Que ce ministre des Affaires étrangères du Reich ait péri sous les coups d'une bande de terroristes isolés, qu'il ait été victime d'une association puissamment organisée obéissant aux ordres d'un chef invisible, ou qu'il ait succombé au cours d'un duel où il s'était imprudemment dressé contre les intérêts de l'industrie lourde, peu importe. Chacune de ces thèses, même confirmée, ne renfermerait qu'une partie de la vérité. Celle-ci est beaucoup plus vaste et c'est ce qui donne à la tragédie de Rathenau une signification symbolique.

Pour celui qui sait lire à travers les linéaments des

(27) Cf. prof. Gumbel, *Verräter verfallen der Feme*, p. 76.

faits, deux forces obscures et encore informulées cherchaient aveuglément à s'étreindre. La destinée a voulu que Rathenau et ses meurtriers lui fournissent, en quelque sorte, un terrain de rencontre. Sans doute ces forces n'avaient-elles pas encore pris leur forme définitive. Mais elles contenaient déjà, dans leur composition et dans leur structure, tous les germes d'un conflit auquel l'avenir allait donner une extension insoupçonnée.

A ce point de vue, on peut dire que le meurtre du 24 juin 1922, a beaucoup plus d'importance qu'un simple attentat politique. C'est le premier roulement de tonnerre d'un orage approchant, — la première décharge brusque entre deux mondes antagonistes.

J. BENOIST-MÉCHIN.

LE GRAND TREK

ET LA VIE BOER AU XIX[e] SIÈCLE

—

Quand, il y a trente-huit ans, la guerre éclata sur les hauts plateaux du Natal et du Transvaal, les Boers, qui défendaient si vaillamment leur indépendance, gagnèrent la sympathie de tous les cœurs généreux. Ce fut, en leur faveur, une grande levée de boucliers, toute morale, s'entend. Cependant, sur la défaite des héroïques paysans-soldats, le silence s'est refermé. Avec calme et méthode, l'Angleterre poursuit là-bas son œuvre civilisatrice. Son œuvre bienfaisante, il faut le reconnaître, car la question coloniale est la plus complexe qui soit. Partout des voies ferrées remplacent les anciennes pistes. Partout des écoles, des bibliothèques, des hôpitaux se sont ouverts. L'agriculture, l'industrie, l'hygiène et les sports trouvent des encouragements. Aujourd'hui, les grandes villes du Transvaal et de l'Orange : Prétoria, Johannesburg et Bloemfontain ne le cèdent guère, en modernisme et en confort, aux capitales de l'Europe et de l'Amérique.

Seul, le pittoresque y a perdu. Aussi les amateurs de folklore se reportent-ils volontiers aux dernières années du dix-neuvième siècle, ou, plus haut encore, à la période qui précéda la découverte des mines d'or du Rand, alors que les Boers menaient dans leurs fermes isolées une vie de patriarches bibliques.

De leurs bizarres coutumes, de leur austérité calviniste, de leurs mœurs d'Européens redevenus à demi-nomades, on ne sait, dans nos pays latins, que fort peu

de chose. Quelques pages captivantes du grand voyageur Edouard Foà (1), un ouvrage de Jules Poirier (2), une brève étude de Leroy-Beaulieu (3)... c'est à peu près tout, je crois, ce qui a paru en français et en librairie sur ce sujet. Encore sont-ce là plutôt des travaux d'économistes que de moralistes. Pour se renseigner mieux, il faut recourir aux publications anglaises, souvent tendancieuses et fantaisistes, aux récits des missionnaires suisses, aux ouvrages hollandais ou allemands.

Et pourtant, quel champ d'observation présente ce pays neuf, ce pays des contrastes, des manques à touche et des coq-à-l'âne! Ce pays où roulent, silencieuses et rapides, auprès des traditionnels « wagons à bœufs », les superbes limousines des rois de l'or! Quel sujet d'étude que ces Boers à la fois bons et cruels, fiers et indifférents, nonchalants et laborieux, intelligents et bornés, humbles et farouchement indépendants! On les dit courageux. Il en est pourtant d'abominablement lâches. Leur originalité, c'est d'avoir conservé fort peu des mœurs européennes, mais de s'être tout de même créé, en Afrique, des habitudes d'hommes blancs. D'ordinaire, ils adoptent une ligne de conduite austère, celle que leur trace leur religion calviniste. Mais leur nature demi-sauvage brise sans cesse les garde-fous. Et la plus noble piété s'allie chez eux à la superstition, à l'orthodoxie la plus ridicule.

Il y a juste un siècle que les Boers entreprirent le « Grand Trek », qu'ils regardent comme le plus haut fait de leur histoire. Ce fut une sorte de marche en avant comparable, à certains égards, à celle des pèlerins du Mayflower, suivie de guerres sanglantes contre les Zoulous.

Au XVII[e] siècle, la Colonie du Cap (de bonne Espérance) était une possession de la Hollande qui, en 1652, en confia l'administration à la Cie Néerlandaise des Indes. Aux premiers colons hollandais se joignirent, après la révoca-

(1) Edouard Foà : *Du Cap au lac Nyassa*, Plon-Nourrit, Paris, 1897.
(2) Jules Poirier : *Le Transvaal*, Paris, 1900.
(3) Pierre Leroy-Beaulieu :*Les Nouvelles sociétés anglo-saxonnes*, Paris, 1901.

tion de l'Edit de Nantes, quelque trois cents Huguenots et Vaudois du Piémont, d'abord réfugiés au Pays-Bas et auxquels la Compagnie avait offert des terres en Afrique. De là, tant de patronymes français : Du Plessis, de Villiers, Joubert, Théron, Durand, Jourdan et Malan, que l'on retrouve aujourd'hui accolés à des prénoms hollandais ou anglais.

En 1807, à la suite de plaintes formulées contre la tyrannie de la Compagnie et les désordres de son administration, l'Angleterre, qui était déjà intervenue précédemment, prit le gouvernement de l'ex-colonie. Elle se borna d'abord à l'administrer, n'y introduisant que des réformes peu importantes. Mais bientôt les mesures vexatoires engendrèrent la fameuse révolte de Slaagter's Neck, qui fut réprimée dans le sang et qui laissa aux cœurs des Boers la rage et l'amertume.

Par proclamation de 1822, les habitants de la colonie apprirent qu'à partir du 1er janvier 1827, les pasteurs de l'Eglise écossaise prêcheraient en anglais dans les églises boers, que l'enseignement, dans les écoles, se ferait en cette langue et qu'elle serait seule usitée pour tous les actes judiciaires et gouvernementaux. Attenter à leur parler, au statut de leurs Eglises où l'on n'employait jusqu'alors que le hollandais littéraire, c'était blesser les Burghers au point le plus sensible. Aussi refusèrent-ils dès lors de fournir des soldats aux contingents locaux. Une dernière mesure, l'abolition de l'esclavage, qui fut décrétée le 1er décembre 1838, et dont les grands propriétaires se jugèrent insuffisamment dédommagés, mit le comble à leur exaspération.

Deux cents d'entre eux, des plus riches, de ceux que ruinait la décision du gouvernement, vendirent leurs fermes à vil prix et, conduits par Hendrick Potgieter, se mirent en marche vers le nord. Ces hardis pionniers que l'on appelle des « Voortrekkers » (voor = devant, trekker = émigrant) ont été souvent célébrés comme des martyrs de la liberté. Certes, leur téméraire aventure, au travers des plaines nues et silencieuses, des forêts peuplées de tribus hostiles et de bêtes féroces, mérite l'ad-

miration. Mais il ne faut pas oublier que, cette liberté qu'ils réclamaient pour eux-mêmes, ils prétendaient la ravir aux indigènes.

Bientôt ils furent suivis par quelque dix mille autres, emmenant leurs familles et tous leurs biens dans d'énormes chariots, couverts de bâches tendues sur arceaux, attelés de dix, seize ou vingt bœufs. Ce chariot, c'est le « wagon » dont nous avons parlé, seul moyen de transport connu des Boers jusqu'à la fin du XIX[e] siècle. Il figure avec le chasseur et le lion, dans les armes du Transvaal.

En longues colonnes, faisant le gros dos sur la prairie, les chariots avançaient au pas oscillant de l'attelage. Derrière, les troupeaux, les esclaves, les bêtes de renfort. Les chiens aussi, aboyant à la lune, la volaille qui, à chaque halte, picorait autour du campement, les canaris, transis d'effroi dans leurs cages. Parmi les émigrants, il y avait un enfant de dix ans : le futur président de la République sud-africaine, Paul Kruger.

Ayant ainsi traversé le désert du Karoo, les Boers franchirent le fleuve Orange et créèrent au-delà le « Vrij-Staat » ou Etat libre d'Orange. Ceux qui suivaient, réunis à d'autres Burghers venus du Natal, les dépassèrent et, occupant plus au nord les rives du Waal, fondèrent le « Trans-vaal » (1849). Cependant l'Angleterre prétendait étendre sa souveraineté jusqu'au 22[e] degré de latitude. Elle fit mettre à prix la tête d'André Prétorius, chef des Boers et président de leur République. C'est en 1852 seulement qu'elle consentit à reconnaître l'indépendance du Transvaal, et en 1854 celle de l'Orange.

Durant leur exode, les Burghers avaient rencontré d'autres ennemis : les Bushmen, premiers occupants du pays, et les Cafres qui leur avaient succédé. La plupart des « Voortrekkers » périrent sous la hache et les sagaies des indigènes. Les survivants furent secourus par de nouveaux émigrants. Ensemble, ils formèrent un camp qu'ils entourèrent de cinquante énormes wagons, solidement liés entre eux : rempart suffisant pour contenir l'attaque des Matabélés. Entre les rayons des hautes

roues, les noirs cherchaient à poignarder les blancs, à égorger les femmes et les enfants qui distribuaient les munitions et chargeaient les fusils. Bien qu'ils combattissent dix contre un, les indigènes furent repoussés. Mais, dans la retraite, ils emmenèrent plus de 60.000 bêtes à cornes et 40.000 moutons que l'on n'avait pu garder à l'intérieur de la barricade (4).

Sans doute, Cecil Rhodes, nommé en 1890 premier ministre de la Colonie du Cap, fut-il le grand ouvrier de l'Union sud-africaine. Mais les Boers puritains avaient frayé le chemin aux Anglais. Vivant au milieu des indigènes, toujours l'œil au guet et le rifle à l'épaule, défendant un jour le troupeau et le lendemain le foyer, ils luttèrent durant quelque 70 ans pour conquérir et garder leurs biens. De leur brève histoire, pleine de surprises, de massacres et de coups de main, les descendants des « Voortrekkers » se font un héritage de gloire.

Cependant les tribus nègres qu'ils dépouillaient, refoulaient dans les régions incultes ou réduisaient en esclavage, n'avaient pas moins de mérite à défendre leurs terres et leur liberté. Très attachés à leurs intérêts matériels, rudes et cruels parce qu'ils s'étaient formés dans la lutte, les Boers prétendaient trouver dans la Bible même des raisons de mépriser et de malmener les hommes de couleur. C'est en vertu d'un principe religieux qu'ils omettaient de recenser la population indigène. Sur leurs domaines, les employés noirs vivaient à l'écart, dans le « kraal ». Bien rares les maîtres qui les admettaient au culte domestique. Ils tenaient généralement que le nègre descend du singe et n'a pas besoin du salut. Sur la porte de certaines églises hollandaises du Transvaal, on pouvait lire encore, il y a une quinzaine d'années : « Défense aux chiens et aux noirs d'entrer. » Aussi les Cafres ont-ils leurs missions, leurs chapelles, leurs pasteurs suisses, anglais ou indigènes, plus rarement hollandais.

La haine et le mépris qu'éprouvent les Burghers pour les noirs, ils l'expliquent et l'excusent volontiers en in-

(4) Poultney Bigelow : *Au pays des Boers.*
(5) Henri Junod : *Zidji.*

voquant le souvenir du chef nègre Dingaan. Un des principaux anniversaires fêtés au Transvaal, c'est le Dingaan's Daag ou jour de Dingaan, qui tombe le 16 décembre et qui commémore un tragique épisode de 1838.

Grisés par les dangers de l'aventure, rêvant toujours de nouvelles conquêtes, les Boers du Grand Trek, ou du moins partie d'entre eux, conçurent le projet de franchir la haute barrière des Drakensberge pour descendre dans les plaines fertiles du Natal. Conduit par Piet Retief, l'étrange convoi parvint à Port-Natal, où il fut chaleureusement accueilli par les immigrants anglais qui y vivaient en colonie indépendante. Toutefois, Piet Retief, qui songeait à l'avenir, prit la précaution de demander aux chefs noirs la cession officielle des territoires occupés par les Boers. Dingaan les reçut fort bien et consentit à tout, moyennant que les blancs recouvrassent à son profit les troupeaux qu'une tribu pillarde venait de lui voler. Retief et ses gens partirent donc en expédition et ramenèrent au village indigène 700 têtes de bétail et 60 chevaux. C'était à la fin de l'année 1837.

Le 4 février suivant, le traité fut soigneusement expliqué au chef cafre qui, avec tous ses conseillers, le contresigna. Comme les Boers annonçaient leur départ, Dingaan les pria de pénétrer dans son « kraal » pour un adieu solennel et de déposer leurs armes en signe de confiance. Assis au milieu de ses guerriers, il tendit aux blancs la coupe de l'amitié. C'était le signal du massacre. Avant même d'avoir pu tirer leurs couteaux de chasse, Piet Retief et ses soixante-dix compagnons, tous des plus notables parmi les émigrants, tombèrent sous les coups des Zoulous.

Cette besogne accomplie, Dingaan divisa l'armée en petites colonnes et fondit sur le camp boer le plus voisin, tuant tous ceux qui s'y trouvaient. Seuls deux jeunes fermiers purent s'échapper et donner l'alarme à l'arrière. L'endroit du carnage porte aujourd'hui le nom de « Weenen » : le champ des larmes.

Mais c'étaient des gaillards d'une trempe particulière que ces colons hollandais. Avec l'appui des Anglais de

Port-Natal, ils se reformèrent et marchèrent résolument à l'assaut des positions zouloues. Une fois, deux fois, ils furent vaincus et décimés. Enfin, le 16 décembre 1838, ayant invoqué à genoux le Dieu des batailles, les Boers qui n'étaient plus que 460 environ remportèrent sur 12.000 guerriers noirs une éclatante victoire. Dingaan s'enfuit, brûla sa capitale et se retira, avec les restes de son armée, dans d'inextricables forêts. En 1840, la République de Natalie était fondée. Mais, deux ans plus tard, elle dut faire sa soumission au gouvernement de la Grande-Bretagne (6).

Tout au contraire, comme nous l'avons dit, l'Angleterre reconnut à Sand-River, en 1852, l'indépendance du Transvaal. Mais déjà, en 1877, profitant de la lutte que menait le président Burgers contre le chef cafre Seevacumi, un commissaire britannique se rendit à Prétoria et proclama l'annexion du pays. Les Boers organisèrent de grands meetings de protestation et envoyèrent à Londres leurs délégués : Kruger et Joubert, pour demander justice. Tout fut vain. Ils prirent alors les armes et, par la Convention de Prétoria, obtinrent, en 1881, que le Transvaal recouvrât son libre gouvernement.

Sous la présidence de Kruger, le pays vécut une ère de paix et de progrès, surtout à cause de la découverte des mines d'or du Witwater's Rand. Entre Anglais et Boers, les luttes s'apaisèrent. Il leur arrivait de se souvenir qu'ils avaient fait ensemble le coup de feu contre les indigènes et de s'estimer mutuellement.

Mais la soif de l'or attira à Johannesburg une foule d'étrangers (uitlanders), qui, soutenus par la Grande-Bretagne, affichaient des prétentions exorbitantes et réclamaient des droits politiques. C'est avec l'espoir d'être appuyé par ces gens-là que Cecil Rhodes fit exécuter contre le Transvaal, en 1895, le fameux « raid Jameson ». Ce coup de main dirigé par le Dr Jameson, cet acte de piraterie échoua grâce à l'énergie de Kruger et de Joubert.

La lutte était rouverte. Elle culmina dans la doulou-

(6) Poultney Bigelow.

reuse guerre qui éclata le 11 octobre 1899, se prolongea deux années et demie et se termina par l'annexion de tout le pays boer à l'Angleterre.

Des premiers habitants du Sud de l'Afrique, les Bushmen, ces pygmées bruns, il ne restait plus, à la fin du siècle dernier, que quelques centaines d'individus relégués dans des réserves, au nord du Transvaal. Les seules traces de leur civilisation, ce sont ces gauches silhouettes de bœufs, d'éléphants ou de rhinocéros que l'on voit encore aux parois de quelques cavernes. Les Boers les ont pourchassés comme des bêtes malfaisantes, les culbutant à distance, d'un seul coup de leurs précises carabines. Mais plus d'un colon aussi a mystérieusement disparu, au cours d'une randonnée solitaire ou d'un retour nocturne, frappé par la flèche empoisonnée d'un de ces diablotins. En beaucoup de fermes boers, l'on conserve, fixées en sautoir au mur du « voorhuis », quelques-unes de ces flèches. Chacune est faite d'un petit roseau, à l'intérieur duquel on a glissé un tuyau de plume, hermétiquement bouché par une épine percée. Le tuyau servait de réservoir à poison. Un poison foudroyant dont les Bushmen ont jalousement gardé le secret (7).

Quant aux Hottentots, ils font d'excellents cochers, et les Zoulous, de teint plus noir, ont la passion du bétail. C'est pourquoi les Boers les emploient dans leurs exploitations agricoles. Au reste, les Anglais ont eu ce mérite d'intervenir en faveur des noirs contre les blancs. Sous leur influence, les mœurs des premiers colons semblent s'adoucir, leurs vues s'élargir. Bientôt peut-être, ils surmonteront des préjugés de race peu compatibles avec le christianisme.

Au XIXe siècle, les fermes boers, souvent très éloignées les unes des autres, formaient, sur les haut plateaux pierreux et déserts, de petites colonies distinctes. Certains propriétaires, qui pourtant les parcouraient à cheval, avouaient n'avoir jamais fait le tour de leurs terres.

(7) Christol : *Au sud de l'Afrique.*

L'émigrant s'arrêtait quelque part, dans le « veld » (c'est la campagne du Transvaal), au bord d'un ruisseau ou d'une rivière. Il y plantait quelques saules, quelques eucalyptus, — l'arbre gris et triste des pays neufs, — puis, à leur ombre tonique, il construisait sa maison. Un simple quadrilatère de torchis passé à la chaux, formé de deux ailes basses et d'un corps central surmonté d'un pignon crénelé. Le tout recouvert de paille. Derrière, un second bâtiment rectangulaire, communiquant avec le premier par un couloir, abrite les rustiques : la cuisine, le cellier, la laiterie et les écuries. C'est le « deel » hollandais.

Devant la ferme, encadrée de la remise des wagons, des hangars, de la porcherie, la prairie forme une cour naturelle où s'ébat la volaille. Plus loin s'étend le « dam » aux eaux croupissantes qui sert d'abreuvoir et de piscine pour le bétail. Car on le préserve des tiques en lui faisant prendre un bain hebdomadaire. Souvent un petit bachot est amarré au bord de l'étang et l'on s'y promène, le dimanche, parmi les nénuphars et les libellules. Tout près, le parc aux autruches, les clos pour les bœufs, les moutons et les chèvres. Enfin six ou sept cases rondes, en boue sèche, disposées en cercle, devant lesquelles les femmes noires pilent du maïs ou du poivre : le hameau indigène.

Vous demandez : « Où suis-je donc? Quelle est le nom de cette ferme? » Et l'on vous répond, parfois en déformant un peu le mot : « C'est l'Aventure... ou la Constance... ou l'Harmonie... C'est Béthanie ou Beaufort! » Ou encore : « C'est Klipplaats ou Bitterwater, Brandwaacht ou Mooidorp. »

On vous dit : « Entrez! », car les Boers sont, par charité chrétienne, les gens les plus hospitaliers du monde. Pour eux, tout passant, tout voyageur, est un envoyé de Dieu. Vous gravissez le degré du perron. La porte, faite de deux vantaux de bois plein, coupés horizontalement, s'ouvre grande, et vous pénétrez dans le « voorhuis ». C'est une sorte de vestibule qui sert de salle à manger, de salle commune et parfois de dortoir. Une longue table

rustique, des banquettes dures, quelques chaises au placet tendu de lanières de cuir entrecroisées. Un vieux secrétaire, parfois une pendule. Toujours, accroché au râtelier, le fusil de chasse (8).

Du « voorhuis », l'on monte au grenier par une échelle et une trappe pratiquée dans le plafond. Quatre portes latérales donnent accès aux chambres à coucher et au petit salon. Face à l'entrée de la maison, une sixième s'ouvre sur le couloir qui mène à la cuisine et aux communs. Les lits, posés sur des cadres de bois aux sangles de cuir, sont couverts chacun d'un énorme édredon où les ménagères enfouissent, au cours des ans, la plume de toute leur volaille. Une courtine de cotonnade, aux vives couleurs, en fait le tour.

La pièce la plus curieuse, c'est le petit salon, avec ses meubles d'acajou et de molesquine, son harmonium ou son piano posé à même la terre battue. Il arrive que, dans les régions basses, aux riches vergers, le sol soit pavé en mosaïque de noyaux de pêches. Sur la table l'inévitable photographie 1880, où l'on voit le fermier, appuyé sur son parapluie, et sa femme, en voile d'épousée et en robe à tournure. Aux murs, quelques chromos et des découpures des *Illustrated London News*.

Autrefois, en pays boer, on appelait tous les hommes mariés *oom* et les femmes *tante*. Vêtues d'étoffes sombres, couvertes de vertueux tabliers qui leur battaient les chevilles, la fermière et ses filles allaient et venaient sans cesse du rez-de chaussée au grenier, de la cuisine à la basse-cour. Leurs pieds demeuraient nus dans les grossiers *veldskoen* fabriqués à la ferme. Silhouettes sans grâce, tôt épaissies, souvent monstrueuses sous les amples jupes superposées et le corsage busqué, au col militaire. Une résille noire maintenait le lourd chignon.

Sur le fourneau de la cuisine, les femmes préparaient le *pap*, sorte de bouillie de froment, ou le *mielie*, fait avec du maïs pilé, les pommes-de-terre sautées au suif, les viandes rôties, les gâteaux de farine blanche et, par litres et décalitres, le café dont il se fait là-bas une incroyable

(8) J. du Plessis, *The old country life*.

consommation. Comme la quantité importe plus que la qualité, par vertu ménagère on mêle souvent aux grains des petits pois bien secs. Que le maître rentre, qu'un visiteur se présente, la boisson chaude coule à pleins bords. Et, dans la fumée des pipes, bourrées de tabac naturel, grossièrement coupé, les hommes devisent par axiomes et par monosyllabes, du prix de la laine, du *scab* des moutons, de la sécheresse, leur éternel souci.

C'est la fermière qui trie les peaux de bêtes, écorchées, qui les étend à l'air, en les saupoudrant de sel pour les assouplir, qui file la laine, qui prépare les viandes en saumure ou le « biltong » que l'on emporte en voyage. — Tout simplement de la chair de zèbres, de gnous, de buffles ou de bœufs, séchée au soleil. Naguère encore, une ou deux fois l'an, elle descendait du galetas les moules cylindriques et, de la graisse de ses moutons, fabriquait les chandelles. De cette même graisse, mêlée à la cendre du bois de *milk-bushes,* sorte de mimosa épineux, très répandu sur le « veld » et qui contient de la potasse, elle faisait elle-même son savon.

Chaque samedi, elle *smirait* à genoux le sol de terre battue, c'est-à-dire qu'après l'avoir balayé et lavé à grande eau, elle l'enduisait d'une mixture de fiente de vache, de cendre et de sang de taureau. En séchant, ce *mist* forme une sorte de vernis brillant, orgueil de la ménagère. Sans parler du parfum qu'il répand!

Dans son travail, la maîtresse de maison est aidée par des servantes cafres ou hottentotes. A Bethanie, en 1915, c'était une Hottentote qui servait à table. Vêtue d'un corsage de soie rouge, pieds et jambes nus sous le pagne de peau d'antilope, brodé de perles, qui enveloppait ses énormes fesses, elle se dandinait comme un canard trop gras. On sait que le développement excessif du bas du dos est, dans cette tribu, critère de beauté. Quand Selena se penchait sur la table pour y poser la soupière, l'odeur qu'elle répandait vous coupait instantanément l'appétit.

De haute taille et de forte carrure, rouquin et barbu, le visage large et le regard clair, le Boer porte son chapeau de feutre rabattu sur le front. Le type néer-

landais est accusé. Il arrive pourtant qu'une certaine précision des traits, la teinte sombre des cheveux, la souplesse du corps trahissent l'origine latine. Né chasseur, tout fermier a la main et l'œil d'un tireur suisse. Dans tous les terrains plats, près des fermes et des villages, des cibles attendent la mouche.

Le Boer vit à cheval, son chien entre les sabots. Quant à l'assiette et à la position, c'est un bon cavalier. Mais il abuse de sa monture. Tous les chevaux ont les boulets enflés; la fatigue les abrutit. Ce sont, en général, des barbes presque purs, d'un gris de fer, à l'encolure épaisse, au trot rapide et désarticulé. Des bêtes de fond et de sang, mais toujours menacées par la terrible maladie que leur communiquent les tiques. Dans le bas pays, il n'est pas possible d'en employer. On les remplace par des mulets ou des ânes plus résistants; aujourd'hui, surtout, par des camions-automobiles.

C'est pendant la saison des pluies que l'épizootie exerce ses ravages. Elle se présente sous deux formes. Dans le cas le plus grave, le cheval tousse, halète, respire avec peine et souffrance. Ses lèvres bleuissent; une humeur mousseuse coule de ses naseaux. Les yeux sont larmoyants et injectés de sang, les selles liquides. Bientôt la tête, le cou, les épaules enflent : c'est le *De Kopp*, presque toujours mortel. Mais l'animal qui en réchappe est immunisé. C'est un salted-horse qui se paie au poids de l'or. Il a toutefois les défauts consécutifs à sa maladie : une croupe trop remplie, un ventre saillant et beaucoup d'indolence. Au reste, une bonne moitié des chevaux que l'on vend pour des *salted* n'en sont pas.

L'autre forme de l'infection est la *Dunparasecta* dont les symptômes sont pareils, mais affaiblis. Sur cent chevaux atteints, dix ou quinze seulement succombent. Les survivants ne sont pas définitivement préservés.

On devine de quelle importance est tout cela dans la vie du fermier boer (9). Car s'il chasse et s'exerce au tir, il n'y voit qu'un utile délassement. La grande affaire,

(9) Edouard Foà, *Du Cap au lac Nyassa.*

pour lui, c'est la culture du domaine, culture qu'il partage généralement avec un *bijwoner,* sorte de locataire intéressé dans l'entreprise, célibataire le plus souvent, et qui habite la ferme. C'est encore l'élevage des troupeaux immenses qui errent au travers du *veld,* cherchant leur pâture.

Le *veld!* Si vert et luxuriant à la saison des pluies, brièvement couvert de fleurs au printemps, surtout de fleurs jaunes, et qui s'étend à l'infini, comme une tapisserie fantastique, à trame d'or! Si désolé, l'hiver, sous son feutre d'herbes roussies ou noircies, si aride et nostalgique sous l'implacable azur africain, dans la transparence de l'air où paraissent toutes proches les lointaines ondulations des Drakensberge qui bordent le plateau!

Lorsqu'en août et septembre la sécheresse se prolonge, le fermier se voit obliger de *trekker,* c'eş-à-dire de transhumer. Souvent il possède deux ou trois fermes : l'une sur le haut plateau, l'autre sur les bords mieux arrosés de la rivière des Eléphants ou sur les croupes qui s'inclinent vers le nord. Là, dans la broussaille, dans le *bushveld,* les animaux trouvent à s'abriter du froid durant les nuits d'hiver. Les Cafres partent en avant, avec les troupeaux et le maître suit, emmenant dans son lourd chariot sa famille et ses serviteurs.

Au siècle passé, le Boer tirait le plus clair de son revenu de la vente de la laine et surtout des plumes d'autruche. On prétend que, dans les derniers temps de la domestication de ces oiseaux, certains éleveurs se faisaient jusqu'à 250.000 francs par an. L'autrucherie comptait en général un mâle et plusieurs femelles avec leurs autruchons. Jusqu'à leur 2e année, ceux-ci sont couverts de piquants d'un gris sale. Adulte, l'oiseau revêt son magnifique plumage noir, souvent orné d'une queue et d'ailerons d'un blanc de neige.

A l'époque de la ponte, le mâle devient dangereux. Peu intelligent mais soupçonneux, il a des colères subites et conçoit des haines sans raison apparente. Avec ses longues et robustes pattes, terminées par deux doigts dont l'un est armé d'un ongle, il décoche des ruades et

peut infliger à son gardien de terribles blessures. Aussi, les éleveurs se munissent-ils, pour pénétrer dans le parc, d'une longue gaule fourchue qu'ils dirigent vers la tête de l'animal. Terrorisé, celui-ci la rentre aussitôt et ne bouge plus.

Comme tout le monde, dans l'Afrique du Sud, s'était mis à l'élevage de l'autruche, la surproduction fit bientôt baisser les prix. Au reste, l'autruche du Transvaal fournit des produits de qualité inférieure aux autres « plumes du Cap ». Cette variété se rapproche de l'autruche nègre dont les plumes, appelées Jamani, faux Alep ou Sénégal, sont les moins estimées. Et puis la mode des chapeaux garnis de « pleureuses » a vécu!

Un grand événement, et qui rompait la monotonie de la vie rurale, c'était l'arrivée dans une ferme du « smous » du colporteur juif, avec son wagon, et le train de chariots qui s'y accrochaient. De loin, les trois paires de mules s'annonçaient par le tintement de leurs clochettes. Maîtres et domestiques se précipitaient aux étalages, examinant d'un œil défiant les « nouveautés », choisissant avec circonspection tel outil ou tel vêtement qui, depuis longtemps, faisait besoin. Parfois le Juif s'arrêtait quelques jours pour se reposer et laisser reposer ses bêtes. Il lui arrivait de vendre jusqu'à ses chariots, jusqu'à son wagon, surtout s'il avait été construit à Paarl, à Wellington ou à Worcester, chez les meilleurs fabricants, et de s'en retourner à la ville, monté à cru sur l'une de ses mules.

On pense si le voyage de ce train de véhicules sans ressorts, livré à six bêtes ardentes et têtues sous leurs flaquières de cuivre, était périlleux. Il fallait passer à gué les rivières, car les bacs étaient rares. Souvent, au sortir du ravin, les jantes se fendaient, les palonniers se détachaient, Il fallait aussi escalader les *kopjes,* ces collines rocheuses, franchir les cols en poussant aux roues et, à la saison des pluies, tirer le wagon des fondrières où il enfonçait jusqu'aux moyeux.

L'hiver, soit en juillet et août, la température varie parfois, au Transvaal, de 25 à 30 degrés dans une même

journée. Abruti de lumière pendant les heures claires, le *smous* grelottait, la nuit, sous le prélart du wagon où s'engouffraient les rafales et n'osait faire du feu pour se réchauffer, crainte d'incendier la prairie desséchée, avec tout son chargement.

Ces mésaventures étaient alors communes à tous les voyageurs dans l'Afrique du Sud. S'en allait-il vendre ses denrées à Durban ou Prétoria, suivait-il ses troupeaux, se rendait-il, à Noël, au chef-lieu de son district pour assister au culte, le Boer n'avait d'autre moyen de transport que le wagon. Il s'y entassait avec tous les siens, avec sa volaille, son mobilier et sa batterie de cuisine. Sorte d'auberge ambulante, vraiment indispensable en ce pays désert, sur ces pistes jalonnées seulement de squelettes de chevaux et de bœufs.

A l'arrière, gambillaient quelques chaises pliantes pour les *outspans*. Les *outspans,* ce sont les haltes pendant lesquelles on dételait les bœufs qui paissaient autour du campement en balançant leurs longues cornes. Les domestiques coltinaient le bois et puisaient de l'eau... quand on en pouvait trouver! Le plus souvent on en emportait un barillet. Et, pendant qu'on faisait cuire la soupe, le fermier s'en allait avec son chien lever les outardes, les perdreaux, les antilopes.

Pleuvait-il, on se passait de feu, se contentant de « biltong » découpé en lanières et de pain dur. La nuit, les noirs dormaient enroulés dans des bâches, sous le wagon, et leurs maîtres au-dessus. Dans certaines régions, il fallait entretenir la flamme jusqu'au matin pour tenir en respect les fauves que l'on entendait rugir dans la broussaille. Un journal humoristique anglais, *The outspan,* rappelle aujourd'hui, par son nom, ces pittoresques souvenirs.

Cependant, sur les grandes pistes reliant le Cap à Prétoria, Lydenburg à Pietersburg ou Middelburg, le service était assuré une ou deux fois le mois, par des *coach-éclairs* qui donnaient aux Boers l'impression d'un luxe inouï. Du fond de leurs lents wagons, ils les regardaient passer, comme aujourd'hui les paysans de France l'*Oi-*

seau bleu ou la *Flèche d'or*. Le coach était une longue caisse, sans frein ni sabot, sans porte ni fenêtre, avec une toiture en bois couverte de toile cirée, à laquelle pendaient, sur le côté, de petits rideaux. De loin, le monstre s'annonçait par un fracas effroyable de vieille ferraille, de planches disjointes, de martèlements de sabots, de jurons et de claquements de fouet. Il passait comme une trombe, bondissant parmi les trous, les bosses, les pierres, les mares, les touffes d'herbe et les mottes de terre, emporté au triple galop de ses cinq couples de chevaux. Un cocher hottentot les conduisait à grandes guides. Un autre, à ses côtés, brandissait le fouet dont la corde mesurait vingt mètres au moins. Comme les rideaux flottaient au vent, on avait juste le temps d'apercevoir, cramponnés aux banquettes transversales, parmi les bagages en déroute, les malheureux voyageurs qui semblaient durement expier l'économie de leur temps.

C'est dans le wagon à bœufs, repeint à neuf, décoré de guirlandes de fleurs en papier, que les nouveaux époux s'en allaient à l'église faire bénir leur union. Au retour, la pétarade des fusils et des mortiers les accueillait dans la cour de la ferme. Un mariage boer — entre cousins, car tous les Burghers le sont à quelque degré — c'était une solennité importante. Les parents de l'épouse auxquels incombaient les festivités tenaient à honneur de traiter le ban et l'arrière-ban du pays. A l'arrivée, les invités alignaient leurs selles sur le mur d'enclos et leurs carrioles devant. De sorte que, dès l'entrée, les derniers venus pouvaient évaluer le nombre des hôtes et la munificence de l'amphitryon. Beaucoup de fermiers, amenaient leur marmaille avec les nourrices métisses, cafres ou hottentotes de toutes couleurs de peau et de toutes excentricités de vêtements. Le repas gargantuesque où l'on servait des outardes farcies et de l'antilope braisée se prolongeait jusqu'à la nuit. Puis, tandis que les hommes cuvaient dans la cour le vin du Cap ou le brandy, les femmes échangeaient leurs robes sombres contre des toilettes de mousseline claire, agrémentées d'une bimbeloterie de

(10) Foà.

laiton. Et le bal s'ouvrait, dans le *voorhuis*, à la lumière fumeuse des chandelles, au crincrin du ménétrier, aux flonflons de l'accordéon, dans la poussière de la terre battue dont le vernis s'écaillait.

Dans les régions écartées, les Boers enterraient eux-mêmes leurs morts, en un petit clos, au delà de l'étang. Si le village n'était pas trop éloigné, ils chargeaient le cercueil sur le wagon et, au pas placide des bœufs, s'en allaient le déposer au cimetière. Comme, le plus souvent, il n'y avait pas de pasteur à demeure, un ancien prononçait la prière funèbre.

Car, sitôt qu'ils étaient vingt dans un district, les Boers bâtissaient une église et faisaient, à cheval ou en chariot, 50 km. pour assister au culte. C'était une grande affaire de se rendre au chef-lieu pour le service de communion qui avait lieu quatre fois l'an. Plusieurs jours à l'avance, les femmes préparaient les gros pains, les viandes, les fruits secs, les biscuits, les tartes et autres sucreries de circonstance. Les hommes nettoyaient le wagon, réparaient et huilaient les harnais, mettaient en place les *katel*, ces cadres qui portent les lits. Le fils aîné prenait en général la conduite de l'attelage et le voyage s'effectuait sans trop d'encombre. Souvent un ou deux des plus jeunes enfants avaient au préalable passé quelques semaines à la ville, pour y préparer leur *anneming*, la confirmation du vœu du baptême, et leur admission dans l'Eglise. C'était là le plus grand événement de la vie d'un jeune homme ou d'une jeune fille. Plus important même que le mariage auquel il préludait nécessairement (11).

Le jour de Noël, la grande place de Prétoria, devant le temple, était couverte de carrioles de tous genres, de wagons dételés, de tentes dressées et de petits feux domestiques. A la sortie du culte, les fidèles se retrouvaient... des gens qui, souvent, ne s'étaient pas vus depuis plusieurs années. Par petits groupes, on arpentait la rue, admirant les étalages des maisons anglaises, discutant des affaires, ébauchant des mariages. Les matrones aux

(11) Du Plessis.

capotes fleuries sous leurs ombrelles prenaient le bras de leurs époux, coiffés de chapeaux melon et vêtus d'alpaga. On exhibait des châles de cachemire, des cannes à pommeau d'or, des montres à breloque et des gilets brodés.

Les ministres hollandais prêchaient la Bible intégrale, et en tiraient parfois de curieux enseignements. Ils ne transigeaient pas sur les dogmes et croyaient à la prédestination. Au reste, l'Afrique du Sud est, par excellence, le pays des sectes. C'est à l'une des plus rigoristes, celle des *doppers*, qu'appartenait le président Kruger. Selon le principe du ministère laïque, il prenait souvent la parole dans son église de Prétoria et y exerçait une admirable influence. Car ces Burghers d'autrefois étaient des hommes d'un égal courage moral et physique, des hommes déterminés à vivre comme à mourir pour Dieu et pour leur liberté.

C'est en vieux hollandais que s'exprimaient les prédicateurs, cette langue du XVIIe siècle dont l'archaïsme et les termes, souvent obscurs pour l'auditoire, prêtaient au culte une mystérieuse gravité. Certains s'appliquaient à prononcer l'*e* muet final des mots : *Heer...e,* signe d'extrême orthodoxie. Mais, soit habitude d'esprit, soit désir de se mieux faire comprendre des fidèles, ils mêlaient souvent à leur savant langage des expressions empruntées au *dutch* des Boers. C'est un hollandais vulgaire, mêlé d'anglais, de français, de nègre ou de malais, et qui est au hollandais littéraire ce qu'est à l'allemand (*Schrifdeutsch*) le patois suisse.

Aussi quelle révolution lorsqu'un Néerlandais, Arnold Pannevis, s'avisa d'écrire au *Zuit-Afrikaan,* un journal du Cap, pour demander que la Bible fût traduite en langue boer! Formulant cette proposition, Pannevis songeait surtout à la population de couleur et à l'œuvre missionnaire. Mais ce qu'il tenait pour un moyen, d'autres le prirent pour un but. En 1875 déjà, huit jeunes gens s'étaient réunis à Paarl, jurant de réveiller dans leur peuple le sentiment national et de donner à leur langue le droit de cité. Sous la présidence du plus âgé, le révérend J.-H. du Toit, ils fondèrent le *Genootskap van regte Afri-*

kanders, soit la *Société des vrais Africains,* et prirent pour devise :*Ver Moedertaal en Vaderland* (Pour la langue maternelle et la patrie). Leur écusson portait une croix, une ancre et une Bible, signifiant que la bataille devait être menée selon les principes chrétiens. Au-dessus, l'inscription : *Verenigde Suid-Afrika,* montrait que leur second idéal, c'était l'union des Etats sud-africains.

Cette société publia une grammaire, un dictionnaire, un livre d'école en *afrikaans.* C'est le nom choisi pour désigner la langue boer ou *taal,* jusque-là méprisée de ceux même qui s'en servaient journellement et en savaient à peine une autre. Dès le 15 janvier 1876, parut une revue mensuelle : *Die afrikaans Patriot,* dont les rédacteurs furent insultés et ridiculisés. Du Toit y collaborait sous le pseudonyme d'Oom Lokomotief. L'opposition venait principalement de l'élite des Boers, des professeurs, des juristes, des pasteurs et des éditeurs de la presse hollandaise.

N'empêche que le *Patriot* fit son chemin. Il avait débuté avec cinquante abonnés. En 1881, il en comptait 3.000. Comme il avait très vivement attaqué, en 1877, l'annexion du Transvaal par les Anglais, sa popularité s'en était accrue.

En 1886, du Toit, qui parlait en *dutch,* reprit la proposition de Pannevis et adjura le synode du Cap de faire imprimer la Bible en langue vulgaire. Mais les délégués s'y refusèrent : cela leur semblait une profanation. Il faut dire que la nouvelle revue, dont le manifeste portait ces mots : « Ecrivez comme vous parlez », était si mal rédigée, si peu éclectique dans ses publications que les intellectuels avaient de sérieuses raisons de la combattre. « Ecrivez mieux que vous ne parlez », répondaient-ils.

Cependant, à force d'articles et de discours, le révérend du Toit finit par élargir l'horizon de ses lecteurs et de ses auditeurs. Il leur fit comprendre qu'au delà de la ferme, il y a la nation, il y a la patrie. En 1879, il fonda un parti politique : l'Afrikaner Bond. Et c'est dans la lutte pour l'administration du pays que l'*Afrikaans* s'affirma et conquit ses grades. Après la guerre anglo-boer, cette langue,

enrichie et consacrée par l'expérience, se trouva propre à tout usage. Du Toit avait rendu ses compatriotes capables d'apprécier les ouvrages poétiques et littéraires de ses successeurs : les Cellier, les Totius, les Leipoldt et les Langenhoven.

D'abord admis dans les écoles, l'afrikaans fut, après de longs atermoiements, reconnu par le synode du Cap, en 1919. Six ans plus tard, le Parlement décréta qu'il y aurait trois langues officielles : l'anglais, le hollandais et l'afrikaans. Mais, en fait, c'est de l'afrikaans que l'on se sert aujourd'hui. Les jeunes Boers prétendent écrire et prier dans leur langue. Qu'elle leur en reconnaisse le droit, c'est à la louange de l'Angleterre (12) !

La vie a donc bien changé depuis l'époque, pas si lointaine, où la Bible, la Bible traduite en vieux hollandais, était le seul livre connu dans les fermes du Transvaal. C'est dans cette Bible qu'une génération enseignait à lire à la suivante. Le père de famille montrait lui-même les rudiments du calcul et de l'écriture. Seuls les colons riches engageaient pour leurs enfants un précepteur ou une gouvernante. C'étaient parfois des gens dûment recommandés, des personnalités de valeur, comme la romancière anglaise Olive Schreiner. Parfois aussi, des demi-aventuriers, des crève-la-faim que l'on retenait à la ferme autant par charité que par respect de leur savoir. Aujourd'hui, tout enfant vivant à l'écart d'un village reçoit du gouvernement anglais un bourricot qui le porte ou le traîne à l'école.

Chaque soir, après le repas, le chef de famille célébrait le culte domestique. Dans le grand livre à fermoir, il lisait avec applications les Proverbes de Salomon ou les Chroniques des rois d'Israël. Ses lunettes sur le nez, il promenait sous le texte un signet, afin de ne pas se tromper de ligne. En chœur, on chantait un psaume, Puis on priait, à genoux sur les chaises, le père seul resté debout, mains jointes et parfois tendues vers le Ciel, implorant la Grâce pour les âmes et la Pluie pour les terres.

(12) Adrian J. Barnowd, *Language and Race Problems in South-Africa.*

La politique ne jouait pas alors le rôle qu'elle s'est arrogé depuis. Les plus hautes charges étaient d'Eglise. Le fermier que l'on voulait honorer devenait d'abord *ouderling,* c'est-à-dire *ancien* dans sa paroisse, puis délégué au synode du district.

La religion des Boers inspirait toute leur vie. La stricte observance s'alliait à une très profonde et très vivante piété, qui se manifestait dans la pureté des mœurs, la droiture de la langue et de la main, la fermeté du caractère. La base de ces sociétés fortes du Sud de l'Afrique était protestante. C'était le vieux monde huguenot et calviniste qui renaissait de ses cendres dans ces plaines mystérieuses, terre promise des irréductibles de la conscience.

Souvent le christianisme y retourne aux formes primitives. La guérison par la prière est assez communément admise. Il faut dire que, jusque vers 1880, il n'y avait là-bas aucun médecin digne de ce nom. Or le cancer y est extrêmement fréquent, surtout chez les femmes, blanches ou noires. Quelle en est la raison? La science encore n'a pu la découvrir. Bien que la superstition à cet égard terrorise parfois des familles entières, l'hérédité ne paraît jouer qu'un faible rôle. La croyance en une diathèse cancéreuse n'a pas plus de valeur. Peut-être certains parasites provoquent-ils des tumeurs chez l'homme comme chez les invertébrés. Peut-être une mauvaise hygiène, l'humide chaleur des étés favorisent-elles le développement de certains microbes et, par suite, la contagion. L'on prétend aujourd'hui que la composition géologique du terrain peut exercer sur l'organisme humain une influence délétère. Dans tous les cas, au Transvaal, la maladie paraît plus sûrement et plus rapidement meurtrière parce qu'on ne la dépiste pas assez tôt. Les croyances populaires, les traitements empiriques aggravent le danger.

Chaque région avait autrefois son *kankerdokter,* son médecin-sorcier, héritier de secrets nègres et de recettes de bonnes femmes, qui prétendait guérir le cancer. C'était tantôt un noir, tantôt un blanc qui portait ses

drogues en bandoulière, dans des sacs en peau de mulot, lorsqu'il se rendait au domicile de ses clients, mais que l'on allait plus volontiers consulter chez lui, en cachette. Avec des révulsifs tirés du jus de certaines plantes, ces rebouteurs pouvaient faire disparaître les cancers de surface. Les emplâtres qu'ils maintenaient sur la plaie durant deux ou trois semaines tiraient beaucoup de matière, tout ou partie des tissus malades et des ganglions lymphatiques. Ils laissaient, après de grandes souffrances, d'affreuses cicatrices. Les *kankerdokters* guérissaient donc surtout de faux cancers, des excroissances bénignes, et le proclamaient très haut. Mais, contre les véritables cancers, les cancers en profondeur, ils ne pouvaient rien. De ce mauvais pas, ils se tiraient en déclarant que l'affection n'était pas de nature cancéreuse.

Les lunaisons, les signes du zodiaque, la magie et les superstitions jouaient dans leurs traitements un rôle considérable. Les tortures qu'ils ont infligées à leurs patients, les infections qu'ils ont provoquées, les décès dont ils sont responsables ne se peuvent pas dénombrer. On les compare au *mèges* ou renoueurs du moyen âge. Mais leurs pratiques sont plus cruelles et plus curieuses, à cause de l'influence nègre. Au reste, les Boers se méfiaient si bien de leurs prétendus guérisseurs qu'ils avaient coutume de leur faire passer, à la mort du patient, un petit examen. Les médecines prescrites par le kankerdokter au défunt étaient placées au cimetière, sur la tombe. Le liquide se décomposait-il après quelques semaines, c'était signe que le médicastre avait empoisonné son malade. Aussi, pour se soustraire à la vindicte des familles, les kankerdokters prennent-ils aujourd'hui la précaution d'ajouter à leurs drogues quelques gouttes d'alcool.

Edouard Foà, qui traversait le Transvaal vers 1895, raconte qu'il rencontra un jour « un chariot à bœufs tout doré, décoré de guirlandes, portant, au lieu de la toile traditionnelle, une véritable habitation également dorée et attelé de beaux bœufs d'un blanc de neige, aux harnais magnifiques, au joug d'or. » C'était le wagon du célèbre médecin, chirurgien, dentiste, oculiste, pédicure, électri-

cien, magnétiseur et somnambule anglais Sequath, qui guérissait toutes les maladies et opérait des cures merveilleuses.

Lorsque, vers 1886, la nouvelle se répandit de la découverte des mines d'or du Witwater's Rand, la plupart des fermiers boers l'accueillirent froidement. Ils devinaient que leur vie patriarcale allait être bouleversée. Ils prévoyaient l'invasion des immigrants attirés par la soif de l'or et le regain d'avidité de l'Angleterre. Ils pressentaient le raid Jameson, la guerre anglo-boer, tombeau de leurs vieilles coutumes et de leur liberté.

DORETTE BERTHOUD.

PRIÈRE
POUR APPELER UN ANGE

—

Ma vie, dérive aux vagues troubles,
la houle d'où venue et les remous d'eau lourde,
la rose des vents dispersée
dans la brume du Nord tissant lente sa toile,
aveuglant le signe étoilé,
des constellations natales;
— oublié le retour au pays de jadis,
la pelouse au soleil, où jouait mon enfance,
ô tendre mort enseveli,
frère aux cheveux blonds endormi
sous quelle verte allée devant la maison blanche?

Par-dessus l'abandon de la mer incertaine,
par-dessus l'horizon fermé,
espérance, vois-tu monter
les jardins aux fruits lourds d'archipels fortunés,
les vergers des îles païennes,
verras-tu, traversant l'eau sombre du hasard,
s'élever, lueurs nues, les femmes
de la mer d'aventure où s'est perdue leur âme
et leur beau corps désert et leurs yeux sans regard?

Plages de solitude au bord des marées grises,
asile sans chaleur d'une épaule étrangère...
Espérance, repars sur les remous d'hiver,
mais n'approche pas cette rive
où peut-être enchanté m'attendait le bonheur,
celle dont je n'ai pas reconnu le visage,

qui cherche encor, de ses yeux graves,
effacée peu à peu, la trace d'un sillage,
ô blessée volée de son cœur.

Eau trouble, eau de hasard, et le pôle oublié,
vague après vague passe en emportant mes heures.
Sur ma route perdue, Seigneur,
où sont disparues mes années?

Sur l'anxieux désert, hors de vue qu'espérais-je?
Seigneur, où serais-je perdu
si vous n'aviez envoyé l'ange
qui enchaîna mes pieds, sur ce roc étendu,
et je me défendais de lui
et j'ai crié dans l'ombre et mordu sa main dure,
l'ange de la douleur vêtu d'ailes obscures,
le noir veilleur penché sur l'angoisse des nuits.
Et ces vagues de temps autour de mon attente,
rides perdues d'heures fuyantes,
écroulement de l'onde où tombe une heure encore;
— miroitements bleus de l'espoir
qui monte aux marées de l'aurore
et descend et se perd dans les sables du soir.

Clartés bleues, comme ce regard,
promesse interrogée de ces yeux sans réponse,
ma crainte et ma douceur, n'étiez-vous qu'un miroir
où luit ma menteuse espérance?
Tendre chair, vivante tiédeur,
jeunesse, étiez-vous la souffrance
encor penchée vers moi sous ce masque de fleurs?

Celle qui m'a blessé, bénissez-la, Seigneur,
qu'un jour soit pleine de bonheur
la fraîcheur de ses mains qui ouvraient ma poitrine
pour qu'elle fût touchée par l'ange,
pour savoir qu'il portait une annonce divine
et connaître la paix de sa froide présence...
Seigneur, ai-je compris sa parole nocturne,
sous sa main, sans révolte, ai-je laissé mon front?

Mais j'écoute toujours, à travers son murmure,
le reflux dans le sable où mes jours se défont.

Seigneur, ma vie s'écoule et gisante là-bas,
hors du temps exilée, ma jeunesse sans joie
par des chemins déserts est entrée chez les ombres :
nul rire, souvenir, nul oiseau d'autrefois
ne chante en revenant des forêts de ses songes.

Je ne sais fermer les paupières
et je cherche toujours sur la mer sans rivages
si verdoie et fleurit l'arche des sept lumières,
le soleil pluvieux jouant sur l'arc ouvert
au vol blanc des heureux présages...



Si ma chaîne un jour est usée
et tombe et me délie du roc de patience,
Seigneur, pour me conduire et le temps retrouver,
que vers moi vienne encore un ange.

Que son visage ait pour moi seul
un signe transparent, un sourire du sort,
qu'au creux de ses paumes ruissellent
roses, les fontaines d'aurore,
roses, gouttes de songe aux rives du réveil;
donnez-lui le secret d'un corps
tendrement modelé par vos doigts de lumière,
si lisse et si douce sa chair,
sur elle encore glissant la douceur de vos mains;
que le souffle vivant, le flux de sa poitrine,
soit les ondes d'été sur le golfe marin;
comme un ange, une jeune fille
venue par les jardins des oiseaux et des faons,
que son pas les herbes fléchisse
avec le poids léger des biches
et qu'elle soit leur sœur, et ses genoux tendant
pour s'enfuir d'un écart et pour plier sans force,
et que son rire soit pareil

dans le miel de juin de sa gorge
au bonheur roucoulant des pigeons au soleil.

O messagère aux bras de source,
menez-moi par les prés où Pâques sont fleuries;
peut-être savez-vous le chemin du pays
où je n'entendrais plus la rumeur de la houle,
l'océan sans retour où va roulant ma vie...

Regards, ce vol jamais posé,
ce jeu dansant d'un couple ailé,
verrez-vous à travers mon front
gravé par l'ange noir des aubes sans sommeil
qu'en moi la nouvelle saison
s'éveillera demain au retour des abeilles?

Penchez-vous sur ma longue attente,
rien n'est vaincu et rien n'est mort,
voyez étendue mon enfance
lasse de trop de jeux, dans l'herbe mûrissante,
ma jeunesse repose encore
de quel charme captive au château de ses rêves :
il n'est que d'approcher vos lèvres,
qu'un peu de votre haleine un instant les effleure
pour que vos tendres sœurs se lèvent
dans le bois dormant de mon cœur.

Je n'ai su de bonheur qu'en songe,
de joie sans que le vent l'emporte,
et quand vers mes appels sont venues les colombes,
prises entre mes mains pourquoi sont-elles mortes?
Colombes, les plus attendues
rouvrant leur aile au vol un moment suspendu
dans le bois dormant n'ont pas vu
pour leur tiède repos, fléchir de vertes palmes.

Seigneur, qu'un ange vienne à moi
et qu'il demeure un soir prisonnier de mes bras
et que l'amour le change en femme!...

PAUL MAHÉVAL.

RACES
ET GROUPEMENTS SANGUINS

—

Durant la guerre, un savant biologiste allemand : H. Hirszfeld, qui était dans un camp des armées d'Orient, mit à profit son inaction pour se livrer à des constatations scientifiques sur les races et les sangs humains. Les armées combattantes étaient formées d'éléments venus de tous les coins d'Europe et l'étude qu'il en tira fut un apport intéressant à la notion des groupes sanguins établie au début du siècle. C'est de nos jours que l'importance et surtout la qualité spécialement mauvaise de l'immigration dans certains pays, a fait naître des phénomènes inattendus, tant au point de vue médical que social, ce qui donne à cette question un intérêt si grand.

L'étude chimique et biologique du sang humain montre cette constatation étonnante : les propriétés chimiques du sang sont différentes selon les races. Si on place sur une lamelle de verre deux gouttes de sangs issus d'individus de races différentes, et qu'on les mette en contact, on s'aperçoit que les deux gouttes ne peuvent se mélanger et qu'il y a floculation. En répétant ces essais, on est amené à la conclusion suivante : il y a, de par le monde, 4 groupes sanguins différents, qui coïncident absolument avec les caractères ethniques des principales races. En médecine, on explique ce fait par la présence d'une substance nommée agglutinogène. L'agglutination est une réaction d'immunité, de défense du sang, qui a pour raison d'être la conservation de l'espèce et de la race.

Deux facteurs, qu'on désigne par A et B, peuvent produire cette agglutination. Dans les globules rouges du sang, il peut exister l'un ou l'autre séparément (groupe A et groupe B) ou bien les deux ensemble (groupe A B) ou enfin faire défaut (groupe O). Cette nomenclature un peu abstraite fut rendue officielle par la Commission Internationale des Groupes Sanguins en 1929, ainsi que par le Comité d'Hygiène de la Société des Nations.

Il existe donc dans les globules rouges des anti-corps correspondant aux 4 groupes sanguins, et qui réagissent contre un apport de sang étranger, alors qu'on peut les mêler sans inconvénient s'ils sont de même race, par exemple au cours d'une transfusion sanguine.

Il est curieux de constater que ces notions, récentes existent dans certains rites religieux; chez les peuplades primitives, on scelle un lien d'amitié fraternelle en mélangeant les sangs dans un récipient, qu'on boit ensuite; de même cette aversion ancestrale et universelle pour les unions de races différentes, défendues dans certaines religions. La nature offre une confirmation typique : le mulet ne peut se reproduire parce qu'il provient de l'union hybride de l'âne et du cheval. Chez l'homme, on dit souvent que les mulâtres héritent surtout des défauts des races dont ils sont issus.

Le groupes sont distribués d'une façon très nette à la surface du globe. On trouve le facteur A et AB chez la race aryenne : Europe nordique et Occidentale, Etats-Unis. Le facteur B se trouve chez les peuples Orientaux, chez la race juive et les nègres. Absence de facteur A ou B chez les Indiens et les Esquimaux.

On comprend déjà que pour la transfusion du sang, ces notions soient de première importance, à tel point que les accidents survenus au début des transfusions sont attribués à l'ignorance des groupements. Tout récemment, dans un mémoire présenté à l'Académie de Médecine en 1937, il a été démontré que le lait d'une nourrice n'est bien assimilé que si elle est de la race du bébé.

L'importance de la question au point de vue médical apparaît évidente, si l'on ajoute que l'immunité contre les

maladies varie considérablement d'un groupe à l'autre pour la plupart des affections. De plus dans les cas de mariages entre individus différents, les enfants n'ont peut-être pas de caractères bien marqués, mais la nature tendant toujours à ramener les individus vers un type déterminé, la génération suivante se rapprochera des caractères différents dont ils sont issus : l'observation populaire le sait bien, et l'on dit qu'un enfant ressemble plus à son grand-père, ou à sa grand-mère, qu'à ses parents.

Le côté légal de la question des groupements sanguins est plus intéressant par ses applications pratiques. On sait que les jumeaux peuvent être bivitellins, c'est-à-dire conçus à des moments différents, quoique mis au monde en même temps; ou univitellins, c'est-à-dire issus d'une seule cellule; les jumeaux univitellins sont toujours du même sexe, ont une ressemblance parfaite, les mêmes gestes et souvent des destinées parallèles. Inutile d'ajouter qu'ils ont même groupement sanguin. Il n'en est pas ainsi pour les jumeaux bivitellins, qui peuvent être de pères différents, quoique naissant ensemble. Que des jumeaux puissent avoir chacun un père est plus étonnant pour le profane que pour le moraliste. Dans un procès récent à Stockholm, un mari a pu démontrer scientifiquement qu'il n'était pour rien dans la naissance d'une fille. De nombreux procès d'adultère ont fourni la note comique à cette grave question : plus de 5.000 expertises ont été faites en Suisse, Allemagne, Autriche, Danemark et Pologne, etc... ou les conclusions scientifiques, lorsqu'elles sont indiscutables, ont la qualité de preuves en justice. En Allemagne, les attendus d'un procès récent rappelaient que « la notion des groupes sanguins est bien connue dans tous les pays cultivés » et suffisait pour la conclusion d'adultère. La mère, présumée coupable, fit des aveux qui confirmèrent les résultats fournis par le laboratoire.

La loi française ne s'arrête pas à ces détails : le mari est toujours le père, art. 315 du *Code Civil,* même s'il est en voyage depuis plusieurs années et si l'enfant est nègre

ou chinois. Et pourtant de tels procès sont fréquents en France.

Il y a peu de jours une petite fille, vedette de cinéma bien connue, était l'enjeu d'un procès où, contrairement à la situation courante, un jeune homme se prétendait le père de l'enfant prodige, malgré les protestations de la mère, dont l'opinion doit avoir quelque valeur sur la question! De telles expertises peuvent être faites dans les maternités pour les erreurs de bébés; de même la recherche des criminels par l'examen des taches de sang.

Chose curieuse, on trouve également les mêmes groupes sanguins chez les singes : A et AB pour les plus voisins de l'homme. Cette étude, appliquée aux chevaux, a apporté un moyen de contrôle à la notion de pédigree chez les animaux racés.

Ce qui découle de plus remarquable de tout ceci, c'est l'identité étroite entre les renseignements fournis par le laboratoire et les caractères de chaque race : ethniques, sociaux, moraux. On peut prédire à un enfant du groupe B qu'il sera plus apte au commerce de détail qu'au maniement des armes, sans grandes craintes d'erreur! La morale des autres peuples paraît toujours incompréhensible; que de différences dans les religions! On n'attache pas partout la même importance au respect de la parole donnée...

Au point de vue moral, et, pour prendre un exemple récent, l'inceste, que la race blanche juge comme le dernier des crimes, n'offre rien de blâmable aux yeux d'Orientaux, qui ont vu bien d'autres choses, du temps où ils n'avaient pas encore une solide place dans une Nation européenne bienveillante. Rien d'étonnant : les différences de conception de la morale sont dans le tube à hémolyse. D'où la notion de citoyens à droits limités, qui ne peuvent avoir de fonctions officielles, instituée déjà dans plusieurs Nations.

Les conclusions d'ordre social montrent plus durement encore la gravité du problème : *Les mélanges de races sont toujours aux dépens de la natalité.* Le contraire a été dit officiellement à propos de la dénatalité française,

et M. et Mme Dionne, parents des quintuplées franco-canadiennes, ont du bien rire s'ils l'ont lu. Le Canada, où il y a eu conservation sans mélange des Français du XVII[e] siècle, est l'exemple d'une des races les plus prolifiques et les plus solides du monde. Des médecins ont maintes fois signalé combien il est « étrange qu'à une époque de progrès, l'élevage du taureau soit une entreprise entourée de soins et de réflexions par des gens instruits, tandis qu'on se désintéresse de l'élevage humain. » Alors qu'on décrit avec détails la culture des plantes, on n'ose pas parler tout haut de racisme, de peur de se voir taxer de xénophobie. Eleveurs, horticulteurs, jardiniers, agronomes, tiennent des congrès de génétique animale ou végétale sans que le Comité International contre le Racisme, dont le siège est naturellement en France, fasse élever des protestations officielles. Combien il serait souhaitable que la génétique humaine bénéficie des mêmes libertés dans ce pays.

Un savant, auteur d'un ouvrage médical sur l'hématologie, fut attaqué en justice, pour le chapitre de son ouvrage relatif aux groupements sanguins! La partie civile était une association politique exerçant son commerce en Algérie et cette plainte eut lieu vers le mois de mai 1936, la partie plaignante ayant pensé, non sans raison, semble-t-il, que l'époque était devenue favorable pour de telles poursuites. Que de pareils procès puissent avoir lieu à notre époque est bien attristant et on se représente combien l'étranger peut en rire!

Le problème démographique de l'avenir des races est lié à celui de la natalité. On sait que les foyers de surnatalité se trouvent dans les populations sédentaires et sans apports étrangers. La France est devenue, pour des raisons politiques, un pays d'immigration aux naturalisations massives et qui offre aux nouveaux citoyens les possibilités et même les facilités d'accéder aux hautes fonctions, d'avoir les mêmes droits politiques que les nationaux sans aucune restriction! Le Dr Martial, auteur d'un ouvrage sur la Race française, a prononcé à l'Académie de Médecine un réquisitoire contre la déplorable

facilité avec laquelle on procède en France aux naturalisations sans le moindre contrôle médical. Le résultat est d'encombrer nos hôpitaux, nos asiles, nos prisons... et nos ministères, ce qui est singulièrement plus grave. Sous le ministère précédent, plus de la moitié des hauts fonctionnaires de l'Intérieur étaient d'origine orientale! Nous pourrions étudier avec fruit les méthodes sévères de contrôle de toutes les grandes nations d'immigration, comme les Etats-Unis. Sans dire un mot de la question politique et en se tenant à des chiffres d'origine officielle et contrôlable, la France, où la cadence des naturalisations « politiques » est la plus forte du monde, obtient les résultats suivants : dix mille naissances de moins en 1936 que l'année précédente. En Allemagne, où l'on ne poursuit précisément pas la politique d'immigration à outrance, les naissances sont trois fois plus nombreuses. La mortalité annuelle par la syphilis passe de 40.000 à 85.000 en France pour une autre période! Quant aux chiffres cités à l'Académie de Médecine, ils sont à peine croyables : dans la Seine, pour un naturalisé actif, il y en a trois sans profession définie. Sur le total, on comptait, au bout d'une certaine période, plusieurs milliers d'hospitalisés, de détenus ou d'aliénés. En justice, sur 190 accusés de Cour d'Assises : 65 étrangers. On n'arrive pas à s'imaginer que ces chiffres soient exacts!

Un Ministre de la Santé Publique faisant naguère, au théâtre de Grenoble, une conférence sur nos conditions futures, posait la question : « Notre race a-t-elle un avenir? » Souhaitons qu'à l'extérieur comme dans leur propre pays, les Français retrouvent le rang qu'ils n'auraient jamais dû perdre; il faut que le public soit averti, malgré la puissance politique et financière de ceux qui ont leur propre intérêt à la continuation de cet état de choses.

Course de vitesse, car le déclin d'une grande nation étonne toujours par sa rapidité.

La gagnerons-nous?

FERNAND CHATEAU.

MORÉAS
ET LE " CYCLE DE POLYPHÈME "

—

I

Des personnages qui peuplent l'univers de l'*Odyssée*, aucun n'a fourni une carrière comparable, même de loin, à celle du cyclope Polyphème; aucun, sans en excepter Ulysse. Il est le seul à mériter l'épithète de *cyclique*, et il la mérite avec éclat. Au « Cycle de Polyphème » ont collaboré notamment après Homère : Euripide, Théocrite, Virgile, Ovide, Ronsard, Baïf, Moréas et Albert Samain; ceci pour nous en tenir aux lettres grecques, latines, françaises et en laissant de côté les innombrables allusifs : de Callimaque à La Fontaine, et de Properce à Hugo.

Il y a cependant un abîme entre le Cyclope d'Homère et celui d'Albert Samain, un abîme que les Muses ont creusé à l'aide de l'explosif de l'amour.

Polyphème, un amoureux! C'était bien la dernière chose à en faire... et c'est pour cela que la chose a été faite. Après qu'Euripide eut corsé l'ogre homérique en ajoutant à ses autres bestialités la bestialité sexuelle (son *Cyclope* ne tombe pas ivre mort sans avoir sodomisé dans la coulisse le gros Silène), il fallait ou abandonner le personnage ou en faire une victime d'Eros. Montrer que l'amour remplit de tendresse et de bien dire l'être le mieux cuirassé de l'*œs triplex :* férocité, stupidité, ignorance, c'était une entreprise de poète. Théocrite l'accomplit en faisant de Polyphème non seulement un amoureux, mais un poète.

L'invention de cette métamorphose lui appartient-elle tout à fait? Non, la néréide Galatée, ignorée d'Homère, nommée par Hésiode sans rapport à Polyphème, est seulement la fille adoptive du Syracusain. Cinquante ans environ après le Cyclope d'Euripide, et donc un bon siècle avant Théocrite, Philoxène de Cythère consacrait l'un de ses dithyrambes à Polyphème « se consolant de sa passion pour Galatée et chargeant les dauphins de lui apprendre qu'il guérissait de son amour en cultivant les Muses (1) ». Voilà, sauf les dauphins, le sujet et la morale de l'*Idylle XI* de Théocrite, connue sous le titre *Le Cyclope*. Avant de découvrir le remède, Polyphème, que le poète prend jouvenceau, n'était pas d'heureuse humeur.

Par les cadeaux habituels aux amoureux :
Pommes, roses, ou bien des boucles de cheveux
Il ne s'exprimait pas, mais par de véritables
Transports — et le restant lui semblait négligeable.
Bien des fois son troupeau des verts pâtis rentrait
Seul; au rivage couvert d'algues, lui était
Dès l'aurore à sécher sur place pour sa belle.
Le foie atteint d'un trait de la grande Cypris,
Portant au fond du cœur sa blessure cruelle,
Il trouva le remède; et regardant, assis
Sur un roc élevé, la Mer, chantait ainsi (2) :

Le poème devient un discours du Cyclope à la Néréide

Galatée, pourquoi repousses-tu qui t'aime?...

puis un monologue :

Cyclope, ta raison, ô Cyclope, où s'est-elle
Envolée.....

jusqu'aux derniers hexamètres où l'auteur conclut qu'en

(1) Legrand, Notice de l'Idylle XI dans son *Théocrite* de la Collection Budé.

(2) On trouvera ma traduction en vers du *Cyclope* au n° sept.-oct. de *La Phalange*, consacré à la Sicile. Elle est suivie d'une mienne étude intitulée *Théocrite Sicilien*.

Elle est à très peu de chose près aussi fidèle que la parfaite traduction Legrand, que j'ai surtout utilisée. Confrontée à cette traduction, elle fera, je crois, disparaître la défiance — trop justifiée par l'exemple de tant de traducteurs — qui pèse sur la traduction en vers.

se soignant par des chansons, le malade se trouvait mieux que s'il eût dépensé chez l'apothicaire son argent.

Philoxène (rien ne nous en reste) fut-il le premier à mettre en scène Galatée? L'amoureux, en tout cas, ne pouvait, qu'il fût ou non resté un monstre, être que grotesque : quelque chose comme Silène dans le drame satyrique d'Euripide. L'intérêt du dithyrambe résidait dans la saugrenuité d'un cyclope amant et musicien; il paraît logique de supposer que Philoxène n'avait pas complètement libéré son personnage de toute attache homérique. Le héros de Théocrite, lui, n'a rien à voir avec Homère. Ce n'est point un monstre, hors du fait de son œil unique; il n'a pas la taille d'un géant, c'est un pasteur au même titre que les autres personnages théocritiens : véritable, naturel et réaliste comme eux. Il n'est pas grotesque, il n'est qu'un peu ridicule; il est davantage touchant. Sous sa nigauderie qui l'empêche de voir que les jeunes filles se moquent de lui quand elles l'invitent à venir, la nuit, jouer avec elles; qui lui donne regret de ne pas être respiratoirement organisé comme les poissons et l'entraîne à bafouiller sur le langage des fleurs; sous son égoïsme d'enfant gâté (la faute en est à sa mère si Galatée ne l'aime point, et il n'est pas juste qu'elle soit heureuse lorsqu'il a, lui, du chagrin) il révèle une passion qui n'excite pas le rire. Ainsi quand il expose à la Nymphe comment son amour est né, comment il a grandi, l'impossibilité qu'il y renonce; ainsi quand il confesse sa laideur, peut-être irrémédiable! et va jusqu'à s'écrier :

> Mais si tu me trouvais trop velu — malheureux!
> J'ai des bûches de chêne et, sous la cendre un feu
> Infatigable, et j'endurerais qu'à sa flamme
> Avec ta blanche main tu me consumes l'âme
> Même, et même mon œil par-dessus tout chéri!

Pourquoi Théocrite l'a-t-il fait ainsi? D'abord pour l'amour de la nouveauté : soit esthétique délibérée, soit vertu congénitale (ou plutôt les deux ensemble), Théocrite innove chaque fois qu'il œuvre. Ensuite par goût

de psychologue; ce grand poète est par-dessus tout un analyste de l'amour; et, si l'on a le devoir de l'appeler le créateur du lyrisme pastoral, il faudrait d'abord constater en lui le créateur de la psychologie amoureuse, exposée par la voie lyrique. Enfin il a été mû par un sentiment de patriotisme régional fréquent dans son œuvre de déraciné. Polyphème est un personnage sicilien : « Le vieux Cyclope de chez nous », dit Théocrite au médecin-poète Nikias, sicilien authentique lui aussi, à qui la pièce est dédiée. Ainsi Polyphème ne sera bâti en brute ni en grotesque, mais de façon assez humaine pour compter parmi les émouvantes victimes de l'amour inexaucé.

Théocrite cependant n'a pas consacré au Cyclope qu'un seul poème. Dans l'*Idylle VI,* les chanteurs bucoliques Damoitas et Daphnis luttent sur le sujet des agaceries de Galatée pour faire croire au Cyclope qu'elle l'aime. Celui-ci les prend au sérieux; elles l'engagent à se regarder dans l'eau marine; à se persuader que sa barbe, son unique prunelle et ses dents blanches font un bel effet; que le fruit délicieux de l'amour mûrit pour lui, qu'il le détachera bientôt de la branche.

Beau poème, d'un tour plus lyrique que l'autre, partagé, lui, entre le lyrique et le familier; poème où la psychologie ne manque pas, mais moins attendrissant que l'autre, d'une portée bien moins générale, l'*Idylle VI* achève de sacrer Théocrite créateur sans rival de Polyphème amoureux. Un rival, il ne le trouvera pas chez Ovide; en dehors même de la différence de classe qui existe entre le Grec et le Latin, l'auteur des *Métamorphoses* n'est ici que le meilleur et le plus utile de ceux que Théocrite engagea sur le sujet. Son importance dans ce que j'appelle le Cycle de Polyphème reste donc grande. En faisant du Cyclope un jaloux (caractère que rien chez Théocrite ne fait prévoir), en ajoutant aux deux partenaires un troisième personnage, Acis, Ovide a fait ce que Théocrite laissait à faire : agrandir le champ où le cycle pouvait tourner. Que l'on me permette cette image : la toupie risquait de s'arrêter sur le seul coup de fouet

reçu du Syracusain. Grâce au fouet d'Ovide, fortement et élégamment envoyé, elle tourne encore.

Ovide n'a pas servi qu'aux poètes, mais — et bien davantage! — aux musiciens, aux peintres et aux sculpteurs. Ainsi est-il responsable du *Polyphème* d'Albert Samain, produit de la contemplation du trio Galatée-Acis-Polyphème qui décore la Fontaine de Médicis. Sans Ovide, nous n'aurions pas ce poème dramatique où l'un de nos grands poètes-mineurs montre qu'il était près de devenir poète majeur lorsque la Mort l'appela : chant du cygne où fut répandu ce que l'admiration un peu tardive de l'Art et de la Poésie antiques, avec la rencontre in-extremis de la Méditerranée, versèrent dans ces yeux et ce cœur flamands.

Quant à Virgile, il a refusé le combat que l'œuvre de Théocrite lui proposait. Si les deux idylles syracusaines ne cessèrent de l'empêcher de dormir que lorsqu'il en aura fait passer dans ses *Bucoliques* la substance maquillée habilement, si sa Galatée est bien la sœur de celle de Théocrite, le Mantouan s'est gardé de mettre le Cyclope en face d'elle. Le Polyphème de l'*Enéide,* lui, est exactement celui d'Homère.

II

Le Cyclope de Moréas s'appelle... *Galatée,*

> Galatée, mon beau souci,
> Dame, ma Dame sans merci.

et sous ce titre constitue l'un des longs poèmes et le plus singulier peut-être du *Pèlerin passionné,* le plus singulier recueil, lui certainement, de la poésie française.

Je prends ce mot au sens primitif : *qui n'appartient qu'à un seul.* La singularité du *Pèlerin* ne s'exerce pas contre les Muses, elle mérite en plein le beau nom de fantaisiste, pas du tout celui d'extravagante. Elle dérive naturellement de la position unique que Moréas occupe sur notre Parnasse. Pour juger Jean Pappadiamanto-

poulos en dehors de ses *Stances,* dont la perfection classique nous conduit trop à oublier le restant de l'œuvre, il faut retenir qu'on n'a pas simplement avec lui un de ces écrivains français de race et de naissance étrangères, mais de formation française, comme par exemple Heredia (3). Né et nourri à Athènes, Grec de sang et d'éducation autant que l'on pouvait l'être, mûr de bonne heure pour la pensée et pour l'expression, Moréas avait fourni une carrière d'écrivain grec, il était un poète et un prosateur de talent qui promettait le génie lorsque, à vingt-cinq ans passés, il abandonnait sa langue et son sol pour les nôtres.

Il faut se rappeler qu'il avait appris, adolescent, notre langue et notre littérature non pas comme s'il eût été élevé en France, c'est-à-dire en partant de l'heure où il les trouvait pour remonter plus ou moins leur cours, mais en les prenant à partir de leur source *romane,* source dont les bacheliers français d'alors n'avaient qu'une idée — quand ils en avaient l'idée — extrêmement vague.

La romanité poétique de Moréas était sans exemple (ne pas confondre, en fait de moyen âge, la *gothicité,* tremplin important du romantisme de 1830, avec la romanité, laquelle se place à l'époque où il n'y avait pas encore un français mais deux : celui d'Oc et celui d'Oïl), était sans exemple quand parut (1890) le *Pèlerin passionné;* elle l'est restée depuis. L'ouvrage cependant n'est roman que pour partie. Il marie l'hellénisme au romanisme; curieux mariage en soi, mais non pas étrange, qui devait logiquement se produire le jour que l'auteur des *Syrtes* et des *Cantilènes* — recueils (le second surtout) où perce l'oreille gothique — quitterait Gautier et Heine pour les Trouvères et les Troubadours.

Or cet hellénisme et cette romanité furent unis par

(3) Heredia est né en 1842 à Cuba, mais avant la Révolution sa famille était depuis deux siècles fixée dans la partie française de Saint-Domingue. Sa mère était française. Il quitta Cuba n'ayant pas encore neuf ans pour venir en France où il a fait ses études. Il a revu son île pour un séjour de près de deux ans (1859-1861) puis est revenu vivre en France. (V. le bel ouvrage de Miodrag Ibrovac : *José Maria de Heredia, sa vie, son œuvre* (1923).

la bague de la grammaire. Moréas est grammairien à un point qu'aucun de nos grands poètes n'atteint, même Malherbe, même Boileau, La Fontaine, Hugo ou notre actuel Valéry. Leur grammaticité est, certes, savante; la sienne est scientifique.

Pourquoi? Parce que la syntaxe et le lexique français, les autres les possédaient mécaniquement, tandis que lui dut laborieusement les acquérir. Or, ce que l'on acquiert à force de volonté, de soin et de sacrifice (le sacrifice, ici, de votre propre langue et d'une langue où vous étiez déjà un bel écrivain), on le considérera d'un autre œil, on lui accordera une autre importance que ce que l'on eut parce qu'on ne pouvait pas ne pas l'avoir (4).

Les trois qualités qui font la singularité naturelle du *Pèlerin*, le poème actuel permet bien qu'on les dégage.

A sa qualité de Grec, Moréas doit d'avoir produit le plus théocritien des Polyphèmes depuis Théocrite. Le plus? il faudrait dire le seul. Ronsard n'entre pas en ligne, encore que les trois cent quatre vers de son *Cyclope amoureux* incorporent, mêlés à quèlques passages de l'*Idylle VI* et à quelques traits d'Ovide, le quasi mot à mot des quatre-vingt-deux hexamètres de l'*Idylle XI*. Jamais Ronsard ne chercha davantage à s'helléniser; jamais il ne resta davantage vendômois. Moréas n'emprunte rien de textuel à l'*Idylle XI* non plus qu'à l'*Idylle VI*, — et il est vrai qu'il ignore Ovide autant que... Théocrite lui-même; — mais le Polyphème de l'Athénien présente l'air de famille qu'a celui du Syracusain, malgré les vingt-quatre siècles qui les séparent. Né à Lutèce, sinon conçu, il respire l'atmosphère de Sicile. ou si l'on veut l'esprit de cette atmosphère l'enveloppe.

Galatée est une idylle bucolique dans le sens que prend l'expression au regard de Théocrite, sens auquel la métamorphose d'Ovide tourne le dos. Ovide est mythologue au lieu d'être pastoral; la mythologie est à peine indiquée chez Théocrite, chez Moréas moins encore. Ovide donne la parole à Galatée pour qu'elle raconte le

(4) J'ai traité cette question de *Moréas Grammairien* dans *l'Archer* de mai 1933.

meurtre d'Acis par Polyphème. Moréas donne la parole à Polyphème : chez lui comme dans l'*Idylle XI,* Galatée ne paraît que par la bouche du Cyclope. Mais ici Moréas innove. Il fait Polyphème répondre à deux personnages, le vieillard Mélibée et la vieille Cotyttaris; tous les deux sont dans la manière des personnages théocritiens; le second apparaît même dans l'*Idylle VI,* sauf qu'au lieu d'une sorcière Moréas en fait une entremetteuse.

O Cotyttaris, maquerelle
Ta face rusée, en son pli
Cèle et décèle
Comme Corinne serait aise
S'elle avait par mes travaux empli
De lait son tétin rose et fraise.

Cotyttaris, pour détourner le Cyclope de son imprenable, lui propose la facile Corinne. Mélibée lui recommande une autre belle, toute pudique, Chariclée. L'une et l'autre sont en puissance chez Théocrite. Dans l'*Idylle XI,* Polyphème se targue des rendez-vous nocturnes qu'on lui propose jusqu'à dire : « Galatée? il s'en rencontrera une autre, et peut-être plus belle! » Dans l'*Idylle VI,* il se promet de rendre la nymphe jalouse en lui faisant croire qu'il dispose d'une autre galante, à son défaut.

Cependant Mélibée et Cotyttaris s'expriment bucoliquement. Au lieu de te laisser tourmenter par l'amour, dit le premier,

Que n'es-tu pressant les pis abondants
De la génisse profitable?
Vois les taureaux mêler leurs cornes, entends
Bêler tes brebis à l'étable.

et la seconde : Fais plutôt en sorte que ton verger

D'épices soit garni ou qu'un feuillage étranger
Ente l'antique tronc, et que, dans la corbeille
Faite de baguettes de saule et d'osier léger,
Avecque soin le lait se caille.

recommandations du genre de celles que, dans l'*Idylle XI*, Polyphème adresse à lui-même (5).

A cette pureté bucolique le poète ajoute un moyen-âgeux non pas roman, mais de poète d'école romane, mêlant à l'*oïl* le gothique et la Renaissance. Il mosaïque le vocabulaire, l'image, le sentiment. Il emploie des termes de chevalerie et de *gay-saber* (6); cet archaïsme, visant à l'harmonie par la dissonance, joue sur un clavier qui va des Trouvères à Ronsard par Villon et par Marot et pousse jusqu'à la ruelle des Précieuses. Le tout avec une syntaxe appropriée. Ce n'est pas en paysan de Théocrite que le vieux Mélibée ouvre le poème :

> Oublie, ô Cyclope, sauve tes vœux
> Du réseau gracieux
> D'un regarder où tu te fis enclore...

Ce n'est pas en sorcière de village que Cotyttaris objurgue :

> O Cyclope, oublie ore
> Dame qui n'a franchise.

et Polyphème, en vrai pasteur de brebis, ne lamente pas :

> Merci crié au vent; trop durable rigueur;
> Peu prisée amitié; cœur en vaine langueur
> Et dure embûche :
>
> Mon cœur plus vainement langoureux que l'oiseau,
> Après le haut bocage, alors qu'en un réseau
> Son vol trébuche.

(5) Cyclope, ta raison, ô Cyclope où s'est-elle
Envolée? Je te verrais bien plus de sens
Si tu allais de jonc tes corbeilles tressant
Ou porter des feuillages frais à tes agnelles.
Trais celle-là qui se présente, laisse celle
Qui te fuit. Galatée? Il s'en rencontrera
Une autre, et peut-être plus belle!...

(6) « Les concetti du Cyclope ivre de gai-savoir... », dit Charles Maurras dans une étude *Jean Moréas* publiée en 1891 (Libr. Plon). Elle constitue non pas seulement la meilleure, mais à mon avis l'unique glose que l'on ait jamais su faire de ce *Pèlerin* si difficilement anatomisable. Son seul défaut est d'être trop courte, mais que de substance tient sa concision! En reproduisant dans l'*Allée des philosophes* ce modèle d'analyse, l'auteur se donne la coquetterie de le traiter avec quelque irrévérence. Le lecteur délicat ne l'en approuve point.

Et la Nature que le poème rencontre s'expose avec une naïveté à mi-chemin des muses sicilienne et romane.

Déjà sous un chef verdissant la source bruit.
Déjà l'églantier se colore.
Déjà l'arbre sylvestre porte fruit.

Mais le poète la dépasse pour chevaucher une mélancolie qu'il faudrait dire lamartinienne si Pétrarque ne l'eût pas d'abord inventée

Oh! Pourquoi Cyclope en toi l'hiver encore...

et sitôt redevenir géorgique :

Et que n'es-tu pressant les pis abondants
De la génisse profitable?

Aux plantes utilisées par Théocrite, Moschus et Bion : l'ache, la sariette, l'aneth ou l'amome, l'herboriste mêle la rose et l'aubépine que le Moyen Age cueillit en son primitif jardinet. Les saisons y sont au même point que dans les sirventes de Bertrand de Born et les rondeaux de Charles d'Orléans :

Printemps et Mai
Ont parfumé
Et val et plaine;
Zéphyr haleine.

Quant aux images, elles procèdent de la façon un peu alexandrine et beaucoup latine qui consiste à souligner l'impossibilité d'un fait en disant qu'il se produira par exemple... quand les poules auront des dents. Mais Moréas raffine sur les rhétoriqueurs bas-latins les plus excessifs. Il bat le record du pot-pourri fameux d'Euchérie, dont il s'inspira certainement, sans que son ingéniosité le copie en rien (7).

Qu'il ait
Un bois retors et de mainte coudée

(7) Cette source est signalée par Ernest Raynaud dans son bon recueil des *Poetæ Minores* (Garnier 1931) où se trouve imprimé, texte et traduction, le poème d'*Euchérie*. L'auteur, dame de haut lignage ou courtisane huppée, en tout cas, savoureuse poétesse à en juger par la pièce que nous

Le front d'un cerf nouvelet,
Que, badin, le cerf aux abois frappe
L'herbe d'un pas alterné,
Ou que, surpris, le chien du Ménale
Par le lièvre soit mené,
Que l'homme amputé de la dextre
Tire l'épée à deux mains...

etc., jure Polyphème. Alors lorsque vous m'aurez, toi Mélibée, toi Cotyttaris, recommandé l'oubli, vos bouches

Parleront selon leur nature de bouche et non
Telle la peau d'un vieil onagre
Qui résonne au tympanon.

Moréas, dans ce passage et dans tout le poème et dans le *Pèlerin* tout entier « triche avec les siècles », selon la remarque admirative que Mallarmé lui en fit. Mais il ne se contente pas de la façon simple et simpliste des poètes et des artistes moyenâgeux vêtant les héros d'Homère ou ceux de la Bible à la mode de leur minute romane ou gothique. Il triche avec l'esthétique et la psychologie des siècles, avec leur vocabulaire et leur syntaxe, avec leur sentiment de la Nature et de l'Amour. C'est un jeu, « le Jeu plaisant! » pour parler comme le *Dit d'un Chevalier qui se souvient*. Et ce jeu conduit Polyphème à parler de sa Dame, de sa « Dame sans merci » (8), comme les

en avons, pièce intitulée par les manuscrits *Satirici Versus in quemdam procum*, florissait au ve ou au vi^e siècle de notre ère.

« Qu'il me vienne à l'idée d'associer dans la même trame de brillants fils d'or à des rognures de crin et de priser des peaux de bouc à l'égal des riches tissus de Jacomé... que la lune élise pour demeure les voûtes infernales... que le crapaud aime la dorade... que la truite s'éprenne du limaçon... (etc., etc.) ...que l'ordre de la nature soit renversé et que tout ce qui lui est contraire devienne le reste :

« Alors un misérable serf attaché à la glèbe pourra solliciter les faveurs d'Euchérie! »

(8) Cette dame arrive évidemment du xie siècle, mais ce ne fut pas sans passer chez Keats dont un poème s'intitule précisément, et en français même, « La belle dame sans merci ». (Ces mots reviennent toujours en français dans le texte du poème.)

Le *Pèlerin* contient une pièce, *Epître*, adressée à une dame qui porte le nom de « Madeline », et même parfois celui de « Madeline-aux-serpents. »

Hélas! Madeline, la fête, Madeline,
Ne berce plus les flots au bord de l'Ile...

Madeline est le nom de l'héroïne de l'admirable *Veillée de la Sainte-Agnès*, de Keats. Elle n'enroule aucun serpent à son cou (ce que fait la

Bernard de Ventadour et autres Arnaud Daniel enseignèrent Dante et Pétrarque à faire.

Jeu plaisant mais sérieux aussi : jeu à *ébaubir* le profane et à éjouir l'initié, mais sous la surface duquel les initiés, s'ils sont attentifs, découvriront de la profondeur (9). Moréas n'emprunte pas aux lyrique moyenâgeux que leur vocabulaire et leur façon allégorique et rhétorique, il leur prend leur conception platonicienne de l'amour. Sa qualité de compatriote de Platon lui recommandait cette conception. Elle s'esquisse dans son recueil grec *Tourterelles et Vipères* (1878), dans les *Syrtes,* dans les *Cantilènes;* elle se fixe de manière très orthodoxe dans *Enone au clair visage,* elle rend dans les *Stances* un écho voilé, d'un durable retentissement.

Voilà pourquoi *Galatée* compte dans l'analyse lyrique de l'amour. Elle y compte de tout son corps gracieux, elle y compte avec chacun de ses membres qui détachés de leur corps forment un corps aussi complet que ceux des chefs-d'œuvre de la statuaire antique. Voulez-vous que je vous en indique les deux plus beaux?

D'abord un sonnet qui résume à vol d'oiseau la sentimentalité partie des Troubadours pour aller jusqu'à la fin du XVI[e] siècle; sa quintesssence ne pastiche aucun poète, mais quatre siècles de poésie amoureuse.

> Ses yeux si clairs, ses fosseleux souris,
> Son vaillant corps, son venir, son aller...

Puis deux sizains chargés d'illustrer un lieu-commun, le plus commun des lieux-communs sur la matière de l'amour et cependant le moins rebattu par les Muses — au cas où les Muses n'auraient pas attendu, pour le battre, Moréas. Neuf ou non, je ne pense pas qu'on ait jamais exprimé de façon plus légère, plus délicate, en même

Madeline de Moréas), mais elle dégage une mélancolie dont *Epitre* a recueilli lointainement une goutte. L'un des charmes de la muse du *Pèlerin* est fait des réminiscences très, très discrètes qu'elle procure au lecteur qui a un peu voyagé chez la Muse de tous les pays et de tous les temps.

(9) Moréas a mis, comme épigraphe à son recueil, ces vers d'Adenès le Roi :

> L'histoire icy rimé, en foi je vous plévis
> Que les mésentendans en seront esbaubis
> Et les bienentendans en seront éjouis.

temps plus exacte, et donc plus profonde, le caractère incompréhensible, illogique qui fait toute la fatalité et toute la puissance de l'amour.

Pourquoi aimons-nous l'objet-aimé, celui-là et pas un autre? Celui-là, au lieu de plus d'un qui, à d'autres yeux que les nôtres, sont bien préférables au nôtre et dont notre jugement serait capable, si nous l'interrogions, d'avouer la supériorité? Pourquoi refusons-nous de traire la brebis qui s'offre (j'emprunte l'image à l'*Idylle XI*) et poursuivons-nous celle qui nous fuit? Pourquoi? *Parce que?* Eh! bien, ce parce que sans réplique, Polyphème l'a noté pour lui et pour nous :

Mieux que Corinne, sous la tunique détorse,
Nulle n'a la cuisse potelée.
Couleur du cèdre dépouillé de son écorce
Sont les cheveux de Chariclée.
Corinne a les cheveux comme une lueur,
Mais Galatée a tout mon cœur.

Chariclé' bonne et doucette et tendre
Baisse ses yeux de pierre aventurine.
Telle la bacchante de Thrace sait s'étendre
D'audace barbelée, Corinne,
Chariclé' charme par sa pudeur
Mais Galatée a tout mon cœur.

MARCEL COULON.

LE TRAITEMENT DE L'ENFANCE « COUPABLE »

—

Le problème de l'enfance dite coupable, qui n'a jamais cessé de préoccuper les techniciens, sollicite désormais l'attention du grand public. Après les évasions de patronages féminins, les révoltes dans les établissements d'Etat, des reportages émus, dans la presse quotidienne et hebdomadaire, ont fait le procès des « bagnes d'enfants ».

Puisse ce mouvement d'opinion, semblable à celui qui a précédé le vote de la grande loi de 1912, favoriser l'aboutissement des projets modifiant cette loi! Mais, afin que l'entraînement des passions ne nuise pas à la réalisation d'aménagements aussi délicats et que des déceptions injustifiées ne succèdent pas à des enthousiasmes excessifs, il nous paraît nécessaire de faire le point et d'examiner, avec le plus de sérénité possible, les données du problème et les solutions qu'il comporte (1).

Le problème de l'enfance et de l'adolescence coupables est à la fois des plus pressants, des plus douloureux et des plus difficiles à résoudre. Il est pressant, tout d'abord, en raison du développement continu de la délinquance

(1) La littérature récente relative à ce problème est innombrable, tant dans les ouvrages techniques et les revues spécialisées que dans la grande presse. Ceux que la question intéresse particulièrement pourront lire utilement, selon le temps dont ils disposent, soit l'excellente brochure de M. Henry Van Etten qui, en 42 pages illustrées, enseigne *Ce qu'il faut savoir du problème de l'adolescence coupable* (en vente à la librairie « Pour l'enfance coupable », 12, rue Guy-de-la-Brosse), 1937, soit l'intéressant ouvrage de Mme Elisabeth Huguenin sur *Les tribunaux pour enfants*, 1935.

juvénile (2), développement d'autant plus inquiétant qu'il promet pour l'avenir une augmentation correspondante de la criminalité des adultes. C'est dans les bagnes d'enfants que se « recrute l'armée du crime » a constaté M. Louis Rollin. Dans ces conditions, *prévenir et soigner la délinquance juvénile, c'est faire œuvre, non seulement d'humanité individuelle, mais de sécurité sociale.*

Le problème est en même temps douloureux, indépendamment du sentiment instinctif de tendresse et de pitié qui gagne tous les êtres normaux devant le malheur d'un enfant, parce que les adolescents ne peuvent pas encore tirer, de leurs propres ressources et de leurs expériences personnelles, les moyens moraux suffisants pour résister aux influences pernicieuses et aux tentations. N'y a-t-il pas une période de la jeunesse où, dans le dangereux éblouissement de la vie devinée, le moindre heurt a des répercussions infinies, où le moindre incident peut déterminer l'orientation de la vie toute entière?

Cette période de crise est grave surtout pour les enfants des taudis et des rues tristes, pour les enfants d'alcooliques ou de miséreux. La première initiative les mène souvent au premier délit, sans qu'on puisse raisonnablement en faire grief à celui qui subit le poids d'une hérédité mauvaise ou la poussée du dénuement, à celui qui n'a jamais appris à reconnaître ce qui est interdit et ce qui est permis. Il est « moins un coupable qu'une victime », la victime du milieu familial, de sa propre constitution et surtout de l'organisation sociale.

Je songe à cette enfant de quinze ans, qui séjournait à Fresnes il y a quelques mois. Sa mère, vivant elle-même en concubinage, l'avait chassée sur l'instigation du « beau-père », vertueusement indigné en apprenant que la petite était enceinte. Et la jeune mère avait dû se prostituer

(2) Elle a quadruplé de 1826 à 1880, pendant que celle des adultes triplait seulement. De 1930 à 1935, le nombre des mineurs poursuivis sur l'ensemble du territoire français est passé de 9.880 à 21.400. Sans doute faut-il tenir compte d'un meilleur dépistage et d'une plus exacte compréhension des intérêts de l'enfant, des poursuites étant commencées et continuées dans le seul but de l'enlever à un milieu néfaste. Il n'en reste pas moins qu'à l'heure actuelle, les jeunes gens et jeunes filles de quinze à vingt ans forment une proportion de 36 % dans l'ensemble des délinquants, alors qu'ils représentent environ 7,30 % de la population.

pour assurer sa subsistance et celle de son enfant. C'est pourquoi elle était en cellule, en attendant de passer devant le juge.

L'infraction commise par l'enfant provient en réalité, soit de déficiences physiques ou mentales (3), soit de mauvaises conditions familiales ou sociales : l'enfant de justice est souvent enfant naturel ou orphelin; parfois il ne s'entend pas avec le second conjoint de son père ou de sa mère. Ou bien sa famille est trop nombreuse pour les ressources dont elle dispose. Quand cet enfant, abandonné à lui-même, loqueteux et sous-alimenté, vole des bicyclettes... ou du chocolat, la société, qui a permis son dénuement moral ou matériel, n'est-elle pas la vraie responsable?

Parfois, au contraire, c'est l'argent trop facile qui cause tout le mal : les fréquentations douteuses et les mauvais plaisirs sont souvent la rançon des premières libertés. Ou bien on se trouve en présence de petits révoltés, individualités intéressantes et énergiques qu'il suffit de bien orienter pour en faire des forces utiles à la société.

Car ces êtres encore malléables sont perméables à toutes les influences, bonnes ou mauvaises, et d'autant plus aisément perfectibles qu'ils sont aussi plus accessibles à la tentation. Des possibilités infinies de redressement s'ouvrent pour eux. Mais le maniement en est infiniment délicat. Si des parents affectueux froissent souvent, sans s'en douter, la sensibilité fragile des enfants à l'âge ingrat, à quelles mains expertes ne devra-t-on pas confier les adolescents que leur malheur ou de mauvais instincts prédisposent aux violences ou aux abandons?

§

De toutes ces constatations résulte évidemment la nécessité de développer les mesures préventives, c'est-à-dire d'intensifier la lutte contre le taudis, l'alcoolisme, le paupérisme, d'assurer plus efficacement la fréquentation

(3) Les anormaux fournissent les trois quarts du contingent de l'enfance délinquante.

scolaire (4), de réglementer l'accès dans les cinémas (5), d'améliorer la législation de la famille, de dépister à temps les enfants anormaux et moralement abandonnés, grâce à un réseau plus serré de services sociaux et à la collaboration de toutes les administrations intéressées. Car *il y a un lien étroit entre la protection de l'enfance malheureuse et le traitement de l'enfance coupable, celle-ci étant le plus souvent la conséquence de celle-là.*

La lutte contre ces deux sortes de maux exige donc une action coordonnée, nécessitant une base administrative commune. Autrement dit, le services relatifs à l'enfance « coupable » ne doivent plus être isolés des services d'assistance, d'hygiène scolaire, pour se rattacher à la justice et à l'administration pénitentiaire. Tous les organismes de protection de l'enfance doivent être fusionnés et centralisés (6).

Sur le plan purement juridique, cette nécessité de traiter la délinquance juvénile avec et comme les autres maux ou dangers qui menacent l'enfance doit conduire à soustraire complètement le régime de l'enfance coupable au droit de la répression.

A l'adulte peuvent convenir la solennité des audiences et la rigueur des peines. Mais l'enfant, l'adolescent ne doit pas avoir l'impression d'être écrasé par la société. Il ne faut pas l'intimider, mais le comprendre et se faire comprendre de lui. Si déjà la science pénale moderne considère l'homme criminel plutôt que son acte, cette attitude s'impose plus encore à l'égard des êtres qui n'ont pas encore atteint leur complet développement. « Quand un enfant a volé une bicyclette, constatait le juge Lindsay, ce qui importe à la société, ce n'est pas le sort de la bicyclette, c'est le sort de l'enfant. »

Le petit coupable ne doit, ni être traduit devant un

(4) Tel a été l'objet de la loi du 11 août 1936.

(5) A l'instar de nombreux pays étrangers. Un vœu en ce sens a été émis par le Congrès international de la Protection de l'Enfance, Paris, juillet 1937.

(6) A cette tendance correspondent un autre vœu émis par le même Congrès et la création du Conseil supérieur de la Protection de l'Enfance, ainsi que le désir formulé par M. Rucard, en quittant le Ministère de la Justice pour celui de la Santé publique, de conserver les services de l'Education surveillée.

véritable tribunal, ni aller en prison ou dans un établissement ressemblant à une prison. L'expression « tribunal pour enfants » est un anachronisme (7) ou un nonsens. Le juge, ou le collège de juges, doit statuer dans des conditions morales et matérielles absolument étrangères à l'atmosphère judiciaire, sur la base d'observations médicales, psychologiques et sociales approfondies.

Quant aux établissements où l'enfant pourra être interné, ils devront être aménagés en vue de la rééducation et de l'enseignement professionnel et profiter des derniers perfectionnements de la pédagogie et de la psychiatrie. Seul l'Etat possède l'autorité et les fonds nécessaires à cette fin. Il est certain que les institutions de relèvement, comme les autres établissements d'enseignement, doivent appartenir à l'Etat. Le recours à la charité privée plus ou moins éclairée n'est en toute matière qu'un pis-aller. Mais *la collectivité manque à ses premiers devoirs comme à ses intérêts vitaux quand les services de protection de l'enfance ne constituent pas l'un des rouages essentiels de l'Etat.*

§

Qu'advient-il de ces directives de base, commandées par les données élémentaires du problème, dans la réalité des faits?

Certes, les enfants délinquants ont toujours été l'objet de mesures différentes de celles appliquées aux adultes : au moyen âge, on les soumettait plus fréquemment à des peines corporelles, on les plaçait dans des familles ou dans des asiles (8). Quant au Code pénal, qui constitue encore la base de notre législation, il organise ce statut en fonction de la « question de discernement ». Est-il reconnu que le mineur pouvait se rendre compte du caractère et de la gravité de son acte, il sera condamné, mais moins sévèrement qu'un majeur (9). Acquitté pour

(7) Magd. Levy, *Les auxiliaires du tribunal pour enfants*, 1933, p. 16.

(8) Sous la Révolution furent préconisés les engagements dans l'armée et la marine, souvent utilisés à l'heure actuelle.

(9) En effet, le Code pénal connait encore l'excuse de minorité, dont le jeu diminue la durée des peines applicables et prévoit l'internement de l'enfant dans une maison de correction, au lieu d'une prison ordinaire.

avoir agi sans discernement, il pouvait, sous le régime du code de 1810, soit être remis purement et simplement à ses parents, soit être conduit dans une maison de correction jusqu'à sa majorité (10).

Régime rigide et indulgence purement formelle; aucune solution intermédiaire entre le retour sans contrôle dans la famille et la rigueur de la maison de correction. Cette dernière ne devait abriter, d'ailleurs, que de jeunes criminels, les auteurs de simples délits étant conduits dans la prison ordinaire. Du reste, les maisons de correction n'existaient alors que dans les articles du code. A partir de ce moment, l'histoire des « bagnes d'enfants » sera celle de réformes heureuses restées inappliquées, de modifications législatives inefficaces, faute de crédits.

A défaut d'établissements autonomes, on prévoit, en 1817, l'aménagement de quartiers pour mineurs dans les prisons ordinaires : ainsi en est-il fait, en 1832, pour les Madelonnettes. Puis on ouvre enfin un établissement spécial, la Petite-Roquette, restée ainsi affectée jusqu'en ces dernières années. A la même époque, l'initiative privée vient suppléer aux défaillances de l'Etat. C'est ainsi que MM. de Metz et de Courteilles fondent en 1839 le fameux Mettray, qui était une belle œuvre... à l'époque, puisqu'un Anglais notoire disait que « cette colonie seule suffirait à l'honneur d'un pays ».

L'organisation même de ces établissements privés marque un nouveau progrès : il ne s'agit plus seulement de séparation matérielle du bâtiment abritant les enfants; le régime de la maison, l'emploi du temps des pupilles se transforment. On ne s'occupe plus seulement de les détenir, de les garder, en les faisant travailler uniquement pour les occuper et pour créer des ressources. On commence à se soucier, avec plus ou moins de bonheur, d'apprentissage, d'enseignement professionnel, surtout agricole.

A ces préoccupations nouvelles, qui ont gagné les sphè-

(10) Il s'agit de la majorité civile (vingt et un ans), alors que la majorité pénale, primitivement fixée à seize ans, l'est actuellement à dix-huit ans.

res officielles, correspond la loi du 5 août 1850 sur l'éducation et le patronage des jeunes détenus. Puis, pendant la seconde moitié du XIXe siècle et le début du XXe, la législation se préoccupe enfin de l'enfance en danger moral (11). En même temps, le régime de l'enfance coupable se perfectionne sous l'impulsion d'initiatives généreuses et au moyen d'institutions extra-légales (12).

On arrive ainsi à la grande loi du 22 juillet 1912, dont le bouleversement se prépare actuellement, mais qui marquait alors une grande défaite du néfaste « conservatisme juridique ». Les délinquants mineurs sont désormais soumis à une *juridiction particulière,* ou plutôt à deux juridictions différentes, selon qu'ils ont plus ou moins de treize ans; les premiers sont justiciables du *tribunal pour enfants et adolescents* (T. E. A.), formation spéciale du tribunal correctionnel; les seconds relèvent de la *chambre du conseil,* juridiction civile statuant à huis clos. Les audiences du T. E. A., d'ailleurs, n'obéissent pas aux règles ordinaires de publicité : peuvent seuls y assister les parents des mineurs, les membres du barreau et des sociétés charitables, les auxiliaires du tribunal et les journalistes. Encore ces derniers doivent-ils être... désintéressés, car le compte-rendu des débats, ainsi que la reproduction des portraits des mineurs, leur sont interdits (13).

Dans les tribunaux où fonctionnent plusieurs juges d'instruction et plusieurs substituts, l'un d'entre eux doit être spécialisé dans les affaires de mineurs. L'information préalable est toujours nécessaire. En outre, en dehors de la détention préventive, un certain nombre de mesures provisoires assez variées peuvent être prises par le juge d'instruction. Enfin ce magistrat doit faire porter

(11) En particulier, lois sur la déchéance de la puissance paternelle et la protection des enfants moralement abandonnés.

(12) Apparition des premières sociétés de patronage en 1833; fondation du *Patronage de l'enfance et de l'adolescence* (actuellement 379, rue de Vaugirard) par Henri Rollet en 1890; constitution, à la même époque, du *Comité de défense des enfants traduits en justice;* essais de mise en liberté surveillée et apparition des premières enquêtes sociales préalables à la décision.

(13) Seul le jugement lui-même peut être publié, le nom du mineur n'étant indiqué que par des initiales.

ses investigations, non seulement sur les faits eux-mêmes, sur les circonstances de l'infraction, mais encore sur la situation morale et matérielle du mineur et de sa famille (14).

Quant au jugement, la loi de 1912 a substitué, à la précédente alternative du retour dans la famille ou de l'envoi en colonie, toute une série de possibilités : on peut, en particulier, remettre l'enfant à une personne digne de confiance ou à une œuvre et, en outre, s'il n'a pas treize ans, à l'Assistance Publique ou dans un internat scolaire approprié. Surtout, dans tous les cas où l'enfant n'est pas envoyé dans un établissement public, qu'il soit remis à sa famille ou à une institution privée, il peut être placé sous le régime de la *liberté surveillée*. C'est-à-dire qu'un délégué exercera un contrôle sur la conduite de l'enfant et en référera au tribunal qui pourra, si c'est utile, statuer à nouveau dans le sens de l'indulgence ou de la sévérité (15). Le juge n'est donc pas dessaisi à la suite de sa première décision; c'est là une dérogation au principe général de l'autorité de la chose jugée, dérogation qui se justifie précisément parce qu'il s'agit de rééducation, et non de répression.

§

Depuis 1912, ce régime a été perfectionné par la pratique, en particulier grâce au développement et à l'heureuse action des services sociaux annexés au tribunal. A l'heure actuelle, les rapporteurs, chargés des enquêtes sociales, donnent toute satisfaction dans les grands centres (16). Quant aux délégués à la liberté surveillée, il serait souhaitable, de l'avis général, de posséder des délégués permanents et convenablement rémunérés, justifiant d'études sociales, qui encadreraient tout au moins

(14) L'enquête sociale complète, effectuée par un rapporteur, est légalement obligatoire quand le délinquant a moins de treize ans; au-dessus de cet âge, elle est fréquemment ordonnée à Paris. Une proposition de loi de M. Campinchi la généralise.

(15) Ce régime a son origine dans le *probation system* de Massachussets.

(16) Dans le ressort des petits tribunaux, les rapporteurs compétents font le plus souvent défaut et il n'y a pas de services sociaux organisés.

les bénévoles (17). Une coordination des auxiliaires des T. E. A. sur tout le territoire français s'imposerait également.

Mais la juridiction spécialisée établie par la loi de 1912 ne fonctionne réellement qu'à Paris, où se trouve même réalisée une certaine centralisation des services judiciaires relatifs à l'enfance : en effet, c'est le Président du T. E. A. et les juges de cette chambre qui statuent sur les corrections paternelles, à l'égard des mineurs vagabonds, en matière de tutelle des enfants naturels et de déchéance de la puissance paternelle. A la Cour de Paris, une audience de deux ou trois heures par semaine est consacrée aux appels des affaires de mineurs. Par contre, dans les petits tribunaux, l'enfant ne trouve pas souvent le juge expérimenté et compréhensif qu'appelle la situation.

Même à Paris, le fonctionnement du T. E. A. laisse à désirer, en raison de conditions purement matérielles, comme l'emplacement de la salle d'audience. C'est, dans ce rez-de-chaussée du Palais toujours poussiéreux et nauséabond, un local terne et sordide. Et quand, après avoir traversé l'antichambre douloureuse, on pénètre dans la salle d'audience, on constate que le formalisme de la procédure déjoue les efforts des magistrats pour attribuer à leur juridiction un caractère paternel : c'est bien un tribunal sur son estrade, avec son greffier, son huissier, son substitut, son gendarme et son box à détenus. Quant à l'avocat, il ne sait plus très bien s'il doit discuter abondamment des faits et demander la solution la plus indulgente ou n'envisager que le redressement de l'enfant (18).

Enfin, quand des majeurs sont impliqués avec eux, les adolescents redeviennent justiciables des chambres correctionnelles ordinaires, et ce cas se rencontre beaucoup plus souvent qu'on ne pense : tant de menus cambriolages sont perpétrés par des bandes de garçons de treize

(17) Une proposition de loi de M. Campinchi, sans aller aussi loin, exige que les délégués soient « spécialement qualifiés ».

(18) La chambre du conseil, dont relèvent les mineurs de treize ans, est évidemment plus dégagée de l'atmosphère judiciaire.

à vingt ans (19) ! Et le jeune criminel, s'il a plus de seize ans, n'échappe pas à la solennité théâtrale... et à la célébrité de la Cour d'assises.

§

Les défauts des établissements qui reçoivent les mineurs délinquants ont été justement stigmatisés : constructions vieillies, dépourvues d'hygiène et de confort, dont les salles suintent l'ennui, alors que le moindre effort de clarté et de décoration est déjà un commencement de traitement; uniformes souvent laids et tristes; insuffisance de récréations ayant en elles-mêmes une vertu curative, de gymnastique et de sport, de jardinage et de chants; d'une façon générale, régime collectif et cloîtré, *traitement impersonnel.* Qui dira le climat bienfaisant d'une peinture claire, de fenêtres larges, d'un détail décoratif, d'un bouquet de fleurs des champs, d'un mot affectueux et intelligent, prononcé au bon moment, les répercussions infinies d'un témoignage de sympathie ou d'une rebuffade?

On sait que la préparation professionnelle est insuffisante, qu'elle ne tient pas compte des goûts et des aptitudes du pupille, que le travail effectué n'est pas assez payé. Quant aux punitions... Un règlement de 1899 interdit les coups et exige l'intervention ministérielle pour l'encellulement de longue durée. Ce règlement est-il toujours observé? D'ailleurs, si même la cellule n'est pas un cachot sombre, humide et dépourvu de tout mobilier, n'est-ce pas folie que de soumettre des adolescents à l'isolement presque complet pendant des semaines et des mois? La solitude ne régénère que les individualités riches et les tempéraments religieux. Néfaste à beaucoup d'adultes, dont elle rétrécit rapidement la personnalité, elle révolte ou abêtit les adolescents. Quant aux privations de nourriture, sont-elles indiquées à l'époque de la croissance, pour des enfants souvent prétuberculeux?

(19) Au tribunal de la Seine, la quinzième Chambre, qui siège, à la fin de la semaine, dans les locaux du T. E. A., est à peu près spécialisée dans ce genre d'affaires.

Il faut des sanctions! Pourquoi ne pas se contenter de supprimer les récompenses, friandises et bibliothèque, visites et correspondances, insignes d'honneur et emplois de confiance, sorties et placement chez des particuliers? Pourquoi ne pas organiser, comme en Belgique, diverses classes, divers régimes plus ou moins doux, auxquels seraient soumis les pupilles selon le total de leurs notes?

En réalité, la différenciation est insuffisante, non seulement à l'intérieur d'un même établissement, mais encore entre les divers internats; il n'existe guère de spécialisation que par âge et par sexe; il y a aussi un établissement plus sévère pour les garçons et pour les filles, une colonie où on envoie les vénériens, une autre qui reçoit les tuberculeux. Tous ces établissements portent, depuis un décret de 1927, le nom de *maison d'éducation surveillée* pour les garçons, d'*école de préservation* pour les filles. Ce ne sont là que des étiquettes, agréables à l'oreille des juristes, mais qui ne trompent pas les familles.

A Fresnes, l'école de préservation est abritée par un bâtiment distinct : les cellules de cet établissement modèle possèdent l'eau courante, elles sont vastes et peintes en clair; les galeries sont ornées d'affiches de voyage. Les conférences, les séances de projection sont fréquentes. Enfin, les surveillantes m'ont toujours fait personnellement la meilleure impression. On n'en éprouve pas moins une sensation de gêne à savoir une fillette enfermée dans chaque petite chambre, entre sa porte verrouillée et sa fenêtre à barreaux.

Quant à l'établissement des garçons, c'est purement et simplement une demi-division de la prison des hommes, qu'isole seulement, dans le grand couloir ciré et vertigineux qui traverse toute la prison, une grande porte en chêne verni.

Et, pour se rendre au Palais de Justice, c'est toujours l'affreux panier à salade...

Parmi les établissements privés, on sait que Mettray ne reçoit plus d'enfants de justice. L'école de Frasne-le-Château fait l'objet d'un véritable réquisitoire dans le livre de M. Alexis Danan, *Maisons de supplices;* et c'est

un réquisitoire d'autant plus troublant que les plaintes d'anciens pensionnaires concordent sur l'application de certains châtiments corporels. Enfin l'insuffisance de moyens pécuniaires diminue le confort et la compétence du personnel, dans les meilleurs patronages (20).

Nous ne possédons pas en France de véritable centre d'observation et de triage permettant de décider au mieux du traitement approprié (21), et nous n'avons pas assez de services médico-psychologiques, encore moins d'établissements pour enfants anormaux.

§

Il n'y a pas lieu d'être fier, si l'on compare avec certains résultats obtenus hors de nos frontières : des réformes importantes ont été effectuées en Autriche, en Suisse, en Italie, en U. R. S. S. et jusqu'en Egypte, à Malte et en Palestine (22). Mais c'est surtout vers la Belgique qu'il faut jeter les yeux : nos voisins et amis sont si semblables à nous par les usages et le caractère qu'il serait vain d'arguer de prétendues différences de mentalité pour refuser les enseignements de leur expérience.

Certes, les créations ont été facilitées chez eux par les dimensions réduites du territoire et la moindre importance de la population : dans ce petit pays moderne et concentré, il a été plus aisé de construire des établisse-

(20) *La Tutélaire*, 70, route de Clamart, à Issy-les-Moulineaux, dernière œuvre fondée par Henri Rollet, qui reçoit, dans son établissement bien situé au milieu d'un beau parc, des enfants malheureux et des jeunes filles dévoyées, a dû fermer le coquet pavillon affecté à la pouponnière, faute des ressources nécessaires pour chauffer un bâtiment supplémentaire. Avis aux philanthropes!

(21) Le *Foyer de Soulins*, à Brunoy, ne reçoit qu'un petit nombre d'enfants, généralement envoyés par leur famille.

(22) Voir la très intéressante documentation réunie dans la revue *Pour l'Enfance « coupable »*, bulletin mensuel d'information de la « Ligue d'étude et de réforme du statut de l'enfance déliquante », 12, rue Guy-de-la-Brosse, ainsi que l'article de Mme Christiane Bardet sur « L'enfance déficiente et délinquante en U. R. S. S. ». *Rev. polit. et parlem.*, 10 août 1937, p. 281 et s.

Certains pays — et des plus modernes — continuent d'ailleurs à se livrer à d'étranges aberrations : dans l'Etat d'Indiana, aux Etats-Unis, au début de 1935, un garçon de seize ans, inculpé de vol de produits alimentaires, a été condamné à accomplir, aller et retour, cinq jours par semaine pendant deux mois, un trajet de 12 milles, c'est-à-dire près de 20 kilomètres, avec une charge de 20 livres (8 kilos), égale au poids de la marchandise volée!

ments suffisamment nombreux et différenciés. Mais la réforme législative, effectuée deux mois avant la nôtre, a été plus radicale, le statut de l'enfance coupable y est plus courageusement autonome.

Plus de tribunal : un juge des enfants, assis sans cérémonial à une table en face du délinquant, dans un local clair, « sympathique » (23). Pas de détention préventive en attendant la décision, mais un séjour dans un Centre d'observation (24), où un psychologue expérimenté regarde vivre l'enfant pendant tout le temps nécessaire avant de formuler ses conclusions. Quant aux internats, dont la Belgique possède toute une gamme, ils sont appropriés à l'état moral des enfants, à leur degré de développement physique et mental. Leur régime est plus souple, plus joyeux que celui de beaucoup de pensionnats dans notre pays. Et surtout on y développe l'initiative, on y fait l'« apprentissage de la liberté ». Tout d'abord, grâce à la répartition des pupilles en pavillons à effectif limité, avec élection de chefs; puis par l'autorisation du travail extérieur, accordée aux meilleurs sujets. Il y a aussi des « homes de semi-liberté » autonomes, où le jeune homme ou la jeune fille ne rentre que le soir, après sa journée de travail, comme dans une pension de famille. N'est-ce pas une excellente méthode de redressement que celle qui replace ainsi le délinquant dans des conditions de vie normale, dans une atmosphère quasi-familiale et qui ménage une période transitoire entre l'internat où tout est prévu, ennuyeux et facile, et la liberté sans contrôle? Ainsi c'est sous une surveillance attentive et bienveillante que l'adolescent va se mesurer à nouveau avec les luttes et les responsabilités de la vie (25).

(23) A Rome, c'est une grande salle présentant, avec ses tapis, ses tentures, ses fauteuils de cuir, l'aspect d'un salon un peu sévère, dans une maison éloignée du Palais de Justice qui abrite également le centre d'observation (D. Grünewald, dans *Pour l'enfance « coupable »*, sept.-oct. 1935).

(24) Moll pour les garçons, Saint-Servais-lez-Namur pour les filles. Des centres semblables existent dans certains établissements privés, ainsi qu'en Italie et en Autriche.

(25) Ce n'est pas à dire qu'en Belgique même, certaines améliorations ne soient encore réclamées; en particulier, le caractère religieux d'un

S'il y a beaucoup à faire dans notre pays, il faut reconnaître que l'Administration pénitentiaire avait, depuis plusieurs années, préparé des projets de réforme (26). Mais on semble être entré, sous l'influence de ministres d'un précédent cabinet, dans l'ère des réalisations pratiques. C'est ainsi que l'établissement de Saint-Maurice, à La Mothe-Beuvron, a été transformé : on y a amélioré les aménagements matériels, on y a établi un enseignement technique et professionnel, désormais sanctionné par un diplôme. Pour la surveillance, on a substitué aux gardiens, issus des cadres pénitentiaires, de jeunes éducateurs, instituteurs ou bacheliers, formés selon les méthodes scoutes.

C'est là une innovation excellente, car ce système d'éducation par l'exercice physique, par l'action et par le sentiment de l'honneur, a donné ailleurs d'excellents résultats : il canalise ce goût des aventures qui cause tant de fugues et il enseigne à l'enfant le sens de ses responsabilités. Saint-Maurice est désormais une sorte de collège, d'école professionnelle, dont le séjour est présenté comme une faveur. Mais il est encore trop tôt pour juger des résultats (27). En tout cas, l'emploi de jeunes gens comme moniteurs ne me paraît pas aussi critiquable qu'a bien voulu le dire le secrétaire du syndicat du personnel pénitentiaire, qui préférerait de simples gardiens pères de famille. La similitude de génération peut au contraire permettre une meilleure compréhension entre pupille et moniteur. Et les parents de famille nombreuse sont souvent de bien mauvais éducateurs. L'essentiel, c'est une formation psychologique et pédagogique sérieuse. C'est surtout, — comme dans toutes les autres professions re-

grand nombre d'établissements fait l'objet de vives critiques. En outre, l'opposition, contenue dans le livre de M. Danan, entre le système français et le système belge, est quelque peu faussée, parce qu'il a recueilli, pour le premier, les lettres nécessairement pleines d'amertume d'anciens pensionnaires et, pour le second, reproduit les déclarations nécessairement optimistes des directeurs d'établissements.

(26) En grande partie sous l'inspiration de M. Louis Rollin. Voir Circulaire Pernot en 1935, projet Delbos en 1936.

(27) Si même ceux-ci ne répondaient pas à notre attente, il ne faudrait rien en préjuger, car c'est en vingt-cinq jours seulement que les jeunes éducateurs ont été initiés aux méthodes scoutes (sous la direction de M. Guérin-Desjardins, qui déplorait lui-même la brièveté de ce délai).

latives à l'enfance — une question de *vocation,* je dirais presque d'*apostolat.*

Il est plus difficile de réorganiser le régime des établissements qui reçoivent les pupilles incorrigibles ou particulièrement difficiles, Eysses pour les garçons, Clermont pour les filles. Eysses n'est-il pas le « talon d'Achille » de l'Administration, selon l'heureuse expression de G. Rougerie? Cependant, à l'égard de ces irréductibles, il reste quelque chose à tenter dans le sens du relèvement et au moins de l'humanisation. Nos amis belges l'ont compris. Il faut lire, dans *Maisons de supplices,* le très beau chapitre intitulé *La Lie d'un peuple.*

Le problème des petites prostituées est encore plus douloureux et délicat. Devant la forte tête, le violent qu'adoucit un mot amical ou une marque de confiance, on désespère moins que devant la fillette vicieuse et sournoise, que le régime cloîtré de la maison de redressement, après ses expériences précoces, incline aux névroses et aux perversions. Cependant, les victimes de la misère ou d'un manque de direction peuvent encore devenir de bonnes mères de famille. Pour les autres, paresseuses ou hystériques, les soins médicaux, l'hygiène, les sports, un travail attrayant et progressif, pourront être efficaces. Et aussi l'enseignement par l'image, substitué aux stériles leçons de morale (28).

§

M. Campinchi, dont la présence actuelle à la chancellerie autorise tous les espoirs, avait élaboré, il y a quelques mois, une proposition de loi très étudiée, qui perfectionne le régime des mineurs vagabonds et délinquants. Le projet Rucard, qui allait être déposé lors de la chute du cabinet Blum, créait dans chaque région (seize pour toute la France) ces « Centres d'accueil et de triage » dont

(28) La revue *Pour l'enfance « coupable »* a publié d'intéressantes lettres, écrites par les jeunes filles de Fresnes, à la suite d'une conférence avec projections sur les phénomènes de la gestation et les maladies vénériennes.

Il y a d'ailleurs lieu de noter que, depuis un décret-loi de 1935, tous les vagabonds mineurs, filles ou garçons, ne sont plus considérés comme des délinquants et sont jugés dans le cabinet du Président.

nous avons un tel besoin. Enfin, une proposition de loi de M. G. Delattre tend à introduire des femmes dans les tribunaux pour enfants (29) et les bureaux de la Place Vendôme continuent de préparer des réformes.

Quels obstacles rencontrent donc ces réformes? C'est tantôt la routine, tantôt le manque d'argent. Il faudrait, dit-on, au moins cent cinquante millions pour réaliser la transformation des établissements et créer les centres d'accueil (30). Mais il s'agit de dépenses qui paient, et d'humanité élémentaire! Chaque retard est une faute — et une cruauté.

Il y aura des déceptions, des erreurs, des critiques nouvelles. Mais il en va ainsi de toutes les œuvres humaines qui ne sont jamais achevées, car chaque progrès réalisé contient un nouvel idéal. L'essentiel, c'est de ne jamais perdre courage et sang-froid. « *Pour aider les mineurs délinquants*, a dit une travailleuse sociale qui leur consacre toute son activité, *il faut avoir le cœur chaud et la tête froide.* » Cet article de mise au point ne saurait trouver de meilleure conclusion.

ANDRÉE JACK
Ancien chargé de cours
des Facultés de droit.
Avocat à la Cour.

(29) Je ne crois pas qu'il faille substituer au tribunal un juge unique : la collégialité est un élément de bonne décision, à l'égard des enfants comme à l'égard des adultes. Il est préférable aussi de continuer à recruter les juges des enfants parmi les magistrats. Les données psychologiques, sociales et médicales étant apportées par les auxiliaires du tribunal, les connaissances et surtout l'impartialité du juriste permettront de les concilier ou de les synthétiser. Il faudrait une certaine spécialisation de ces magistrats, qui serait obtenue au moyen de l'avancement sur place, sans qu'il soit nécessaire d'adjoindre des « laïcs » à l'organe de décision.

(30) M. Andrieu avait pu obtenir vingt millions, mais ces fonds étaient également destinés à pourvoir au remplacement du bagne et la réforme de l'éducation surveillée risque fort de passer au second plan.

VICTOR HUGO ET L'ACADÉMIE

Les académiciens, en acceptant enfin de s'adjoindre Nodier, si fortement suspect d'amour envers les romantiques, avaient introduit le loup dans la bergerie.

Que « monsieur Scribe » obtînt après cela l'honneur de succéder au doux Arnault, c'était vraiment ce que l'on pouvait accepter sans trop de murmures; il eût été fort maladroit de s'élever contre ce retour légitime à l'esprit traditionaliste dans lequel certains académiciens voulaient encore voir la grandeur et la respectabilité de la Compagnie, — esprit dont ils venaient précisément, en consentant à s'adjoindre Nodier, de marquer la soudaine tolérance. Il ne faut pas trop demander d'un seul coup.

La gloire — mieux serait peut-être de dire l'immense célébrité de Scribe — faisait alors (si j'ose m'exprimer ainsi) *son maximum*, et justifiait assurément qu'il fût l'objet de quelque faveur dans l'Assemblée. La liste de ses œuvres dramatiques ne tient pas moins de dix colonnes du Larousse; il figurait sur dix affiches à la fois et fut, sinon l'un des hommes de théâtre les plus habiles de son temps, — car on s'aperçoit aujourd'hui qu'il y aurait beaucoup à dire sur ses « ficelles », — du moins l'un de nos plus sagement médiocres écrivains. Il serait cependant injuste de méconnaître son étonnant « sens du métier ». La preuve en est dans cette rapide anecdote.

Un jeune auteur vient lui demander ses conseils, armé d'un formidable manuscrit, dont Scribe, armé lui-même d'indulgence envers les débutants et non hostile à des

collaborations profitables, consent à écouter la lecture. Nous sommes dans un châlet tyrolien. Une jeune fille, costume du cru, se livre en songeant et en chantant à quelques occupations ménagères. Un jeune chasseur paraît, fusil en bandoulière; il embrasse amoureusement la belle enfant, puis va déposer son fusil dans un coin. Lamentations des amoureux; un père barbare s'oppose à leur union. Surgit celui-ci; il chasse le chasseur, qui jure de mourir ou de triompher. S'ensuivent les plus tragiques aventures, enlèvement, conflits, assassinats, suicides... que sais-je encore? Scribe écoute le tout patiemment; mais on le sent préoccupé, la tête ailleurs. Puis, quand le manuscrit s'est refermé : « Et le fusil? demande-t-il. — Le fusil? — Oui, le fusil que vous m'avez montré au premier acte, déposé dans un coin par le chasseur et oublié par lui à sa sortie. — Eh bien? demande à son tour le jeune auteur interloqué. — Eh bien, dit Scribe, vous avez attiré mon attention sur ce fusil; je croyais, moi, qu'il devait servir à quelque chose. Et vous ne m'en reparlez plus jamais. Allons, jeune homme, cessez de perdre votre temps. Vous n'êtes pas un homme de théâtre. »

Et qu'importait que la succession poétique du vieux Parseval-Grandmaison échût au parlementaire Salvandy, d'ailleurs ami des romantiques? Salvandy, c'est resté presque un nom et ce fut, à n'en pas douter, un caractère. Conseiller d'Etat sous Charles X, il n'hésita point à se retirer pour engager une vigoureuse polémique contre les idées par trop *réactionnaires* qui dominaient dans les conseils du gouvernement. L'on pense qu'il n'en retira pas grande faveur auprès de ce souverain borné. Au mois de juin 1830, il fut convié à une fête somptueuse donnée par le duc d'Orléans à son beau-frère le roi de Naples; il s'y rendit et s'entretint avec l'un des membres du ministère de la lutte entreprise par Sa Majesté contre l'opinion publique. Le ministre lui dit : « Nous ne reculerons pas d'une semelle. — Le roi et vous reculerez donc d'une frontière », répondit simplement Salvandy. Quelques instants après, passant devant le duc d'Orléans, il

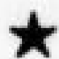
lui adressa sur sa fête un compliment qui fit quelque sensation : « C'est une fête toute napolitaine, monseigneur; nous y dansons sur un volcan. » Un mois plus tard, le volcan faisait irruption. Salvandy avait tous les avantages à retirer de la monarchie de juillet. Ce fut là qu'il se montra vraiment magnifique en affirmant son dédain du favoritisme par une campagne véhémente contre l'esprit *démocratique* du nouveau gouvernement. Devenu député entre temps, il attaqua avec une extrême ardeur le ministère pour avoir manqué d'énergie dans les journées de février.

Mais il ne fut pas seulement magnifique; il était beau; ou du moins il en estimait ainsi devant le miroir. Comme Narcisse, dont il portait le nom, il se livrait à la contemplation constante de lui-même, sans que l'âge parvînt à l'en corriger et se croyait irrésistible auprès des femmes. Il arriva que le marquis de Rambuteau, autre grand conquérant plus encore sur le retour que Salvandy, fut son rival dans une assez originale circonstance. Ils aimaient tous deux une Mme B..., astre incandescent dans le firmament politique, qui leur prodiguait à tous deux d'égales froideurs. Un jour, miracle! Rambuteau trouva la dame tout sourires; il en profita et il obtint un rendez-vous.

— Trouvez-vous ce soir, lui dit-elle, quand sonnera minuit, au bal de l'Opéra, près de la loge royale, côté droit; et ayez soin de mettre un domino noir avec un masque à barbe afin qu'on ne distingue rien de vous. J'y serai dans le même costume, reconnaissable seulement par le bout d'une épaule, que j'ornerai d'une rosette bleue... et, sans dire un mot, nous sortirons du bal. — O bonheur! s'écrie Rambuteau. — Chut! fait-elle en voyant entrer son mari, sur qui l'heureux marquis jette au passage un regard d'aimable pitié.

Le soir, deux dominos, barbe de dentelle et rosette bleue, se retrouvaient à l'endroit convenu. Ils se prirent le bras et, deux minutes après, quittèrent le bal; puis, leurs mains échangées dans une tendre et muette pression, roulèrent en fiacre vers le café Anglais. Un cabinet leur était réservé; les voilà seuls. Ils se rapprochent, les

masques tombent. Damnation!... Rambuteau reconnaît Salvandy, Salvandy reconnaît Rambuteau. Furieux d'abord, ils ont bientôt reconstitué la comédie. En gens d'esprit et tous deux de fine gourmandise, ils se résignent à couronner de compagnie par un souper friand cette imprévue partie de dominos.



Les romantiques avaient adopté, comme on le voit, la politique du laisser faire, préparant en secret le coup décisif. Dix mois s'écoulent; le fauteuil de Lainé devient vacant. Alors va se livrer la grande bataille! Victor Hugo se porte candidat.

Hugo!... A dire vrai, le coup était prévu depuis longtemps dans l'Assemblée. Lui-même il sait les soins qu'on lui prépare et la résistance effrénée à laquelle il va se heurter. Il sait que ce sera la lutte folle. Il aperçoit, la veille de l'élection, le 17 février 1836, il aperçoit dans une vision romantique Baour, Thiers, Campenon, dix autres, sans merci, tramant dans la nuit leur sombre complot. Le petit Thiers, avec sa jeune autorité de Marseillais, préside, fougueux, l'historique séance. Brifaut, l'odieux, le venimeux Brifaut, a pris la charge de la mise en accusation. Il y déploie toute sa haine; il déchiquette, un à un, les vers « ridicules » et « sacrilèges » d'*Hernani*, comme il l'a déjà scandaleusement fait six ans plus tôt à l'une des séances du comité de l'Odéon, tandis qu'on répétait la pièce au Théâtre-Français. Et il ne soulève point seulement une risée contre l'auteur de cet abominable ouvrage, mais un redoublement d'indignation, de révolte et d'horreur. « Hugo déchaîné parmi nous, s'écrient-ils tous d'une voix pénétrée, c'est l'antéchrist, chargé par le démon de remplir la terre de crimes et d'impiétés; c'est l'annonciateur de la fin du monde, — du monde littéraire tout au moins. Non, non, nous ne sortirons pas d'ici sans avoir supputé nos forces et juré de faire bravement tout notre devoir. »

Mais d'abord sur quel candidat ces forces allaient-elles se concentrer?

Louis-Emmanuel-Félicité-Charles Mercier Dupaty, ancien marin, ancien ingénieur typographe, qui s'était tourné entre temps vers la carrière de vaudevilliste, où d'ailleurs il avait récolté de larges profits, joyeux luron, faisant avec l'accent du Bordelais des jeux de mots qui le mettaient lui-même en joie, tel était l'homme sur qui les *purs* avaient jeté les yeux pour l'opposer à Victor Hugo. Il semble qu'il y eut dans ce choix une idée de provocation à l'égard du grand poète : battu par un aussi piètre concurrent, il lui serait difficile de ne pas comprendre que les portes de l'Académie lui étaient à jamais fermées. Ainsi l'on s'en débarrassait d'un seul coup. Dessein hardi; mais tel était le déchaînement des passions de part et d'autre que l'on ne regarda point à y recourir.

Par malheur une troisième candidature était venue modifier étrangement la situation; car, en raison de son éclat mondain et de sa souple énergie d'homme d'Etat, Mathieu-Louis, comte Molé, méritait bien d'appauvrir de quelques suffrages les chances du risible Dupaty. Il faut donc se compter, et se grouper. Hugo et ses amis se multiplient en efforts turbulents, parfois même à son préjudice. Dumas, ce brouille-tout, n'a-t-il pas retiré de son intempestive intervention auprès de Casimir Delavigne l'assurance formelle que l'auteur des *Enfants d'Edouard* serait prêt à voter pour Dumas lui-même plutôt que pour son satanique « protégé »? Il ne sera pas plus heureux à l'avenir dans ses démarches pour Balzac, ni dans celles qu'il tentera pour défendre sa propre candidature. Toutefois il ne paraît pas à première vue que plus de dix voix doivent se rassembler sur le nom de Victor Hugo. Lamartine, Chateaubriand, Nodier (ce faux bonhomme!), Lacretelle, Pongerville, Lebrun, Soumet seront assurément pour lui. Peut-être aussi Villemain (le petit traître!) et même, assure-t-on, Ségur, quoique politicien. Car les politiciens sont unanimes à soutenir la candidature de Molé. C'est le moins qu'ils lui doivent. Thiers lui-même, par obligation confraternelle, ne peut lui refuser son suffrage au premier tour; mais si Molé flanche, comme il y a tout lieu de le prévoir, c'est d'une voix de plus, et

désormais tenace, que bénéficiera Dupaty. Son élection, dès lors, est assurée. Si au contraire c'est Dupaty qui bat de l'aile, les purs feront bloc sur le nom de Molé. En résumé, il faut voter d'abord pour Dupaty, puis attendre les circonstances. Ils sont là près d'une quinzaine qui méritent de voir leurs noms passer à la postérité. A ceux de Baour, de Thiers et de Campenon, que j'ai cités, ajoutez ceux de Viennet, Scribe, Casimir Delavigne, Roger, Brifaut, Droz, Etienne, Lacuée, Jay, Tissot, Jouy, Victor Cousin... Liste imposante! Une quinzaine, dont pas un seul ne lâchera. Qui sait même, avec quelque adresse et chacun tendant de tout son mieux ses tentacules pour appréhender au passage quelque politicien hésitant, si l'on n'obtiendra pas dès le premier scrutin l'effondrement du romantisme en la personne de son chef justement détesté? « A demain, tous! Vaincre ou mourir. »



On n'est jamais bien connu par ses contemporains. Tous alors, vieux ou jeunes, détracteurs ou admirateurs, voulaient voir en Victor Hugo la personnification du génie spontané; et de même on le voit encore aujourd'hui. Quelle erreur! Trop peu de gens savent que ce petit-fils d'un meunier lorrain fut avant tout un technicien consciencieux, un splendide ouvrier du verbe. Même quand il traite les réalités intérieures, le rêve, il ne peut résister au besoin d'en faire des réalités concrètes; il ne peut rester nuageux, vaporeux, comme Lamartine, et c'est seulement lorsque les symboles se précisent qu'il les pétrit, qu'il les façonne, qu'il les *œuvre,* avec les soins et les préparations d'un Praxitèle ou d'un Cellini.

Car les érudits qui se sont penchés pendant des années sur ses manuscrits sont formels : l'art de Hugo est fait le plus souvent de patience, de recherche et de goût. Prenons-le même dans la pleine maturité de son génie, quelque vingt ans après son étrange rencontre académique avec Dupaty. Il écrit alors les *Châtiments* et il arrive à l'un de ses vers restés les plus fameux. Il songe : « Wa-

terloo! » L'image se forme et son inspiration première lui dicte cet alexandrin :

Waterloo, Waterloo, morne et tragique plaine!

Hugo demeure soucieux. Les deux adjectifs *morne* et *tragique* ne vont point ensemble, car ce qui est tragique est essentiellement expressif et ne saurait donc simultanément être *morne*. Il biffe alors et il écrit :

Waterloo, Waterloo, champ noir, tragique plaine!

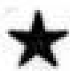
Hugo n'est point encore satisfait. *Champ noir* ressort trop nettement; ça sent le procédé, ça montre le bout de l'oreille. Nouvelle rature! Le vers devient alors :

Waterloo, Waterloo, champ maudit, morne plaine!

C'est beaucoup mieux. Le vers porte à présent la marque du romantisme avec « maudit ». Mais il n'y a aucune progression dans l'idée. Cette progression, comment l'obtenir? Comment? Au fait, mais c'est tout simple! par une répétition supplémentaire du mot douloureux et providentiel : *Waterloo!...* Il pourra ainsi garder *morne,* un mot bien à lui, un mot qui ne traîne pas partout. L'adjectif, maintenant seul, sonne plein, ahurit un peu le lecteur, ce qui n'est pas mauvais, bref se détache. Ensuite il changera la ponctuation, les virgules deviendront des points exclamatifs, et c'est enfin le cri magnifique et déchirant :

Waterloo! Waterloo! Waterloo! morne plaine!

Oui, tel était l'artiste scrupuleux, le ciseleur infatigable qu'une tradition sans véritable fondement nous représente écrivant sous la seule pression de son génie, superbe, machinal et torrentueux.



Le 18 février 1836, au premier tour, Hugo obtenait neuf voix et Molé huit, en regard de quinze pour Dupaty. C'était donc à peu près exactement ce qu'avait prévu la conjuration des classiques. Toutefois cinq scrutins fu-

rent nécessaires pour déterminer la victoire de leur candidat, finalement honoré de dix-huit suffrages contre douze à Molé vers qui s'étaient retournés les amis de Victor Hugo, manœuvre habile, au cas où, par la suite, Molé viendrait à être de l'Académie; il faut savoir songer à tout en ces matières. Deux voix seulement étaient restées fidèles au poète.

Ce que fut à cette nouvelle la juste colère du public passe l'expression. Quant à Hugo, sans doute il ne sentit point la leçon que pensaient lui avoir donnée ses adversaires; sans doute il estimait son élection nécessaire à l'honneur romantique, et, loin de consentir à être abattu, il résolut de recommencer l'épreuve autant de fois qu'il le faudrait jusqu'au triomphe. C'était désormais entre l'Académie et lui un duel *au dernier sang*. A son tour il pouvait s'écrier : « Vaincre ou mourir! »

Il laisse passer Guizot, qui sera d'ailleurs peu après son partisan en retour de sa courtoisie et grâce pour beaucoup à Villemain. Guizot ajoute à l'appui de ce dernier l'amitié sûre de quelques personnages agissants, comme Royer-Collard, — grand-maître avec lui du parti mi-poivre mi-sel des « doctrinaires », — Frayssinous et Victor Cousin. Thiers, qui ne peut pas le sentir, — il devait le prouver largement plus tard sur le terrain de la politique, — met une certaine coquetterie à le soutenir.

Nous ne ferons pas au lecteur l'offense de lui rappeler qui fut Guizot; un seul trait glané au hasard dans sa vie privée nous le donne d'ailleurs tout entier. Du temps que, protégé par Suard, il faisait ses débuts de journaliste, certaine demoiselle de Meulan, fort en renom pour ses romans et ses chroniques, fut brusquement frappée d'une grave maladie qui la mit hors d'état de continuer sa collaboration au *Publiciste*. N'ayant d'autre moyen de subsistance, elle s'affligeait et se désespérait. Un anonyme lui offrit de la suppléer; l'infortunée, elle en fut trop heureuse! et, dès ce jour, parurent sous son nom des articles si bien de sa façon qu'on n'y vit goutte. Enfin guérie, elle voulut connaître son bienfaiteur. C'était Gui-

zot. A peine s'il avait vingt ans, elle en comptait bien trente-quatre; elle catholique, lui protestant; bref, ils s'unirent. Elle devint mère et son talent prit dès lors une face nouvelle sous la forme de livres d'éducation pour la jeunesse. Guizot s'était, à son exemple et sous sa maternelle protection, lancé lui-même avec honneur. Quinze ans passèrent; mais, hélas! elle se sentait dépérir, si bien qu'un jour elle abdiqua sa religion première, embrassa le protestantisme, afin sans doute que rien dans l'autre monde ne pût la séparer de son mari, puis elle pria celui-ci de lui lire une lettre de Fénelon, un sermon de Bossuet, bref tout ce que la foi catholique a inspiré de plus sensible et de plus beau. C'est dans ce touchant illogisme qu'elle mourut. Guizot en fut d'abord inconsolable; mais à peine il entrait dans son âge mûr. Il crut devoir, au bout d'un an, se résigner à prendre une autre femme, qui ne tarda point à le quitter comme la première, lui laissant au cœur un même désespoir.

Toute sa vie fut un exemple d'extérieure dignité, de haut mépris des contingences politiques. On put lui reprocher sans l'émouvoir « la triste position où sa conduite astucieuse avait mis les affaires du pays. Abaissement au dehors, embarras au dedans, dépenses excessives, budget énorme, voilà l'état actuel de la France », écrivait-on, sans qu'il se départît de son froid sourire. L'état *actuel* de la France... ce mot *actuel* ne prend-il pas, à plus de cent ans de distance, un cachet de singulière *actualité?* Les temps changent et le monde vieillit sans que rien soit meilleur ni pire. On se lamentait en un temps qui nous semble heureux comparé à celui où nous sommes, avec les mêmes mots que nous entendons! Seulement nos politiciens n'avaient point encore *éteint les lumières du ciel,* l'espérance en des jours plus fortunés. A cet égard il serait injuste de ranger le petit jeu de la politique parmi les passe-temps innocents.

Guizot est donc élu sans trop de combat.

Mais quand Raynouard, cessant ainsi d'être l'un des grands électeurs de la Compagnie, vient à s'éteindre, Hugo se porte sur-le-champ.

Les *purs* réfléchissent. Ils se souviennent du scandale soulevé naguère par l'élection d'une telle non-valeur que Dupaty contre un poète de la taille d'Hugo; ils pensent à un candidat plus « recommandable ». Thiers propose Mignet, qu'il aime comme un frère, qui eût été de tous points désigné pour entrer sagement à l'Académie, et non point, sévère historien, brave et digne homme, pour se voir dressé comme un épouvantail contre les hordes d'Attila. Mignet avait été à sa manière un novateur en dégageant des milles faits de l'histoire des principes généraux et supérieurs, en reconnaissant dans les événements l'ordre et les lois qui les dirigent, en rejetant tout ce qui pouvait y échapper, bref en faisant la philosophie des choses. Il avait la prononciation puritaine, le débit empreint d'autorité, la chevelure soignée, il offrait dans l'aspect général quelque chose de hautain et de cultivé, de la réflexion et de la candeur. Hugo ne pouvait se voir opposer un concurrent dont la chance fût plus sérieuse à tous égards.

Il était bruit de trois autres candidatures : celle de Berryer, pour le moment peu redoutable, Berryer ayant contre lui le pouvoir en raison de ses opinions légitimistes; celle du savant docteur Pariset, assez soutenue, quoique la plupart des suffrages qu'il aurait pu récolter fussent acquis de préférence à la candidature de Mignet; celle enfin du dramaturge distingué Casimir Bonjour.

Bonjour avait plus d'amis dans la vie courante que de partisans dans la Compagnie. Aimable comme son nom, il avait cependant assez mal réussi dans ses visites, et, notamment, auprès de Campenon.

Il sonne. Une petite servante champenoise et pas bien dégourdie vient lui ouvrir. « Bonjour, dit-il. — Votre servante, monsieur. — M. Campenon? — C'est ici, monsieur. — Est-il visible? — Si monsieur veut me dire son nom, j'irai voir si monsieur peut le recevoir. — Bonjour. — Votre servante, monsieur. Je demande à monsieur le nom de monsieur. — Eh bien, Bonjour! Bonjour, vous dis-je! — C'est un maniaque », pensa la jeune champenoise. Et elle s'en fut, à tout hasard, prévenir Campe-

non qu'un monsieur qui répétait continuellement le mot bonjour demandait à le voir. Campenon désirait être seul. « Dites-lui bonsoir, répondit-il, brusquement. Et qu'il s'en aille. » La servante revint donc répéter à Bonjour que Campenon lui disait bonsoir. Il en résulta qu'il se crut congédié et qu'il reprit le cours de ses visites sans se frotter à revenir voir Campenon. Par suite de cette malencontreuse circonstance, Campenon, qui aurait peut-être voté pour lui, vota contre lui.

Dupin se montra plus parlementaire; il dit à Berryer, l'éloquence : « Ma voix ne vaut pas la vôtre; mais elle vous appartient »; il dit à Hugo, la tempête : « A quoi peut servir une voix, si ce n'est à vous proclamer un génie? » Et, afin que chacun eût contentement, il vota pour Bonjour.

Berryer, d'ailleurs, avait senti le vent et doucement laissé tomber sa candidature. Il se fit cinq tours de scrutin, après lesquels Mignet fut proclamé vainqueur, par seize voix. Hugo ne comptait plus que quatre suffrages. Il en avait obtenu sept au premier tour, — soit deux de moins que dans sa lutte précédente avec Dupaty. Le *sérieux* de son adversaire avait donc pesé fortement contre lui dans la balance électorale, et c'était bien ce qu'avaient prévu les classiques. Précieuse indication pour l'avenir!

Aussi, après un Mignet, est-ce un Flourens que Hugo trouvera dressé contre lui trois ans plus tard pour la succession de Michaud. (Trois ans sans que se produisît une vacance! Le fait est unique, je crois, dans les annales de l'illustre Compagnie.) Qu'était Flourens? A peu près ce qu'était Mignet, c'est-à-dire : *un homme de fort grand mérite*. Assurément, à côté de Hugo, Flourens... cela manque pour nous de sonorité! Il faut pourtant juger sans parti pris : Flourens, comme Mignet, possédait non seulement d'excellents titres académiques, mais encore des titres « tout court » de la plus estimable qualité. « Avoir imaginé, — disait Cuvier à propos d'un mémoire publié en 1824 par cet audacieux physiologiste, son élève préféré, — les expériences qui ont servi de base

à ce travail est un fait de génie qui, à lui seul, mériterait notre admiration. »

Mais le public, à bon droit irrité de la passion apportée par la Compagnie à combattre l'élection de Victor Hugo, ne tenait point, à beaucoup près, le même langage que l'illustre savant; et comme les partisans de Flourens ajoutaient à leurs arguments en sa faveur son titre de secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, titre qui avait servi si souvent de marche-pied pour entrer d'une académie dans l'autre, ils citaient de nombreux précédents... « Oui, certes, messieurs, répondait Alphonse Karr, — mais ces secrétaires s'appelaient non pas *Flourens*, mais *Fontenelle;* — non pas *Flourens*, mais *d'Alembert;* — non pas *Flourens*, mais *Condorcet;* — non pas *Flourens*, mais *Cuvier.* » Le combat cependant fut rude, si rude qu'il ne fallut pas moins de quatre tours, les concurrents étant partis tous deux de front, puis s'étant dépassé l'un l'autre, puis égalisés, puis redépassé, pour qu'enfin la défaite échût au romantique. Hugo n'avait plus conservé que douze voix, contre dix-sept à l'adversaire.

Pauvre vainqueur! pauvre Flourens! Quel flot d'attaques virulentes et de risées ne menaça-t-il point de le submerger? Mais sans doute il se dit que c'était prévu; il occupa donc bravement sa place, en alternance avec son siège au parlement, et non moins bravement il resta, dans la suite, l'adversaire déterminé de Victor Hugo.

Quant à Hugo, si tout ce bruit autour de sa personne le remplissait d'un légitime orgueil, peut-être eût-il secrètement souhaité plus de modération dans son parti envers des adversaires que ce n'était plus trop le temps de morigéner. L'opposition qui lui est faite au sein de l'Académie n'a peut-être point diminué de violence; mais le nombre de ses ennemis va s'affaiblissant; les chiffres sont là. L'heure est proche.

« Moi vivant, avait déclaré Népomucène Lemercier, M. Hugo ne sera jamais de l'Académie. » Il eut fort raison en ce sens qu'il mourut peu de temps après, laissant le champ libre aux circonstances. Il s'était toutefois at-

tiré par son acharnement à vitupérer le grand poète cette singulière prédiction de Dumas : « Pour lui avoir refusé votre voix, prenez garde, M. Lemercier, d'être obligé de lui donner votre fauteuil, et qu'en échange du mal que vous dites de lui, il ne soit obligé de faire un jour votre éloge. » Dont Lemercier n'avait ri que du bout des dents, comme cela se conçoit. La prophétie allait-elle se réaliser?



Nous avons vu pour quelles raisons l'espoir régnait dans le parti des romantiques.

Se présenter contre Victor Hugo, c'était désormais s'exposer à deux périls également redoutables : ou la défaite, — Flourens n'y avait échappé que de bien peu, — ou la victoire, et, dans ce cas, l'écrasement sous l'invective et la moquerie. Il fallait cependant un candidat. On le trouva dans la personne d'Ancelot, auteur de quelques comédies à couplets, d'honnêtes romans et de tragédies plus qu'éphémères. Mais il était bibliothécaire du roi et il avait, entre autres, le généreux appui de son ancien rival Casimir Delavigne, fort aimé dans la Compagnie et fort vigilant à le soutenir. Près de l'auteur des *Vêpres siciliennes* s'agitait l'étonnant Dupaty, qui avait dépensé déjà plus de chaleur que d'élégance à combattre les deux dernières candidatures de Victor Hugo. « M. Dupaty, dit un chroniqueur de l'époque, s'était installé le *répondant* de M. Ancelot, il le présentait aux académiciens, il le recommandait à ses collègues, il n'y avait rien qu'il ne fît pour assurer son élection. » L'autre nouveau venu, Flourens, s'agitait dans le même sens avec la même opiniâtreté. Enfin Ancelot avait pour lui sa femme, maîtresse absolue du logis, dont l'esprit s'était affirmé au théâtre et le charme dans les salons, de telle sorte que Victor Hugo trouvait en elle son véritable concurrent. Somme toute, on était encore à deux de jeu.

L'Académie allait vivre l'instant le plus décisif et le plus poignant de son histoire.

« MM. Victor Hugo, dix-sept voix; Ancelot, quinze voix. M. Victor Hugo élu », annonçait, dans son émouvante

brièveté, le communiqué à la presse du 7 janvier 1841. C'en était fait (1)!

L'antéchrist était désormais maître du monde.

RENÉ PETER.

(1) Les voix obtenues par Victor Hugo furent celles de Chateaubriand, de Nodier et de Lamartine, ses « patrons avoués », auxquels s'étaient joints Thiers (déjà gagné à la cause du grand romantique lors de l'élection de Flourens), Villemain, Ségur, Lacretelle, Soumet, Lebrun, Salvandy, Pongerville, Mignet, Cousin, Dupin, Molé, Viennet et Royer-Collard. Votèrent contre lui : Delavigne, Dupaty, Scribe, Roger, Campenon, Jouy, Jay, Brifaut, Feletz, Tissot, Etienne, Flourens, Droz, Lacuée de Cessac et Baour-Lormian. — Sans commentaires.

Guizot, qui, dès son admission dans la Compagnie, avait bravement voté pour Hugo (ou plus exactement contre Mignet, ami de Thiers), témoigna cette fois de moins de diligence et arriva trop tard pour le scrutin.

UN VOYANT

—

J'ai connu autrefois, à Nice, un peintre dont on ne parlait pas beaucoup à cette époque. Ou plutôt on parlait de lui comme d'un génie méconnu, mais cette opinion ne dépassait pas les bornes d'un certain monde, celui des marchands et de quelques amateurs à l'affût de la nouveauté. On connaît ce genre de flaireurs rôdant la nuit en quête d'un cadavre encore tout frais et cousu d'or.

Deux ans plus tard, ce jeune peintre devait mourir d'une façon presque tragique, laissant en héritage à cette troupe de chacals une œuvre qui, du jour au lendemain, par un coup de bourse adroitement concerté, donna non pas du cent pour cent, mais du cent, du mille pour rien, tandis que sa femme, un enfant dans les bras, réduite au désespoir, se jetait par la fenêtre.

Toute l'existence, assez courte, de ce peintre, côtoie le drame. Sorti de peu, il avait épousé par amour une femme de la haute société, remarquablement belle, intelligente, d'un caractère passionné; celle-ci, pour se marier, avait dû renoncer à tous les avantages d'une famille riche et influente, se voir condamnée à la déchéance complète, car tout le monde savait que le peintre avait la maudite habitude de boire, qu'il buvait le peu d'argent que lui rapportaient ses tableaux, menant une vie vagabonde, hors du temps, on eût dit même, à certaines heures, hors de l'espace. C'est ainsi qu'il se manifesta dans la suite avec cette femme qu'il adorait et respectait comme une idole, au point qu'il n'osa jamais habiter avec elle.

Elle vécut tout le reste de sa vie dans cette solitude

tantôt sombre, tantôt rayonnante, des êtres trop aimés, trop respectés. Le peintre menait son existence à part, peignant ici et là, buvant partout, errant les trois quarts du temps et couchant avec des prostituées. Certains jours, n'y tenant plus, il se rendait chez sa femme; elle l'attendait, toujours adorable comme à la première heure. Malgré les supplications qu'elle lisait dans ses yeux battus et souffrants, il ne pouvait être question entre eux de pitié ou de pardon. Elle n'était que douceur et passion, accueil et justice, cette justice de ceux qui comprennent. Leurs rencontres n'étaient jamais de longue durée. Si elle n'eût pas demandé mieux que de le garder toujours auprès d'elle, malgré son haleine avinée, et tout ce qu'elle devinait dans ce relent de cave et d'entrailles, lui refusait d'accomplir cette profanation à laquelle l'habitude eût ajouté un goût vulgaire. Repris presque aussitôt par son fantôme, il quittait le domicile conjugal, sans prévenir, et se remettait à errer, emportant avec lui le souvenir précieux d'un corps divinement beau, d'un visage angélique, dont il nourrissait toutes ses peintures et jusqu'aux portraits qu'il lui arrivait de faire. Tout ce que son pinceau touchait avait cette transparence de chair, cet allongement des formes et cette plénitude intérieure du regard qui faisaient son regret. Sans l'alcool, sa vie eût été un éternel sanglot. Car ni la peinture ni la vénération passionnée qu'il témoignait à sa divine épouse ne pouvaient le guérir d'un mal qu'il portait en lui depuis sa naissance et dont la mort même fut incapable d'effacer la trace; ses œuvres sont là pour l'attester.

C'était un voyant. Je l'aperçus un jour assis sur un banc, tout au bout de la promenade des Anglais, à cet endroit désaffecté de la digue où ne viennent s'asseoir que les pauvres et les vrais amoureux de la mer. Je n'étais, à cette époque, pas mieux pourvu d'argent que lui, vivant d'une petite pension, fort précaire, du reste. Quant à lui, un marchand de tableaux tchécoslovaque, touché de sa misère et de son incapacité de vivre, mais influencé davantage par les avis et les prédictions de

quelques devins, lui garantissait le manger de chaque jour en échange de sa production, lui laissant le droit de brosser çà et là un portrait pour assurer le boire et la fantaisie; encore ces hors-d'œuvre étaient-ils assez surveillés.

Je le connaissais de vue; presque tout le monde le connaissait, bien qu'il ne fût pas d'un physique particulièrement remarquable, petit, assez mince, l'allure effacée, marchant vite, toujours tête nue, ne s'arrêtant presque jamais, ayant l'air de ne rien voir, de ne regarder personne. Il avait le nez court, les lèvres minces; seuls ses yeux, sous d'épais sourcils noirs, décelaient l'artiste qu'il était. Toujours ivre, il marchait cependant droit; l'ivresse n'aparaissait que dans ses yeux extraordinairement brillants, et, quand il parlait, plutôt dans le ton que dans le sens de ses paroles. Peut-être me trompé-je. Il me souvient fort bien, en effet, que, n'ayant bu de la journée, il me parut plus fou et plus ivre que lorsque je l'apercevais dans quelque bar, déjà pris de boisson. Pour dire mieux encore, je crois que le vin n'ajoutait rien à son ivresse naturelle, n'était apte qu'à l'échauffer, à l'entretenir, à la faire passer dans sa peinture, celle-ci n'étant que la matérialisation ou la preuve formulée d'une certaine angoisse continuelle et d'un besoin de stabilité.

Je ne rapporterai rien des conversations que nous eûmes ensemble. C'était un être plutôt taciturne, d'une réserve extrême, étrangement raffiné sous ses dehors négligés, son costume défraîchi et chiffonné, ses chaussures grises, son linge douteux et ses cheveux au vent. Il ne parlait, eût-on dit, que contraint et par petites phrases sans lien apparent, mélodiques et pleines de sens comme un trait de violon. Du reste, si j'essayais de me rappeler quelques-unes de ses paroles et parvenais à les reproduire dans ce récit, je n'en rendrais ni le son ni le sens véritable. Et j'en aurais honte, pour moi aussi bien que pour lui.

C'était un voyant, ai-je dit. On s'en apercevra dans la suite de cette histoire, mais j'en reçus une preuve dès le début de nos courtes relations, un jour qu'il me de-

manda si je ne possédais pas sur moi une lettre, un écrit quelconque, de l'un de mes amis. Comme il semblait ne m'avoir posé cette question que par jeu, je lui répondis de même, en lui tendant une lettre reçue le jour même et que j'avais tirée de mon portefeuille. C'était une lettre de femme, mais d'une écriture absolument masculine.

— Vous me permettez de lire les deux premières lignes?

Je fis oui de la tête. Il me rendit presque aussitôt le papier et me dessina, je veux dire me traça un portrait de ma correspondante, sans hésiter un moment sur son sexe, et si ressemblant, saisissant de vérité, palpitant de vie, que j'en fus bouleversé. Bien qu'il eût l'air d'agir par pure plaisanterie et de n'attacher aucune importance à cette sorte d'exploit, j'éprouvai de la frayeur, touché moi-même au vif, pénétré de ce regard surnaturel, traversé de part en part, éclairé par le dedans et par le dehors à la fois, aussi définitivement que si je me fusse trouvé devant l'écran du radiologue.

Ce jour-là, je le sentis terriblement, le peintre m'avait complètement découvert, je n'avais plus de secret pour lui; et dans la suite je ne pus me défendre de cette impression fort désagréable de marcher tout nu sous ses yeux.

Je le sentis d'une façon plus cuisante encore, le jour qu'il fit mon portrait.

Il ne m'avait rien demandé et je me serais gardé de lui en faire la proposition; du reste, je n'avais pas d'argent à lui offrir et il continuait à me faire peur. Depuis quelque temps, je le fuyais, honteux de mon geste et de mon attitude quand je faisais un crochet pour éviter sa rencontre. Un jour même que je l'avais croisé sur le trottoir, j'avais fait mine de ne pas le remarquer, mouvement de pur instinct, mais que j'eus de la peine à oublier, tant il me parut manquer de courage et d'esprit.

Une de mes amies m'avait demandé si je n'aimerais pas avoir mon portrait peint par lui. Il se contenterait de vingt francs, mais elle savait qu'il était dans le besoin; je lui rendrais un grand service en acceptant.

Elle venait elle-même de faire faire son portrait, qu'elle me montra; une fort belle esquisse et assez ressemblante.

Je ne sus que répondre, tiraillé entre le désir d'aider l'artiste et la crainte d'être confondu à ses yeux parmi la troupe de chacals dont j'ai parlé, qui guettaient déjà sa dépouille du coin de l'œil. D'autre part, à cette époque, vingt francs représentaient la dixième partie de ce que je touchais par mois pour ma subsistance. Je finis par accepter, me sentant absous par ce fait que nous étions au troisième quart du mois et que ces vingt francs constituaient presque toute ma réserve en numéraire jusqu'au premier du mois suivant. Dix jours de jeûne, c'était quand même une espèce de rémission; le peintre ne le saurait pas, il est vrai, mais j'aurais la conscience tranquille.

On se chargea de fixer rendez-vous chez moi, pour le jour et l'heure qui conviendraient à l'artiste. Celui-ci me fit dire qu'il exigeait (je doute que ce furent ses propres termes), en plus de la somme convenue, deux litres de vin sur la table « pour se donner du cœur à l'ouvrage.»

Au jour et à l'heure fixés, les deux litres de vin et un verre sur l'unique table de mon petit appartement, j'attendis l'arrivée du peintre dans un état d'émotion assez compréhensible. Je ne l'avais plus revu depuis plusieurs semaines et je gardais toujours sur le cœur et la conscience les deux ou trois rencontres, petitement, lâchement évitées. Lui qui voyait tout sans en avoir l'air, il ne devait pas ignorer ces vilains mouvements dont je m'étais rendu coupable. De quels yeux allait-il maintenant me regarder?

Il se présenta en retard et au moment où, croyant qu'il m'avait oublié, je m'apprêtais à sortir. Son premier regard, tout en me serrant la main et en s'excusant d'un ton contrit mais très digne, fut pour les deux litres de vin que j'avais préparés, et il me sembla qu'il avait déjà bu avant d'entrer chez moi. Il était presque trois heures de l'après-midi, nous étions en hiver, l'obscurité n'allait pas tarder à tomber.

« Nous n'avons pas de temps à perdre », dis-je pour

me donner contenance. Il ne répondit pas, déposa la toile, le chevalet et la boîte à peinture, alla prendre les deux bouteilles et le verre, qu'il plaça à terre, à côté de la chaise où il s'assit quand il eut achevé de dresser son chevalet. Il avait l'air fatigué et préoccupé; tous ces mouvements, il les avait faits l'esprit manifestement ailleurs.

Pourtant il se mit tout de suite au travail et sans m'avoir indiqué la pose. Je regrettai de ne m'être pas placé de profil, obligé que j'étais maintenant de subir son regard chaque fois qu'il levait les yeux sur moi. J'en ressentis un peu d'irritation, qui m'incita à opposer à ce coup d'œil répété une sorte de résistance, comme si je me fusse trouvé en face d'un hypnotiseur. Jamais ce regard ne m'avait frappé comme ce jour-là, même quand il fit sur moi l'impression gênante que j'ai rapportée, après qu'il eut deviné l'écriture de la lettre. Dire qu'il ne restait, devant moi, de la personne du peintre, que ces deux yeux, ces yeux qui me dévoraient en silence, avec une décision mathématique, m'arrachaient d'un bec d'aigle, à chaque rencontre, un lambeau de chair, absorbaient une gorgée de mon sang, asséchaient coup sur coup mon âme, serait par trop facile et une pareille image, si forte qu'elle soit, ne correspondrait pas à la réalité. Il me semblait que ce regard se vengeait tout à l'aise de mes nombreux détournements. Les yeux de l'artiste, du reste, je ne les apercevais pas; je ne faisais que les sentir et encore ne les sentais-je pas comme l'on sentirait deux pointes entrer en vous et vous déchirer, mais en quelque sorte comme l'envahissement progressif, la pénétration rapide et sûre d'une eau qui monte, s'étend, profitant de toutes les ouvertures, remplissant tous les trous et finit, après cette incursion terrible, par s'apaiser et paraître aussi maternelle qu'une épaisse couche de neige, quand elle a tout pris, tout recouvert.

Telle fut l'exacte impression que j'éprouvai pendant la première demi-heure que le peintre consacra à son travail, impression d'autant plus extraordinaire que rien, dans l'attitude de l'artiste, ne semblait la justifier. L'inon-

dation dont je parle n'affectait que l'intérieur, la pensée, l'âme, ce que vous voudrez. Pour le reste, j'étais demeuré assez lucide et dégagé pour ne perdre aucun des gestes du peintre, pas le moindre de ses mouvements, comme si c'était cela qui devait m'intéresser surtout, songeant, comme tout le monde sans doute l'aurait fait à ma place: « Voyons comment se trahit chez cet étrange artiste la nervosité de la création, l'inspiration du moment; essayons de surprendre les signes de l'excitation artistique... » et autres rengaines de ce genre. Vaines préoccupations, qui nous laisseront toujours déçus. De tout ce que je pus observer, je ne rapportai qu'une assurance : cet homme ne travaillait pas autrement que la plupart des peintres que j'avais pu voir à l'œuvre, il ne paraissait se laisser conduire par aucune méthode particulière. De plus, je m'étais étonné du calme de la main qui tenait le pinceau et le promenait sur la toile. Non, aucune fougue, au contraire une sorte de désintéressement physique qui me choqua, je me souviens, comme s'il trahissait le peu d'importance que l'artiste attribuait à ce travail commandé et qui devait lui rapporter un si mince salaire.

Je ne cherchai pas à vérifier l'exactitue de cette opinion un peu humiliante pour moi et qui ne m'empêchait pas de ressentir les effets d'une dépossession intérieure, de plus en plus certaine.

Tout en travaillant, il buvait lentement, posément, le vin qu'il avait commandé, abandonnant un instant le pinceau sur la palette pour se verser à boire. Je remarquai qu'il portait le verre à ses lèvres avec une véritable distinction.

Il déposa palette et pinceau et se leva, sans jeter à sa toile ce regard en retrait, comme j'avais toujours vu faire aux autres, totalement indifférent à ce qu'il venait d'accomplir. Je me levai à mon tour, étonné de n'éprouver aucun engourdissement dans les membres, l'âme si légère et si propre qu'il semblait vraiment qu'une eau eût passé dessus.

Le peintre remit sa veste dont il s'était débarrassé

pour travailler, sans hâte, comme les cheminots après la besogne, et me proposa de prendre l'air quelques moments avant de continuer. Il ne lui restait que peu de chose à faire pour finir le portrait. Comme il n'y avait pas regardé lui-même, je m'abstins de jeter un coup d'œil sur la toile, malgré ma curiosité.

Mon compagnon paraissait maintenant d'excellente humeur, son visage rayonnait. L'aspect de santé physique de ce visage, contrastant avec la flamme sombre du regard et la maigreur du corps, m'avait souvent frappé. En chemin, il me parla de choses et d'autres, sur un ton familier que je ne lui connaissais pas. Il m'avait toujours semblé voir dans sa retenue quelque défiance à mon égard; aujourd'hui, plus rien de tout cela, comme si le portrait qu'il venait de faire eût achevé ma connaissance. Il me semblait lire dans le regard amusé qu'il m'adressait en parlant. « Je te possède à présent jusqu'au bout des ongles, avait-il l'air de dire, ta nature n'a plus de secret pour moi! » Chose curieuse, je ne me sentais pas le moins du monde incommodé de cette indiscrétion; j'étais comme l'adversaire loyal, après la lutte, devant son vainqueur : du fond de ma chute, je lui tendais la main.

— Allons prendre quelque chose, me dit-il en désignant la porte d'un café.

J'y consentis, bien que je n'eusse aucune envie de boire et que je craignisse pour la fin de mon portrait : la nuit allait tomber et l'état d'ivresse du peintre devenait de plus en plus sensible. Il but d'affilée trois « calvados »; je me hâtai de payer, et l'achèvement du portrait eût été remis au lendemain, peut-être à plus tard, si je n'avais entraîné le buveur par le bras hors du café. Il était redevenu songeur et il se laissa emmener docilement, sans avoir l'air de se douter de ma présence. Puis il reprit place sur la chaise, devant le chevalet, se pencha pour voir s'il ne restait rien dans les bouteilles, et comme l'une de celles-ci n'était pas tout à fait vide, se versa le contenu, qu'il avala d'une seule gorgée; ensuite il demeura les yeux fixés devant lui, sur la toile ou ailleurs. L'obscurité commençait à envahir la chambre. Après

quelques moments d'attente, comme il ne faisait pas mine de reprendre la palette et le pinceau, je lui fis observer qu'il serait préférable de remettre la fin du portrait au lendemain. Il me paraissait hors d'état de poursuivre un travail sérieux.

Il se peut bien que son attention fût concentrée dans l'examen de la toile qu'il venait de remplir; je n'apercevais pas son visage caché derrière le chevalet. Ce qui est certain, c'est que ma phrase le fit sursauter.

— Non, non, protesta-t-il après s'être éclairci la voix en toussant, il ne reste presque plus rien à faire. J'aurai terminé dans quelques instants.

Il saisit le pinceau, recula sa chaise et fixa les yeux sur moi; dans la demi-obscurité, l'éclat de ce regard était si violent que je subis un choc; heureusement, ce ne fut pas long. A partir de ce moment, il ne fit plus aucune attention au modèle. J'entendais le bruit du pinceau sur la toile, plus fort qu'un simple glissement; quelques coups appliqués d'une main ferme, avec cette sûreté du praticien qui accomplit en quelques secondes un miracle d'ordre et de création.

— Voilà, dit-il en se levant. Je ne vous ai pas tenu trop longtemps, je crois. C'est assez ressemblant, ajouta-t-il en considérant la toile et reportant aussitôt les yeux sur moi. Je ne croyais vraiment pas réussir ce portrait, mais l'obscurité m'a porté conseil. Que pensez-vous de ce travail?

Comme il avait prononcé ces derniers mots en riant, je crus qu'il plaisantait; et aujourd'hui encore, en y pensant, je ne peux m'empêcher de croire qu'il n'attachait aucun sens à sa remarque sur l'obscurité et ne se doutait pas combien elle était fondée. Je me levai à mon tour et allai me placer devant la toile, timidement, comme quelqu'un qui n'est pas sûr de ne pas commettre une indiscrétion. Réellement, je me sentais indiscret; je constatai, du reste, que j'avais lieu de l'être, car au premier coup d'œil, pour autant que l'ombre me permît de juger, le portrait me parut complètement dépourvu de la ressemblance que le peintre lui attribuait : j'avais de-

vant moi une figure étrangère, d'un faire excellent, il est vrai, mais enfin ce n'était pas moi. Je m'étais attendu à retrouver mon image comme dans un miroir, et voilà qu'on me mettait en présence d'une face humaine dont aucun trait ne semblait m'appartenir. « Pardon, excusez-moi! » fus-je tenté de bégayer. Il y eut bien quelque chose comme un bégaiement dans la réponse que je lui fis.

J'attendis le départ de l'artiste pour oser faire de la lumière, et après un examen attentif je dus me convaincre que ce visage n'avait rien de commun avec le mien. A la vérité, je n'avais aucune raison d'être surpris, connaissant la furie déformatrice du peintre.

Je n'y réfléchis pas davantage, ce soir-là, et déposai le châssis à terre, la figure tournée vers le mur.

Le lendemain, à la lumière du jour, je me livrai à un examen plus froid, oubliant d'abord de rechercher la ressemblance pour m'étonner du fini de ce travail : ce n'était nullement une simple ébauche, mais une œuvre achevée, complète en toutes ses parties; le front, les yeux, le nez, la bouche et le menton, chacun de ces morceaux semblait avoir été l'objet d'une sollicitude toute particulière; le pinceau s'y était attaché avec ce mélange de dextérité et de complaisance amoureuse qui frappe dans les images japonaises. Malgré cela, l'ensemble donnait l'impression d'une peinture enlevée d'inspiration; c'était vivant, animé, « parlant » comme disent les amateurs éclairés. Mais de ressemblance, vraiment aucune.

— Eh bien, me dis-je en portant la toile chez l'encadreur, si ce n'est pas un portrait, cela n'en reste pas moins une fort précieuse peinture. Et comment oserions-nous exiger d'un portrait peint une ressemblance absolue, si la photographie, souvent, ne se montre pas plus fidèle? Ne suffit-il pas que l'artiste y ait mis sa chimère?

Je me mariai et quittai Nice quelque temps après.

— Qu'est-ce que cela? avait demandé ma femme en apercevant le portrait accroché au mur.

— Tu ne reconnais pas cette figure?

— Non, vraiment, répondit-elle en cherchant dans sa mémoire autant que sur la toile un élément qui la mît sur la voie de la découverte.

— Voyons, insistai-je, tu plaisantes, tu connais parfaitement le modèle.

Je voulais pousser l'expérience jusqu'au bout.

— Je t'assure, je ne vois pas, mets-moi sur le chemin...

Et tournant les yeux vers moi, tout à coup :

— Ce n'est tout de même pas toi?

Elle me parut un peu humiliée. Il faut dire que le peintre n'avait pas songé un seul instant à flatter la figure que nous avions sous les yeux; elle se montrait étrangement étirée, l'allongement de l'ovale accentuait une maigreur pleine de caractère sans doute, mais qui ne ressemblait pas à la mienne; de plus, les épaules étaient complètement supprimées, si bien que le peu de corps que le peintre avait bien voulu accorder au portrait accusait davantage encore cette absence de volume dont le modèle n'était certes pas responsable à ce point. Enfin, les deux ou trois rides déjà marquées à cette époque sur mon visage avaient été exagérées. Il se dégageait de cette figure un air de fatigue physique et morale, justifiée par la vie pénible que j'avais menée jusque-là. Malgré cela, ce qui frappait surtout, c'était un caractère de jeunesse, il faudrait dire d'enfance aussi disproportionné et paradoxal que le reste, et qui provenait de la fragilité voulue de cette construction et d'autre chose encore, que je ne pus m'expliquer.

— On dirait, me fit remarquer ma femme, que ce peintre t'a vu dans un miroir déformant. Non, non, je ne te veux ni si jeune, ni si maigre, ni si long. Il faut nous défaire de cette inquiétante image ou l'enfermer dans un tiroir.

— Si ce portrait te tourmente à ce point, répondis-je, n'est-ce pas signe qu'il n'est pas si faux qu'il paraît?

Elle voulut bien en convenir. A mon tour, je lui concédai que le peintre avait très bien pu me voir dans le miroir déformant de son imagination, me souvenant du

mot de Samuel Butler : « Un beau portrait est toujours davantage le portrait de celui qui l'a peint que le portrait de celui qu'il représente. » Pourtant je ne sais quoi me disait secrètement que l'artiste avait aussi bien pu rencontrer en moi quelques points précis, sur quoi son attention s'était arrêtée, et qu'il était seul à connaître. Enfin, je dois ajouter que depuis quelque temps, à force sans doute d'avoir le portrait sous les yeux, une certaine ressemblance commençait à se dégager pour moi des traits de ce visage, ressemblance dont je ne songeai même pas à discuter l'exactitude ou même l'apparence; ce pouvait n'être qu'un reflet ou même une simple illusion.

L'impression défavorable de ce portrait sur ma femme et l'état où elle se trouvait à cette époque (elle attendait un enfant) me dictèrent la seule chose qu'il y eût à faire : vendre cette toile afin d'en éloigner le souvenir. Si l'artiste eût encore vécu, je lui eusse envoyé le produit de la vente; mais il venait justement de disparaître, et sa femme à sa suite, de la façon tragique que j'ai indiquée en commençant. J'avais proposé l'achat du tableau à un de mes amis habitant en Angleterre et que je savais grand amateur d'art contemporain; le prix qu'il m'en offrit, sans me paraître exagéré, n'était pas en rapport avec celui que j'avais payé au peintre. Je l'acceptai cependant parce qu'il correspondait exactement à la somme dont j'avais besoin pour retourner avec ma femme à Paris, où une situation m'était offerte.

Quinze années s'écoulèrent. Au début, je m'étais intéressé quelque temps aux destinées du portrait. Je savais qu'il avait été revendu pour une somme assez importante, dix ou douze fois celle que j'avais acceptée de mon ami. Ensuite le souvenir m'en était complètement sorti de la tête.

Il n'y a pas longtemps, je l'ai vu reparaître dans la chronique des ventes d'art avec la mention d'un prix imposant.

Je ne sentirais pas le besoin de signaler ce fait, s'il ne m'avait rappelé que j'avais gardé de ce portrait mieux qu'un simple souvenir.

Autrefois, avant de me séparer du tableau, j'en avais fait faire une photographie, à l'insu de ma femme. Les épreuves, ou pour mieux dire l'unique épreuve que j'en avais conservée, avait été reléguée au fond du tiroir le plus obscur. Qu'était-elle devenue, quelle retraite s'était-elle choisie après nos nombreux déménagements? Chaque chose a son destin, parfois bizarre, et celui de ces objets minces et flexibles, légers, furtifs, qu'on nomme dédaigneusement des « papiers », m'a toujours paru plus mystérieux que les autres. J'ai vu de ces papiers auxquels je n'avais attaché aucune importance, livrer leur signification après un long voyage dans les ténèbres d'un bureau, ou après un patient séjour dans quelque livre ou à une autre place, plus oubliée encore, où ils s'étaient glissés et finalement arrêtés, on ne sait comment.

J'eus donc la curiosité de revoir le portrait, ou plutôt la photographie, après de si longues années. Mais comment retrouver cette épreuve? Je commençai par visiter tous mes tiroirs, consultai ensuite les nombreuses enveloppes, fardes et portefeuilles de toute sorte où j'avais l'habitude d'enfermer les reproductions, les photos, les gravures accumulées dans les différentes pièces de mon appartement et jusqu'au grenier. Je ne sais pourquoi je mettais tant d'obstination dans mes recherches, convaincu que je ne retrouverais jamais cette photographie qui avait bien pu s'égarer à la suite d'autres objets de caractère indépendant et aventureux. Après une journée ou deux de ce travail, ma nervosité devint si apparente que ma femme s'en aperçut; j'eus un instant l'idée de l'associer à mes efforts, mais il eût été nécessaire de lui confesser la cause de ma curiosité, cela m'était impossible. Je m'avouais moi-même le peu d'intérêt de ces recherches. Mais l'obstination est une des marques de mon caractère; quand j'ai commencé un examen ou une expérience, il est rare que je ne pousse pas ce travail jusqu'à ses extrémités, même si je me suis aperçu en route qu'il ne mènerait pas à grand-chose. Je cachai comme je pus mon excitation et me mis, en désespoir de cause, à feuilleter l'un après l'autre tous les ouvrages de

ma bibliothèque. Le résultat ne fut pas meilleur et il me fallut en rester là, ayant fait le tour de mon domaine. « J'ai dû négliger quelque recoin, pensai-je. Reposons-nous deux ou trois jours avant de compléter nos recherches. »

Le lendemain, j'achevais paisiblement mon courrier, quand j'éprouvai le besoin de consulter mon Littré au sujet d'une expression sur le sens de laquelle il me venait un doute. Je ne peux interpréter autrement cette impulsion que comme la réponse à un appel, car, à vrai dire, le doute était léger. A peine eus-je ouvert le volume, je tombai sur la photographie que je cherchais. J'avoue que je reçus un choc au cœur; là, si près de moi, à portée de main, et dans les parages où je me rendais presque chaque jour! Comment se faisait-il que je n'eusse jamais rencontré cette photo au cours de mes incessantes consultations? Cette question m'eût retenu quelques secondes si le premier regard jeté sur la reproduction que je tenais en main ne m'avait plongé dans une autre stupeur, beaucoup plus grande.

Ma main se mit à trembler et je fermai un instant les yeux, frappé par une constatation tout à fait inattendue. C'était une excellente photographie, d'une netteté parfaite, imprimée sur papier brillant, ce qui rendait l'image plus claire et en même temps plus vivante, sans compter l'effet produit par la réduction du format. Il est certain que ni moi, ni ma femme, ni mes amis, personne ne s'était trompé autrefois au sujet de la ressemblance de cette peinture. Je me regardai dans la glace; impossible de me retrouver sous ces traits ou pour mieux dire de me rappeler mon ancienne apparence; elle n'y était pas et les quinze années qui s'étaient écoulées depuis l'époque où l'artiste exécuta le portrait ne m'avaient pas conduit sur la voie. Il est des ouvrages dont le sens n'apparaît qu'à la longue; ce ne fut pas le cas pour celui-ci. Non, le temps n'y avait rien ajouté, ne m'avait pas aidé à le comprendre, de même qu'il ne m'avait pas amené non plus à constater que le peintre, ainsi que je me l'étais figuré autrefois, prenant comme prétexte mon visage,

s'était borné à s'exprimer lui-même dans cette figure.

La révélation fut complète, immédiate et unique. Je revis à l'instant celui qui avait créé l'image. Pendant une seconde il fut devant moi, plus sûrement présent que s'il était revenu sous sa forme humaine : deux yeux seulement, et ce regard qui m'envahissait, m'absorbait, m'enveloppait, était dans tout le sens du mot un regard prophétique.

J'appelai ma femme et lui montrai la photographie : « Mais c'est tout le portrait de Serge! s'écria-t-elle, à peine l'eut-elle sous les yeux. Où as-tu trouvé cette photo? » Pas un instant elle n'avait songé que ce fût celle du tableau fait à Nice.

Le doute n'était plus possible : le portrait que je venais de retrouver était celui de notre enfant.

FRANZ HELLENS.

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Fernand Vandérem : *Gens de Qualité*, Plon, éditeur. — Louis-Ferdinand Céline : *Bagatelles pour un massacre*, Denoël, éditeur. — André Berry : *Les Aïeux empaillés*, aux Editions de la Tournelle. — Louis Le Sidaner : *La Condition de l'Ecrivain*, Nouvelle Revue Critique.

Avec **Gens de Qualité,** M. Fernand Vandérem nous offre la première tranche de ses *Mémoires*. Il y fait revivre l'atmosphère d'une époque qui semble bien lointaine puisqu'il s'agit de la fin du XIX[e] siècle. L'impression de proximité réelle est bel et bien subjuguée dans nos esprits par le sentiment que cette époque est entre toutes différente de la nôtre. Le livre de Vandérem est précieux comme témoignage sur les mœurs d'alors et comme galerie de portraits fort savoureux. Livre précieux encore comme document littéraire, et, par surcroît, livre fort agréable... C'est d'une main légère que M. Vandérem campe un personnage et nous le révèle dans la suite de ses actions d'une façon qui pique la curiosité. Souvent le lecteur se voit entraîné à la découverte progressive d'une âme comme dans une aventure excitante. Le portrait de M. Arman de Caillavet par exemple, on pourrait fort bien l'intituler : *A la découverte d'un mari énigmatique.*

Du piquant et des traits incisifs, il y en a, vous le devinez. On sait le goût de M. Vandérem pour l'humour et la comédie! A l'égard de ces personnages qui l'ont accueilli et lui ont souvent donné des marques d'amitié, M. Vandérem s'est d'ailleurs imposé une attitude de sympathie et de courtoisie. Quand il rencontre sur son chemin l'inévitable drôlerie des êtres et des choses, il fait de son mieux pour ne pas la souligner, en sorte qu'on a parfois l'impression que cette drô-

lerie jaillit de la réalité même, presque à l'insu de l'auteur et presque en dépit de lui-même. Impression à la fois ambiguë et délectable! Il faut un peu de réflexion pour découvrir que cette apparence facile, cet air de ne pas y toucher, cachent un art très savant, ne serait-ce que celui du vif éclairage d'un détail très menu, presque insignifiant en apparence, qu'on fait émerger entre mille autres et qui se découvre comme particulièrement révélateur. Cette façon voulue de ne pas charger un personnage, tout en laissant parler d'un air innocent quelque détail particulièrement cocasse ou saugrenu, donne parfois l'impression d'une légère rosserie indirecte. Je songe surtout à tel et tel détail qui se mettent en relief lorsque M. Vandérem évoque les célèbres dîners littéraires de Mme Aubernon. Le lecteur ne peut éviter certaines questions sur ce milieu littéraire et mondain où se mélangent futilité et pédanterie, gaîté frivole et prétention intellectuelle, esprit et niaiserie, affectation de gravité et soucis de petite envergure. C'est avec la plus jolie dextérité, la plus fine pénétration qu'est menée l'investigation psychologique de M. Arman, le mari de l'Egérie d'Anatole France et qui est vraiment une curieuse figure. En Paul Hervieu, ou mieux encore dans la mue de Paul Hervieu, M. Vandérem a su discerner un cas psychologique fort intéressant que je vous laisserai découvrir. Dans les pages qui sont consacrées à Capus, il y a bien de l'émotion contenue. Hervieu et Capus connaîtront-ils un retour de faveur comme le croit M. Vandérem? J'ai relu *Peints par eux-mêmes*. Quelle langue rocailleuse, maladroite, sans musique, sans rythme et sans résonances! Je ne reproche pas à Hervieu la complication de sa phrase, mais je crois qu'il n'avait pas le sens très sûr de la langue française. On relit Capus avec plaisir, mais il lui manque un peu cet accent et ce choc que donne la véritable originalité. Le livre se termine sur une collection de *Maximes* dénommées *Minimes* qui recèlent de l'ironie, de l'âpreté, du mordant et qui sont bien dans la tradition de nos moralistes.

§

Bagatelles pour un Massacre. Tout le monde parle du dernier et massif pamphlet de Céline! Il prétend que nous

vivons sous un régime de « fascisme juif », et il crie sa révolte d'Aryen mis en esclavage, et cela au cours de 400 pages serrées et virulentes. Le démêlé de M. Céline et d'Israël ne me concerne pas dans cette chronique, mais son ouvrage relève de ma rubrique par une partie de sa substance. Car cet énorme pamphlet anti-juif est aussi à sa manière une espèce de Somme où Céline à la diable jette des aperçus fulgurants et brutaux sur les questions les plus variées. D'ailleurs si Céline est féroce pour les juifs, il ne ménage guère plus le français d'aujourd'hui. A lui aussi la satire au vitriol! J'avais dénommé *le Voyage au bout de la Nuit* un roman-typhon, brusquement déchaîné dans notre époque. *Bagatelles pour un Massacre* est encore le déferlement d'une force élémentaire et sauvage. Et cette fois le typhon passe au cours de quelques chapitres sur notre littérature d'aujourd'hui, bousculant tout, renversant les esthétiques et les gloires, les chapelles et leurs idoles aussi bien que les grandes réputations. Aux yeux de M. Céline, partout le toc, le chiqué et l'émasculé. A l'entendre, on trouverait tout dans notre époque, sauf l'émotion directe et authentique. M. Céline, qui voit du juif partout, ne manque pas de leur attribuer un plan concerté pour frelater notre littérature et en faire un instrument d'ahurissement et d'abrutissement du public. Le naturalisme à la Zola, les « enfilages de cocons » à la Gide, le surréalisme, l'art nègre, le proustisme, le « fignolage » à la Giraudoux, les ratiocinations d'Alain et de Benda, le tarabiscotage obscur et précieux à la Valéry (Paul des Cimetières-Valéry), les « salsifis » de M. Maurois, les « épluchures » de M. Cocteau, les « navets » de M. Sacha Guitry, les « éculeries » de M. Bernstein, « l'insignifiant jacassage » « des Mauriacs, des Lawrences, et des Colettes », tous les « génies » étrangers dont on nous impose les traductions : Rosamond Lehmann, Virginia Woolf, Wicki Baum..., etc..., etc..., le jeu de Massacre s'en donne à cœur joie! Wells, Huxley, Lawrence, Shaw, Faulkner, se voient dénommés « des gens très insignifiants ». Ce qu'on appelle les « humanités », moyen éducatif excellent pour châtrer les esprits! Montaigne, qui écrit en « semeur d'arabesques », à la balançoire! Stendhal et sa psychologie, à la balançoire! Racine? « Quel emberlificoté tremblotant

exhibitionniste! Quel obscène, farfouilleur, pâmoisant chiot! » A la balançoire également! Et M. Céline d'en arriver à dire : « Je donnerais tous les Proust de la terre et d'une autre encore pour « Brigadier, vous avez raison »... « J'aime encore mieux Claude Farrère que douze ou treize Faux-Monnayeurs ». Et il formule cet axiome : « Tout ce qui est compliqué est faux et pourri. » Pour lui, ce qui est conforme à « la nature occidentale », c'est le « simple, le « direct »... Quant à la perversion, « c'est la grimace, l'artificieux, l'alambiqué, la contorsion afro-asiatique »...

On voit toutes les perplexités où peuvent nous conduire les affirmations esthétiques de Céline. Elles ne vont rien moins qu'à rejeter *Faust* et *Hamlet*, les *Essais* de Montaigne, *Andromaque* et *Phèdre*, le *Rouge et le Noir*, *A la Recherche du Temps Perdu*, et je crois bien qu'en musique *Tristan et Isolde* ne pourrait être épargné. Il est assez curieux de constater que Racine, si honni de Céline, est pourtant épris de l'expression d'apparence simple, ennemie de la boursouflure, de l'emphase et de la surcharge. Il faut ajouter que contre les romantiques, Stendhal, également honni, se fait champion de la langue simple, nue et directe. Pour accroître les perplexités, on peut remarquer que le style de M. Céline aux yeux de beaucoup de lecteurs, donne l'impression d'un singulier mélange de précieux et de trivialité. De même que Sainte-Beuve prétendait que Baudelaire « pétrarquisait sur l'horrible », certains pensent que Céline écrivain minaude, raffine, fait des grâces, des cabrioles, chouchoute des effets de surprise et de contraste, caresse l'épithète rare et éberluante, s'amuse à des feux d'artifices verbaux, batifole avec une sorte de clinquant argotique et unit à une verve spontanée de grosse drôlerie mille et mille ruses de détail, en artiste fort averti, voire fort roublard et qui connaît par instinct ou par étude (c'est son affaire) les propriétés secrètes des mots qu'ils tiennent de leurs sons, de leurs coloris, de leurs accords et de leurs chocs, voire de leur mise en place. Non, ce n'est pas un artiste « simple », ce Céline dont la faconde lyrique coule de source comme celle de Rabelais ou du père Hugo et qui, en cours de route, joue à mille et mille prouesses fantasques avec les mots. La boue, la bile et les escarboucles

de toutes couleurs, il brasse d'ailleurs cette étrange pâte avec une lourde dextérité. Dans l'expression, il ne cesse de raffiner et de subtiliser sur le grossier et l'asséné. Avec son inépuisable fantaisie verbale et ses méthodes d'entassement, d'amplification, de développement, de grosse orchestration, on a le sentiment d'une « émotion authentique » (certainement), d'un accent véridique (sans aucun doute), et aussi d'une visible rhétorique. Si tout penseur selon Nietzsche est le comédien de son propre idéal, M. Céline à son tour est à la fois un écrivain sincère et le rhéteur de sa propre sincérité. Dans quelle mesure Céline écrivain résisterait-il aux critères de Céline critique littéraire et artistique? « Simple », « direct », oh! Céline, non, mille fois non, il n'y a pas que cela dans votre expression! Et je ne m'en plains pas.

« Emotion authentique? » L'écrivain qui noircit du papier sans être dirigé par elle, je ne le comprends pas. Elles peuvent être d'ailleurs fort diverses, les « émotions authentiques » qui inspirent une œuvre depuis le mouvement d'indignation jusqu'au ravissement d'une belle histoire, en passant par l'irrésistible passion de témoigner et la tentation ardente d'explorer tel ou tel aspect de l'humanité comme s'il s'agissait de la plus surprenante aventure. La gamme des « émotions authentiques », je la crois beaucoup plus vaste que ne le laisse entendre M. Céline. Il en est d'intenses et d'essentielles, qui ont une valeur humaine de premier ordre, et qui sont pourtant étrangères à la très grosse masse des humains. Je redoute par instants que M. Céline n'aspire à restreindre considérablement le domaine artistique et à le réduire à la tranche des grandes émotions rudimentaires et communes qui elles aussi existent, c'est de toute évidence, mais qui ne sont pas les seules! Je crains que M. Céline ne veuille retrancher de l'art bien des curiosités, bien des tentatives audacieuses, bien des explorations osées; j'ai peur en fin de compte qu'il ne lui interdise bien des domaines! Le « simple » et le « direct » sont à l'occasion d'excellentes choses. Il faut parfois philosopher « à coups de marteau » et ramener les problèmes à leurs termes les plus élémentaires lorsqu'on les a noyés dans le dédale des subtilités. Mais la volonté de rejeter comme « artificieux » et « chiqué » tout ce qui n'ap-

paraît pas immédiatement « simple » et « direct » nous mènerait loin, bien loin. Plus de peinture de la vie intérieure, car elle est souvent labyrinthe et broussailles! Et quand la passion d'explorer avec un souci d'exigeante vérité le réel vous oblige à le voir sous des aspects complexes, faut-il donc renoncer à la volonté de voir clair dans ce qui est? *Bagatelles pour un Massacre* est d'ailleurs un livre étonnant qui empoigne son lecteur, le bouscule, le brutalise, le fait vibrer et réagir mille et mille fois; il l'emporte dans un vent de frénésie et lui donne les violentes émotions d'un cyclone ou d'un tremblement de terre. Il est dans la meilleure veine de son auteur. Et cela quelle que soit l'opinion du lecteur sur les rapports des juifs et du monde moderne!

§

Je ne me ferais pas trop prier pour dire qu'à sa manière le petit livre du bon poète André Berry, **Les Aïeux empaillés,** est un chef-d'œuvre de finesse où l'humour le plus gentil, le persiflage le plus enjoué, la fantaisie la plus gracieuse se mêlent dans la plus sûre harmonie. On prend plaisir à pénétrer dans cette famille du poète qui, acrobate dans l'art des généalogies, la rattache à l'empereur Constantin et au fameux Pic de la Mirandole. Nous ne nous sentons aucune envie de chicaner le poète au cours de ces filiations extraordinaires, car il s'est placé dans une zone narquoise et ambiguë où nous nous disons : si c'est certain, tant mieux; si c'est problématique, tant mieux encore, car dans les deux cas les jeux de M. André Berry restent fort divertissants. Lorsqu'on se constitue un si noble lignage et qui remonte si loin, on risque fort de se découvrir d'illustres ancêtres tant soit peu pendards, paillards et brigands. Avec la meilleure grâce du monde, M. André Berry accepte quelques aïeux gentiment assassins et n'a pas le mauvais goût de trop blâmer leurs exploits au nom des préjugés d'aujourd'hui. Quant aux ancêtres qui se sont laissés déchoir en se livrant à des occupations roturières, M. Berry les campe avec la même bonne volonté ironique. Et quelle joie quand il peut esquisser la physionomie de quelque aïeul cocasse, étrange, excentrique à souhait! Tel était par exemple Albert Berry. « On eût dit

qu'il travaillait sans relâche à sa propre caricature. » C'était l'homme aux quarante-deux pipes et qui, grand liseur, « avait une pipe spéciale pour déguster chacun de ses auteurs favoris »... Un livre qu'on lit vraiment avec un plaisir sans mélange.

M. Louis Le Sidaner (**La Condition de l'Ecrivain**) est doué d'un esprit curieux et souple. Il glisse avec aisance parmi les sujets les plus variés, qu'il effleure d'une main pertinente. La vie des mots, les problèmes de la poésie, du récit et de la critique, l'attirent et il prête attention aux conditions matérielles qui agissent sur la vie et l'œuvre de l'écrivain. Il n'est guère de question qui ne lui inspire quelque vue judicieuse, et il aborde tous les problèmes qu'il rencontre avec un esprit ouvert et équitable. On pourrait très bien considérer son livre comme le recueil des questions qui agitent le plus fréquemment la littérature d'aujourd'hui. On y sent vivre ses soucis, ses thèmes familiers, ses aspirations, ses difficultés présentes. En bref, un livre qu'il suffit de feuilleter pour respirer l'atmosphère de la littérature actuelle.

GABRIEL BRUNET.

LES POÈMES

Renée de Brimont : *Les Fileuses*, Corrêa. — Makhali-Phâl : *Chant de Paix*, Bibliothèque royale du Cambodge. — Adrienne Revelard : *Passante*, H. Matarasso. — Cécile Arnauld : *Les réseaux du réveil*, G. L. M.

Mirages, autrefois, et *Psyché*, aujourd'hui **les Fileuses**, les poèmes de Renée de Brimont se recommandent par d'égales qualités musiciennes, une souplesse impalpable, comme liquide, une luminosité chatoyante, imprévue et prenante. Il est rare, chez un poète femme, d'avoir à noter une technique du vers qui lui appartienne en propre, à moins qu'elle soit l'effet d'un laisser-aller, d'un abandon de toute maîtrise. Ici rien de pareil. C'est sans doute que Mme de Brimont appartient à une lignée glorieuse qu'illustre la mémoire d'un des plus admirables maîtres du vers français. Lui aussi a été taxé de céder à de la facilité dans la facture, à de la monotonie par indifférence ou encore par impuissance, dans le développement de ses poèmes. On peut, malgré la lassitude des explications scolaires, reprendre, fût-ce au bout de plus d'un demi-siècle, *les Méditations* ou *Jocelyn*, et s'es-

sayer à composer dans le style « facile » de Lamartine : Victor de Laprade et d'autres s'y sont rompu le cou... Fort heureusement Renée de Brimont n'a jamais songé à imiter les exemples de son grand-oncle; elle est elle-même, et c'est par là qu'elle se rapproche de lui. Ses qualités n'empruntent rien à autrui; ses défauts, sans doute, pas davantage. Mais elle aussi donne l'illusion de la facilité, tant son allure est aisée, son rythme régulier avec de parfaits élans, des retours, des solutions de continuité où la mesure s'apaise plutôt qu'elle ne bute. Rien qui heurte, aucun éclat, ni cri personnel de passion ou de désespoir, tout — ce qui, dans la poésie féminine est rare — est transposé en fiction, la personne du poète n'est pas en jeu. Nulle curiosité indigne ne sera satisfaite chez le lecteur : l'auteur subit-il des passions, a-t-il souffert, aspire-t-il à des joies, à des sacrifices quelconques? Je ne sais, et de cela je le loue; Renée de Brimont hume au passage les lumières et les éclairs dont étincelle l'espace et dont se créent les mythes; elle assiste émerveillée aux bruissements ailés des feuillages, aux frissons fugaces des belles sources :

Cours, Source!... Cours!... Dépasse l'espace
où la Nature a frayé sa trace
à ton plaisir.
Capte l'image ardente et brûlante
du pied furtif... Poursuis Atalante
sans la saisir
Cours!... Sur la napée où, penché ce visage
qu'épouse et détruit le feuillage d'argent,
naîtra mon fantôme adorable et changeant,
ma Sœur... J'y veux tracer les lignes du présage.

Veut-on, en alexandrins traditionnels, avec des coupes vives et subtiles, une impression assez voisine :

Mes doigts ont effleuré la plaine vaporeuse.
Silène fol blessa les vignes. Dans la creuse
coupe et sur la fontaine, en l'âme du cristal
que frappe et frappe encore un sabot de métal,
Pégase a fait jaillir l'onde avec le mystère.
La source court, le Cheval-dieu se désaltère,
il s'ébroue et bondit sur un lit végétal.
Et voici refleurir, de nos joutes ailées,
ces roses du Pirène et ces lys des vallées.

Ce sont les Parques, ce sont *les Fileuses*, leurs sœurs asservies, confidentes, exilées au gré du temps et de ses couleurs, qui intéressent, et non sa propre personne, le songe méditatif de Renée de Brimont; Ariane, Pénélope se mêlent à des chœurs d'oréades, d'amazones, de récitantes, leur mort, leur réveil, le mouvement de leurs rêves, où se recrée à loisir toute une nature irisée et vermeille. L'âme d'un pur poète est là, vibrante et exaltée.

Edité par les soins de la Bibliothèque royale du Cambodge, « achevé d'imprimer à Phnom-Penh le 8e mois de l'an 2480 de l'ère bouddhique et le 6e mois de l'année 1937 de l'ère chrétienne », ce **Chant de Paix**, « poème au peuple Khmèr pour saluer l'édition cambodgienne du *Vinaya Pitaka*, la première corbeille du canon bouddhique », a été commandé à Makhali-Phâl, de qui j'ai eu l'honneur de parler naguère en cette chronique, lorsqu'elle publia son inoubliable et déchirant poème de traditions, mêlées de mythe et d'histoire, *Cambodge*. Descendante de la plus pure race Khmère, cette jeune femme suscite dans ses chants héroïques, de tourmentes éperdues et d'harmonies songeuses, la gloire de cette race dont nous ne connaissons guère, comme le dit Edmond Jaloux, les secrets que par son architecture et par ses statues. Dans son poème précédent, Makhali-Phâl chantait avec une âpre véhémence et un élan épique singulier les traditions immémoriales, les guerres, les gloires du *Cambodge*. Ici, grâce au renouveau de la dévotion bouddhique, l'avenir de « son peuple » qu'elle exhorte s'illumine à la clarté des traditions maintenues ou retrouvées, contre les illusoires idolâtries des races asiatiques pénétrées par l'influence européenne; c'est une superbe admonition à repousser les futiles séductions du Progrès, de la Science, de la Raison, à ressusciter la Parole de Bouddha, la parole de Paix, la parole qui apaise et qui apprête au Nirvana.

As-tu oublié, Asie, la douceur
D'appeler la panthère ma sœur
Et le banian mon père et l'arc-en-ciel ma femme
Et le fleuve ma grand'mère?

. . . .

As-tu oublié, Asie, la paix et l'infini de l'homme
Qui porte encore en lui la beauté du monde?
. . . .
As-tu oublié, Asie, l'identité de l'âme
Avec l'univers?
As-tu oublié, Asie, l'identité de tous les êtres
Avec l'homme?
As-tu oublié, Asie, l'Unité?

Le peuple Khmèr s'est voué à la mission de ressusciter la Parole et de prêcher l'absolue conciliation aux hommes d'Europe comme aux hommes de l'Asie :

Répands, peuple Khmèr, sur l'Europe,
Répands, peuple Khmèr, sur l'Asie,
La Lumière après laquelle soupirent
Les paradis et les enfers,
La Lumière après laquelle soupire
Le cœur inquiet du soleil et de la lune,
La Lumière après laquelle soupire
Le sein douloureux de l'espace mère
Avec les dieux, les hommes, les géants,
Les bêtes, les pierres et les plantes...
. . . .
Lumière de la Paix et de l'Amour bouddhiques,
Que tous les êtres soient heureux!

L'ample suscitation à rétablir sur la terre, sous et dans les cieux le Bonheur et à reconquérir la Paix, ah, puisse-t-elle, selon le désir frémissant et bondissant et superbe du poète, triompher à nouveau par la patiente volonté de ce peuple si peu nombreux et lointain, qui n'a d'autre idéal, d'autre foi que celle-là dans l'avenir. Qu'il écoute et suive son poète.

Les poèmes de **Passante** décèlent, hélas! chez l'auteur, Adrienne Revelard, la détresse d'une déception trop commune. Elle est désabusée, comme tant d'autres parmi ses sœurs, de l'amour; elle s'est retraite en froideur résignée et s'évertue vers l'oubli par le don définitif de soi à Dieu.

Je n'attends pas de n'avoir plus rien à t'offrir,
Mon Dieu,
Qu'un pauvre corps triste et fané,
Je t'offre mes mains qui ont souffert

Mais qui peuvent encore étreindre, —
Mes pieds qui marchent sur les cendres
N'arrêteront pas avant de t'avoir atteint...

Cette douleur, cette mélancolie qui accepte le sort chantant d'une voix discrète mais sûre, ne cédant guère au charme attendri d'un souvenir, est morte d'avance à l'espoir. J'apprécie en Adrienne Revelard cette extrême discrétion, le monde est pour elle désenchanté, puisque lui manque *le seul être!* Elle n'insiste pas et se voue au silence. Elle est prête par la force presque étouffée de sa souffrance humaine, mais l'Amour, la Poésie demeurent, exaltantes lumières, qui flamboient sur le monde, qui l'emportent, le divinisent. Pauvre sœur, en vérité, qui, meurtrie et chagrine, s'arrête sur le chemin et renonce à élever, pour le bien de tous, au-desssus du niveau terrestre, le flambeau éternel; pauvre sœur qui renonce.

Je songeais, en lisant les derniers poèmes publiés par Céline Arnauld, **les Réseaux du Réveil,** à la belle définition de la poésie que donne à la fin de son autobiographie, *Life is my Song,* le grand poète des Etats-Unis, John Gould Fletcher : la poésie c'est « une succession rythmique de mots colorés par une forte émotion, recueillis dans la quiétude, et pénétrés d'un sens figuratif symbolique ». Rien n'apparaît d'une expérience sentimentale personnelle; tout est transposé sur le plan des généralités de l'esprit; cependant la sensation directe détermine le choix, le ton, le mouvement des images qui la figurent, et cette succession de mots colorés, laissant l'ombre régner sur les intervalles, maintient une ligne, en quelque sorte scintillante, qui relie les cimes élues :

Murée dans le poème toute peine est légère!
. . . .
Soudain surgit dans les tremblantes neiges
Des solitaires noëls une rose toute ravie
Comme de fragiles yeux d'enfant
Chanson que les cigales se passent
de palmier en palmier
Source de charme née sur mon oreiller de lune

Ailleurs, je les vois aussi, « dans la magie des ondes »,

Têtes enfantines modelées par le masque du vent
Les musiciens des marées
oiseaux revenus du pays de l'oubli
S'éveillent dans leur robe de prisme
ligotés par l'écume...

Une sensibilité parfaite de femme transforme en efflorescences d'idées, qui sait? peut-être les caprices, joies ou détresses de son cœur; on ne s'en avise qu'à la longue; l'idée absorbe leur sève, elle nous enchante d'une nouveauté bien plus pure, ou poétique, que son prétexte.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Somerset Maugham : *Servitude humaine*, Editions de France. — André Malraux : *L'espoir*, Gallimard. — G. de La Tour du Pin : *Le Retour du guerrier mort*, Les Libertés françaises.

Il n'entre pas dans mes attributions de parler, dans cette chronique, des romans traduits de l'étranger. Mais une fois n'est pas coutume, et l'on me permettra de faire exception en faveur de **Servitude humaine** par M. Somerset Maugham, ce grand Anglais, ami de la France, qui est né, d'ailleurs, à Paris. Cette œuvre, déjà considérable par son étendue, puisqu'elle ne compte pas moins de 619 pages in-8°, dans l'excellente traduction de Mme E. R. Blanchet, l'est plus encore par sa signification, la philosophie qui s'en dégage, et ses qualités littéraires, la vérité des personnages qu'elle anime. Sans doute, connaît-on M. Maugham pour ses œuvres dramatiques (une vingtaine de pièces, environ), pour ses nouvelles du Pacifique, publiées sous ce titre, ici : *L'Archipel aux Sirènes*. Mais on sait moins que celui que les Anglais appellent le « Kipling du Pacifique » pourrait aussi être qualifié de Maupassant britannique, à cause de la ferme objectivité de son réalisme (Londres compte peu de peintres de la qualité de M. Maugham, ce maître de « l'Ecole Cockney », comme on dit de l'autre côté du *Channel*), et *Servitude humaine* est, dans son originalité puissante, une espèce de réplique contemporaine d'*Une vie*, le chef-d'œuvre de notre conteur normand. Philip Carey, le principal protagoniste de ce récit, entre dans l'existence sous de peu favorables auspices. Après son père, il perd de bonne heure sa mère, qui le laisse sans

fortune; est recueilli par un oncle, pasteur, plat conformiste, et après s'être détourné de la carrière religieuse, où celui-ci voulait l'engager, s'essaye à Paris à la peinture, reconnaît qu'il n'a pas l'étoffe d'un artiste, et finit par exercer la médecine dans une petite ville de pêcheurs, après diverses tribulations. Il faut dire qu'il a un pied bot, et que cette infirmité, qu'il trouve — après ses camarades de collège — hommes et femmes toujours prêts à railler, pèse lourdement sur sa destinée, en influençant son caractère. Philip n'a rien d'un héros (telle est l'impartialité de son portraitiste, malgré l'évidente prédilection qu'il a pour lui). On lui découvre plus d'une faiblesse, plus d'un vilain côté même : il ira, à un certain moment, jusqu'à rêver de hâter la mort de son oncle, dont l'héritage le tirerait d'embarras... Et pourtant, dans l'ensemble, il est sympathique. C'est qu'il est doué du pouvoir d'aimer, généreux, clairvoyant — il exerce son ironie à ses propres dépens, nonobstant sa vanité — et s'inquiète de découvrir le sens de la vie. Quel est donc l'écrivain anglais qui a dit : « les meilleurs hommes ne sont que les meilleurs moments des hommes »? Philip a beaucoup de bons moments. Mais ses expériences sentimentales sont cruellement décevantes. Il est, d'abord, cruel lui-même, par insouciance égoïste, avec la demoiselle d'une sensualité bien britannique, et très *middle class,* qui le déniaise; mais il rachète au plus haut prix ce péché juvénile en tombant sous la griffe d'une serveuse de maison de thé, une certaine Mildred, vaine et méchante, qu'il faut, à mon sens, compter parmi les figures les plus expressives du roman anglais, et que je n'hésite pas à placer à côté de la Moll Flanders de Daniel Defoe, pour l'intensité de son relief. M. Maugham est, d'ailleurs, un portraitiste admirable de la femme, et la malheureuse vieille demoiselle qu'il nous montre s'acharnant à peindre, à Paris, en dépit de la médiocrité de ses moyens, et finissant par se pendre, à bout de misère, non de volonté; la saine jeune fille que Philip finira par épouser, sont d'une qualité hors de pair. Rien, ici, de la tendance à l'exagération du trait, à la farce, que l'on trouve dans son théâtre. Le comique, dans *Servitude humaine,* ne dépasse pas le *ton,* qui le ferait jurer avec la couleur générale du récit.

Cette couleur est sombre. Mais le pessimisme de M. Maugham n'a rien de désespéré. On connaît le mot, qui termine le roman de Maupassant, auquel j'ai fait tout à l'heure allusion. M. Maugham ne le paraphrase pas; mais son livre en est, tout entier, la paraphrase; on a l'impression en fermant ce livre, qu'il pense, lui aussi, que la vie n'est ni si bonne ni si mauvaise qu'on le dit. Philip sera heureux, peut-on penser; et s'il a souffert, il a épuisé de douces heures. Mildred est affreuse, avec Philip; mais elle est capable, à son tour, d'aimer, de souffrir. Voyez la mort sereine de l'oncle du jeune homme, malgré son misérable acharnement à vivre; et la tendresse dévouée de sa femme... Enfin, Philip s'est analysé, s'est connu... N'est-ce donc rien? M. Maugham a écrit de l'auteur de *Gulliver*, dans *Sur un paravent chinois :* « Il y a chez Swift une dignité, une grandeur, une saveur que tous nos efforts modernes ne peuvent atteindre; en un mot il y a le style. » Ce style, on le retrouve dans *Servitude humaine*, mais décanté de son âpreté. Une compréhension profonde de la relativité des choses tempère l'amertume du roman de M. Maugham. Ce roman n'est point nihiliste. Imaginez ce qu'un Russe aurait fait de l'existence de Philip, avec les mêmes données que M. Maugham. Il y a, chez celui-ci, la santé, la solidité anglo-saxonnes.

Comme celle de 1914 1918, la guerre civile d'Espagne inspire, ici, des écrivains et... des écrivains combattants. Une chose peut nous attrister, cependant, c'est qu'ils soient d'authentiques Français. N'est-ce pas assez, trop, que des hommes d'un même pays s'entr'égorgent sans qu'il faille voir, encore, des étrangers se mêler de leur querelle? J'entends bien que M. André Malraux, l'auteur de **L'Espoir,** se place au-dessus des considérations nationales, et que c'est pour la défense de l'Homme, en général, pour la conquête de ses droits, sinon de ses libertés, qu'il s'est engagé comme aviateur dans l'armée rouge (qui se dit, pourtant, l'armée nationale); et puis, il a dû lui rester relativement peu de temps pour tuer, à en juger par le nombre de pages du roman qu'il a écrit, depuis qu'il a franchi les Pyrénées. Il a eu des loisirs ou s'est vu accorder de nombreuses permissions, à moins (car je le crois nanti, là-bas, d'un grade supérieur) qu'il ne se les soit

octroyées de son chef. Tel est le privilège de la supériorité, qui a partout ses droits, même chez les communistes; et, du reste, M. Malraux — de par sa pensée — fait partie d'une aristocratie. M. Ferdinand Céline raillait avec amertume dans le virulent pamphlet qu'il intitule *Bagatelles pour un massacre,* les « va-t-en guerre », comme il dit, qui se soustraient aux monotones servitudes des combattants ordinaires, n'attendent pas, avec ces humbles héros, dans la tranchée, le moment de courir aux « barbelés » comme un condamné à mort marche à la guillotine, et font, en somme, de « l'amateurisme »... Mais c'est que M. Céline ne tient pas compte des obligations de l'art. L'art, comme « la grandeur » de Louis XIV, attache ses représentants « au rivage »; à moins que les nécessités de la propagande n'obligent de recréer, en leur faveur, quelque chose, si l'on veut, comme la fonction d'historiographe, qu'exerçaient les écrivains de talent notoire, sous l'ancien régime... Et M. Malraux est un auteur incontestablement très doué. Il fait preuve de maîtrise dans la violence des tableaux qu'il brosse des combats — surtout aériens — auxquels il a assisté. A coup sûr, les spectacles meurtriers l'exaltent; et je le crois possédé par un amour du sang, qui, s'il n'est pas de caractère sadique, ne laisse point de jurer singulièrement avec les sentiments fraternels qui l'animent. En tout cas, ce marxiste notoire est un esthète, et des plus individualistes, malgré qu'il en ait. Il me fait songer, plus qu'à Barrès qui est allé, lui aussi, s'exciter en Espagne, aux humanistes condottières de la Renaissance, à un Cellini, par exemple... Plutôt qu'à l'auteur du *Capital,* dont il se réclame, c'est à celui de *Par delà le bien et le mal* qu'il s'apparente; et le bonheur du troupeau semble moins le préoccuper que la jouissance des pasteurs. Nulle pensée claire, à vrai dire, encore moins sereine, sur cette peinture orageuse, sillonnée d'éclairs magnifiques : l'incohérence même — et la partialité — un goût *désespéré* du désordre, de la catastrophe à l'état permanent; du risque; de la mort .M. Malraux a soulevé le couvercle d'un vaste panier de crabes. Les insurgés ne semblent pas être du côté qu'il dit, mais de ses camarades. Tous agissent comme des révoltés, avec une horreur instinctive de la discipline; et M. Mal-

raux lui-même est un anarchiste, genre 1890, que l'on sent bien qui ne serait pas satisfait si le régime, qu'il appelle de tous ses vœux, se trouvait, par hasard, instauré dans l'Europe, l'Asie et les deux Amériques. On peut mettre en doute la sincérité ou le désintéressement d'écrivains qui, comme lui, se sont faits les champions de la cause révolutionnaire. Mais ce n'est pas d'hier que son tempérament l'a porté là où la violence le sollicitait d'aller. Ecoutez-le chanter, en ce style fumeux, apocalyptique où il s'épanche comme la Pythie sur son trépied, quand il ne fait pas de l'excellent reportage, « la possibilité infinie du destin », vous vous convaincrez qu'il n'y a que frénésie à l'origine de son besoin d'autre chose. Rien de plus favorable qu'un certain mysticisme exalté, une métaphysique transcendantale, à l'épanchement des instincts les plus cruels. Les éléments introduits par le cinéma dans la littérature : la succession rapide et variée des scènes, le brassage des multitudes — et les plus cosmopolites — convenaient à merveille au talent de M. Malraux, à son paroxysme. Il se perd délicieusement pour se retrouver, sans doute, dans cette mêlée brutale. Mais c'est fragmentairement qu'il se recompose et dans une constante instabilité. Il y a bien de l'hystérie dans tout cela. L'époque a les nerfs malades; et l'on ne saurait faire, après tout, de meilleur compliment à M. Malraux qu'en disant qu'il est, peut-être, l'écrivain le plus représentatif de l'époque.

Il faut lire, après le roman de M. Malraux, la noble méditation que M. G. de La Tour du Pin intitule **Le Retour du Guerrier mort,** car il en est peu de plus reposantes. Non que d'émouvants sentiments, de pathétiques pensées ne l'inspirent. Mais un esprit altier en règle *les voix,* les ordonne, comme les sons d'instruments variés, dans une harmonie générale, d'où se dégage une impression de sérénité. Parmi les morts de la grande guerre, l'armistice signé, un héros se refuse à partager l'enthousiasme de ses camarades d'outre-tombe. Celui-là n'a pas *oublié,* et ne saurait exulter de joie, comme eux; ni s'abandonner aux violences d'une haine passionnée. L'Ange, furieux de son *indifférence,* le condamne à une vie errante dans les espaces. Il cherche donc, à travers les limbes, une vérité, une lumière, une raison de se re-

prendre à croire et à espérer... Après s'être, un instant, attardé auprès d'une ancienne maîtresse (vanité de l'amour!), il revoit le champ de bataille où il est tombé, sans y retrouver sa dépouille; assiste à l'œuvre ignoble des trafiquants de cadavres; rencontre Prométhée, le ravisseur du feu dont les hommes ont trahi la pensée; s'afflige sur le renoncement, l'abandon de son pays, et se reconnaît idéalement dans l'*anonyme* soldat inconnu, qui dort sous l'Arc de Triomphe :

Tel qu'en lui-même, enfin, l'Eternité le change.

C'est la suprême leçon de l'humilité — si proche, n'est-ce pas — de l'orgueil le plus sublime; aussi le réconcilie-t-elle avec les hommes. Il y a, dans le petit livre de M. de La Tour du Pin, un accent que j'apprécie fort; un pouvoir de pensée abstraite s'exprimant avec une aisance qui n'est pas commune, en symbole animé, et qui m'a fait songer (que l'on veuille bien voir là un éloge) à Villiers de l'Isle-Adam.

JOHN CHARPENTIER.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Encyclopédie française. Tome IV : *La Vie*. Tome V : *les Etres vivants, Plantes et Animaux*.

C'est une loi de la Paléontologie : dans les diverses lignées évolutives, la taille croît progressivement. C'est ainsi que l'évolution des Mammifères a abouti à des formes géantes, à croissance dysharmonique, véritables monstres, aquatiques (Cétacés) ou terrestres (Proboscidiens), surchargés de calcaire et de graisse, formes dégénérées, sénescentes, en voie de disparition. C'est ainsi de même qu'ont disparu les Reptiles géants de l'époque secondaire. Les Insectes, par leur petite taille, par leur prodigieuse faculté de reproduction (parfois dix générations par an, et même plus), sont supérieurs à cet égard aux Mammifères. On prétend qu'ils survivront à tous les autres animaux, avec les Protozoaires (unicellulaires). Parmi ces derniers, les plus petits, les Flagellés, sont doués de la plus grande activité vitale, et réussissent à fabriquer de la matière vivante à partir de corps organiques très simples. Mais leur puissance chimique n'est rien à côté de celle des Bactéries et des Ultra-microbes.

Les énormes volumes de l'*Encyclopédie française* m'ont

fait penser à ces formes monstrueuses que j'évoquais tout à l'heure. Riches des multiples acquisitions du passé, ils me paraissent destinés à vieillir rapidement .

Le volume IV, consacré à **la Vie,** a eu la chance d'être dirigé par un savant d'une haute culture, André Mayer. De même qu'on injecte, parfois avec succès, dans des corps alourdis, des hormones de rajeunissement, de même la pensée de ce physiologiste a donné un aspect très vivant à cet ouvrage sur la Vie.

L'Introduction, d'André Mayer, est tout à fait remarquable. Les divers aspects et caractères de la Vie y apparaissent dans leur enchaînement logique.

Sur la planète Terre, une force est à l'œuvre, l'une des plus puissantes de celles qui s'y trouvent en action. Cette force, c'est la vie... Le poids de tous les êtres vivants est à peine le millième de celui de l'écorce. Tout de même, ils font une masse de l'ordre de cent milliards de tonnes. Surtout, c'est une masse qui n'est comparable à aucune autre. A l'inertie chimique des roches et des eaux, elle oppose son activité. Elle remanie la surface de la Terre. Elle la transforme, la modèle...

La cellule est le siège à la fois de destructions incessantes et d'un pouvoir de reconstruction considérable.

La reconstitution constante n'est possible que si la cellule fonctionne correctement, et elle ne peut le faire que dans des conditions étroitement définies. Pour les êtres unicellulaires ces conditions sont bien rarement réalisées. Aussi leur existence, soumise à tous les aléas, est-elle effroyablement précaire. Une masse énorme d'entre eux, des milliards, sont détruits à chaque instant, et la Terre apparaît ainsi comme le domaine de la mort. Une sorte d'incroyable gaspillage de vie se fait à tout moment.

Mais aussi les unicellulaires sont doués d'une capacité prodigieuse de multiplication.

Comment peuvent subsister les formes supérieures de la Vie? Comment dans un organisme, tel que l'organisme humain, les activités des diverses parties sont-elles coordonnées, harmonisées, intégrées en un tout?

Ce problème du *maintien de la Vie,* maintien de la composition chimique, du milieu intérieur, de la structure, est longuement examiné par les collaborateurs d'André Mayer.

Beaucoup de ceux-ci sont des physico-chimistes, et ont travaillé à l'Institut Rothschild. Mais

quelque extraordinaires que soient les progrès de la physico-chimie depuis cinquante ans, et ceux qu'elle fait chaque jour, ils ne suffisent pas à ouvrir aux recherches sur la vie toutes les avenues nécessaires.

Les travailleurs ne se découragent pas pour cela, convaincus qu'ils sont que les problèmes de la Vie recevront un jour une solution satisfaisante.

On a souvent discuté sur la valeur des prévisions en Biologie. On s'est demandé si le deuxième principe de l'énergétique, le principe de Carnot, se vérifie chez les êtres vivants. Question complexe, et qui peut se présenter sous divers aspects.

D'où vient que, si le maintien d'un organisme, si sa reproduction, si son usure, se présentent avec des caractères de destinée inéluctable, nous ayons cependant le sentiment que son comportement est, pour une part, indéterminé? et que si sa biologie permet de prédire — mieux, oblige à prédire — un certain cours nécessaire des événements, elle laisse un champ si vaste à l'imprévisible?

Parmi les divers problèmes de la Biologie certains changent si rapidement, que les exposés qui leur sont consacrés dans l'Encyclopédie ne paraissent plus tout à fait à jour. C'est là le danger des gros livres, des Encyclopédiens. Pour en revenir au volume IV, je trouve que certains chapitres ont été quelque peu sacrifiés : ainsi, on aurait pu insister davantage sur *la polarité* des cellules et des organismes, sur *la rythmicité*, sur *la régulation du cœur?*

A noter, dans la dernière partie de l'ouvrage, « *la Transmission de la Vie* » une étude assez détaillée de l'*Œuf* et de *l'Organogenèse*, où est bien montrée l'importance de l'« organisateur ».

§

Le volume V de l'Encyclopédie : **les Etres vivants, Plantes et Animaux,** n'a pas été conçu à la manière du précédent. On y sent moins une pensée directrice. Il y a

bien un « avant-propos », mais purement littéraire. M. de Monzie, le promoteur de l'*Encyclopédie française,* y énumère les noms des philosophes, historiens, écrivains, sociologues, hommes politiques, qui ont porté intérêt aux sciences naturelles : Aristote, Albert le Grand, La Fontaine, Rousseau, Rivarol, l'abbé Delille, Chateaubriand, Balzac, Michelet, Toussenel, Renan, Thiers, Engels, Marx... Il termine en citant cette maxime de Gœthe : « Grises sont les théories, mais le bel arbre de la vie est toujours vert. »

Paul Lemoine, géologue éminent, a été chargé d'établir le plan de l'ouvrage et la répartition des matières. Délibérément, il a écarté les problèmes relatifs à la classification, à la systématique, à la nomenclature. Il lui avait semblé que l'idée d'évolution dominant les sciences naturelles, il devrait être accordé une très large place à la « genèse des espèces », aux « groupements végétaux », aux « milieux et leurs faunes », à la « Géographie des êtres vivants »...; il a confié une série de mises au point sur ces sujets à des Maîtres fort réputés, dont Cuénot, de Nancy et Guyénot, de Genève... La lecture de leurs envois a été pour Paul Lemoine, il l'avoue sans détours, une « déception ».

Ce tome de l'Encyclopédie qui me paraissait devoir assurer le triomphe des théories évolutionnistes, me semble, au contraire, aujourd'hui sonner leur glas.

Si à l'heure actuelle, dit-il, la plupart des naturalistes et des biologistes se proclament évolutionnistes convaincus, et cela quelles que soient leurs idées politiques ou religieuses, chacun sait que « la théorie de l'évolution est impossible ».

L'évolution est une sorte de dogme auquel les prêtres ne croient plus, mais qu'ils maintiennent pour leur peuple.

Aucune des explications fournies ne peut subsister, qu'il s'agisse des documents apportés par les lamarckiens, les darwinistes, ou par les écoles ultérieures. La sélection naturelle ne joue pas; elle n'a qu'un effet conservateur et limite la variabilité des espèces. On nie l'hérédité des caractères acquis. Cuénot et Jean Rostand arrivent à écrire que les conclusions de la génétique sont décevantes. Pour Caullery, les faits enregistrés par la génétique ne semblent pas dé-

passer le cadre de l'espèce ou tout au plus du genre, et l'espèce apparaît comme ayant une grande stabilité.

Mais, dira-t-on, les preuves paléontologiques de l'évolution sont convaincantes. Ici Lemoine cite l'opinion de deux paléontologistes, collaborateurs de l'Encyclopédie, Arambourg et Piveteau.

Arambourg a signalé entre autres les renouvellements brusques et considérables des faunes successives de Poissons.

La faune du Permo-trias, surtout composée de Chondrostéens, est brusquement suivie d'une faune liasique formée d'Holostéens. Cette dernière subsiste sans grands changements jusqu'au Crétacé moyen où un autre renouvellement brusque fait apparaître une majorité de Malacoptérigiens abdominaux. Après une période de stabilité qui se maintient jusqu'au début du Tertiaire, l'Eocène voit apparaître brusquement un ensemble d'Acanthoptérygiens; aucun lien direct de filiation ne peut être établi entre ces faunes.

Ainsi Arambourg paraît revenir à l'opinion de Cuvier sur les révolutions du globe.

Pour Piveteau :

Le monde organique est très vieux, et tous les grands types de structure, c'est-à-dire les embranchements, se trouvent réalisés indépendamment les uns des autres dès que nous observons les premières traces de leurs représentants.

Piveteau emploie le mot d'*évolution parallèle* pour désigner ce polyphylétisme. Mais, pour Lemoine, « l'évolution parallèle n'est vraiment plus de l'évolution ». Je rappelle que déjà Vialleton a imaginé des créations isolées les unes des autres, points de départ d'autant de phylums.

La durée des lignées est d'ailleurs très inégale. Certaines ont une durée particulièrement longue : les Lingules du cambrien sont identiques aux Lingules actuelles; de même les Annélides. Pour Jeannel, les insectes ont formé des lignées indépendantes et ont présenté des adaptations parallèles; les divers types actuels étaient déjà constitués au cambrien.

La durée totale des époques primaire, secondaire, tertiaire est évaluée à 400 millions d'années. Or, des changements évolutifs peu importants ont eu lieu pendant ce temps. Est-il possible que toute l'évolution ait pu se faire pendant la période prégéologique, au plus 2 milliards d'années? Jean-

nel estime que l'évolution des seuls Insectes aurait exigé 5 milliards d'années.

Si l'on veut une origine monophylétique de la vie, il faudrait invoquer des durées astronomiques, peut-être de 50 à 100 milliards d'années, et remonter à des époques où la lune, le système solaire lui-même, n'existaient peut-être pas encore.

En somme, pour Lemoine :

Le temps manque pour faire évoluer les êtres, si tant est qu'ils évoluent.

Mais que valent ces calculs des géologues? Et d'ailleurs, la vitesse de l'évolution a pu être prodigieuse au début, puis se ralentir pour devenir à peu près nulle, dans certaines lignées.

§

Certes, nous n'avons pas à l'heure qu'il est le moyen de reconstituer expérimentalement les conditions dans lesquelles telle ou telle espèce a pu évoluer, et par conséquent d'établir une théorie valable de l'évolution, mais rien ne dit qu'un jour on ne réussira pas à rendre sa plasticité originelle à la matière vivante.

Et puisque, pour le moment, les discussions au sujet de l'évolution ne peuvent aboutir qu'à une impasse, sans doute aurait-il mieux valu, dans ce volume intitulé Plantes et Animaux, parler plus longuement de ceux-ci : il y a là une mine de faits et d'expériences passionnants.

GEORGES BOHN.

PHILOSOPHIE

Prosper Alfaric : *Laromiguière et son école.* Paris, Belles-Lettres, 1929. — Henri Gouhier : *La jeunesse d'Auguste Comte et la formation du positivisme. II : Saint-Simon jusqu'à la Restauration.* Vrin, 1936. — Auguste Comte : *Lettres inédites à C. de Blignières*, présentées par Paul Arbousse-Bastide. *Ibid.*, 1932. — Michel Uta : *La théorie des sciences dans la philosophie d'Auguste Comte.* Alcan, 1928. — Jean Delvolvé : *Réflexions sur la pensée comtienne, Ibid.*, 1932. — Cournot : *Considérations sur la marche des idées et des événements dans les temps modernes.* Boivin, 1934, 2 vol. — R. Ruyer : *L'humanité de l'avenir d'après Cournot.* Alcan, 1930.

Nous pouvons nous féliciter qu'une circonstance assez fortuite ait incité cet historien et ce critique des religions, M. **Alfaric**, à fournir une contribution à l'histoire de la

pensée française. Laromiguière n'est pas un grand nom; il appartient pourtant à un esprit distingué qui, formé au XVIIIe siècle, représenta la philosophie à la Faculté des Lettres de Paris pendant 28 ans, depuis l'Empire jusque vers le milieu du règne de Louis-Philippe. Il a été mêlé à ces événements de l'intelligence moderne en notre pays : la création des lycées, celle de la Faculté des Lettres et de l'Ecole Normale; l'imposition d'une classe de philosophie aux élèves de l'enseignement classique. Cousin, son étudiant à Normale, vante « ces incomparables leçons où, dans une clarté suprême, s'unissaient sans effort les grâces de Montaigne, la sagesse de Locke et quelquefois aussi la suavité de Fénelon ». Au début du XIXe siècle, c'est, à travers l'analyse des idéologues, la notion d'une activité de l'esprit qui émerge de la tradition sensualiste. Elle se cherche, cette activité, dans une direction qui amorce déjà Maine de Biran, ainsi que les futures philosophies de la liberté. Une biographie très attentive et diverses lettres publiées en appendice, jettent une vive lumière sur notre pensée nationale sous des régimes très disparates et, pour autant que M. Alfaric suit les vicissitudes de l'influence de Laromiguière, jusqu'à 1870, ou même au delà.

Les lecteurs du *Mercure* savent toute l'importance de l'enquête menée par **Henri Gouhier** autour de la formation du positivisme. Les 350 pages de ce tome II fournissent une étude approfondie de Saint-Simon, saisi dans sa vie et dans l'examen de son œuvre entière. Sans doute Comte n'a passé que six années dans l'intimité du doctrinaire; mais celui-ci a pu lui indiquer maints aperçus destinés à un développement ultérieur; et on ne contestera pas que de 1750 à 1815 ait régné un « prépositivisme ». « Les idées qui dansent dans la tête de Saint-Simon sont les thèmes prépositivistes. La chaleur qui les rend rayonnantes est l'espérance révolutionnaire. » Remplacer empereur ou chefs politiques par des techniciens, les prêtres par des savants, voilà les moyens de moderniser la société. Mais, si brouillon que soit le tempérament de ce mystique social, il éprouve le besoin d'un système, qui doit embrasser l'histoire ainsi que la nature. A Comte il appartiendra de transformer les intuitions ful-

gurantes en concepts positifs, susceptibles d'entrer dans une architecture solidement charpentée.

Célestin de Blignières est un des premiers disciples de **Comte**; il fut désavoué par le maître pour avoir montré trop d'indépendance. On saisit dans la correspondance que M. Arbousse-Bastide a eu le mérite de publier, quelle impression produisait l'enseignement de Comte à l'institution Laville ou à l'Ecole Polytechnique, avant et après 1843; comment aussi, de façon très ombrageuse, il exigeait une orthodoxie et un conformisme pratique.

L'aspect théorique du positivisme fait l'objet de l'étude poursuivie par M. **Uta**, qui s'est intéressé au rationalisme français. Sa thèse confronte en le positivisme la science et la philosophie. Celle-ci serait réflexion sur les sciences et coordination des sciences. « L'histoire des sciences n'est autre chose que l'histoire de la naissance des connaissances dans la conscience sociale » (278). On pourrait risquer qu'ainsi relèvent de la philosophie les problèmes logiques dont s'avise la société pour systématiser le savoir. Mais peut-être n'est-ce là une philosophie que dans la mesure où Comte prétend, sur cette systématisation, fonder l'ordre social. La classification des sciences ne constituerait la « philosophie positive » qu'autant qu'elle doit servir à l'organisation de la société, dans la « politique positive ». Ainsi chercherions-nous volontiers à concilier les remarques très documentées de M. Uta avec les jugements vigoureux, mais tranchants du préfacier M. Goblot, selon qui « la science n'a besoin d'être ni unifiée ni organisée, (car) elle s'organise et s'unifie toute seule ». L'ultime conclusion de l'auteur du livre est que Comte, pour assurer la stabilité et la cohérence de la philosophie, dut supposer les sciences comme achevées et leur interdire tout progrès; mais c'est là l'exigence du réformateur social. Les dictateurs de trois pays d'Europe nous montrent de mieux en mieux, depuis 1928 — date de l'ouvrage — combien pèse sur la liberté scientifique la volonté qui régit un Etat totalitaire.

M. **Delvolvé** fut bien inspiré de poser à nouveau, sans préjugé ni réticence, le problème comtien par excellence : celui des rapports entre la philosophie positive et la politique

positive, — autrement dit celui de la conciliation de la synthèse affective et de la synthèse intellectuelle. L'une et l'autre de ces synthèses s'imposent, dans la conviction de Comte, aussi nécessairement à l'humanité. « Il n'instaure pas, mais il subit » — dit Delvolvé — l'urgente, l'égale nécessité de ces deux synthèses. Cessons donc de tenir pour arbitraire, voire pour maladive la propension du grand doctrinaire à la synthèse affective, que doit opérer une « religion démontrée ». Reconnaissons plutôt que le problème ainsi pensé, ainsi vécu, méritait d'être vécu et pensé, même s'il devait, comme des tâches similaires y ont conduit Nietzsche, pousser vers l'égarement la solide réflexion de Comte. Nous serons alors assez d'accord avec la pensée, souvent fuyante et subtile, de M. Delvolvé.

La transition de Comte à **Cournot** est un problème d'histoire de la philosophie, sur lequel M. Brunschvicg dans une conférence à Normale et Jean Delvolvé dans l'ouvrage ci-dessus mentionné, ont émis d'importantes observations (1). On fera bien de les méditer, avant de relire les *Considérations* de Cournot, qu'a préfacées M. Mentré, dans une très utile édition de la maison Boivin. Et il faudra les avoir méditées pour profiter au maximum de la thèse de **R. Ruyer** sur *L'humanité de l'avenir d'après Cournot*. Entre Cournot et Comte, le plus positif n'est pas celui qu'on pense; n'est pas, en tout cas, le positiviste. Car « pour Comte la solution est toujours donnée avant l'étude du problème » (Brunschvicg); tandis que si une explication peut passer pour rationnelle à proportion de son caractère mécaniste, la théorie du devenir humain selon Cournot semble autrement lucide et satisfaisante que la synthèse de la « Politique positive ». R. Ruyer en donne la preuve avec cette argumentation stricte et mordante qu'il possédait déjà en 1930 et qu'il a depuis lors appliquée à des sujets très divers.

P. MASSON-OURSEL.

(1) *L'orientation actuelle des sciences*. Conférences. Alcan. — Delvolvé : *Réflexions...*, 257-269.

PSYCHOLOGIE

H. Piéron : *L'Année Psychologique*, 2 vol., Alcan. — P. Guillaume : *La Psychologie de la Forme*, 1937. E. Flammarion. — A. Clausse : *Les Principales Tendances de la Psychologie expérimentale* chez l'auteur, 84, rue des Buissons, Liége. — A. Joussain : *Psychologie des Masses*, E. Flammarion.

Pour ceux qui s'intéressent sérieusement à la psychologie, **l'Année Psychologique** de M. H. Piéron constitue un instrument de travail irremplaçable. Même dans les pays où la psychologie est beaucoup mieux traitée qu'en France, il y a peu de *revues* aussi complètes, consacrées à tout ce qui se fait dans le monde dans le vaste domaine de la psychologie.

Les deux volumes (de 1936) qui sont devant nous comprennent, comme toujours, d'une part, des comptes rendus (plus de 1.500!) et, d'autre part, des mémoires originaux. Dans la section des comptes rendus, le chapitre des « électrencéphalogrammes » s'est beaucoup allongé. On sait, en effet, que cette passionnante question d'enregistrement électrographique des phénomènes électriques qui se déroulent dans notre cerveau et qui sont liés à l'activité psychique, — que cette question, disions-nous, est à l'ordre du jour de la psychologie actuelle. Et, précisément, c'est à cela que, dans la section des mémoires, est consacré l'intéressant travail de MM. Chweitzer, Geblévitch et Liberson.

Ils ont voulu voir l'action d'un étrange poison mexicain (« qui fait les yeux émerveillés », comme disent les Indiens), le peyotl ou la mescaline, à la fois, sur les ondes corticales et sur le psychisme de leur sujet. Un autre travail, parmi ceux qui peuvent intéresser le public, est celui de M. E. de Somer : *La mystique comme caractéristique de la psychologie de l'homme*. Tous les autres ne s'adressent qu'aux spécialistes (psychologues, médecins, pédagogues, orienteurs, etc.).

Parmi les écoles de la psychologie scientifique actuelle, celle « de la Forme » occupe l'une des premières places. Ses créateurs étant tous des psychologues allemands (Wertheimer, Köhler, Koffka), on l'appelle souvent par le terme allemand *Gestalt*, qui n'est que très imparfaitement traduit en français par le mot « forme ». Il correspond plutôt, dans l'acception de ces psychologues, aux mots : *organisation*

spontanée dynamique de la vie psychique (et de toute vie et, même, chez les « gestaltistes »-philosophes, de toute réalité). Mais l'usage et la mode ont fixé, en France, la traduction de la *Gestalt* par la « forme ».

Il ne faut pas croire qu'il s'agit de quelque chose de totalement nouveau. Depuis très longtemps, deux tendances également nécessaires luttent dans les sciences psychologiques et biologiques : tendance analytique, qui essaye de comprendre les choses complexes à partir de leurs « éléments » ou leurs parties, qu'elle synthétise après les avoir étudiés isolément, et tendance *totalitaire*, qui affirme que seuls, les « tous » complexes sont réels et que ce sont ces « tous » organisés indissolublement qui expliquent leurs parties.

Assez longtemps, la psychologie était dominée (jamais complètement, d'ailleurs) par l'analyse, sous forme, surtout, de la psychologie associationniste. Depuis la fin du XIX[e] siècle, commence à se manifester une réaction de plus en plus forte : la tendance totalitaire. La psychologie de la « Forme », qui est née vers 1912, représente une pointe extrême de cette réaction. Elle est la plus complète expression de la tendance « totalitaire » ou, si l'on veut, « systématique ». Des observations incontestablement justes et importantes sont à sa base : une mélodie est un tout qui ne peut être saisi que comme un tout et non à partir de ses composants isolés, les tons; de même, l'expression de la figure humaine; de même, une attitude motrice; de même, la perception visuelle des mouvements, etc.

Sur ces observations justes, amplifiées et précisées par des expériences importantes, les « gestaltistes » ont érigé une théorie intéressante de la vie psycho-physiologique. Personne n'était plus qualifié que M. P. Guillaume pour donner aux lecteurs français l'exposé général de cette théorie. C'est ce qu'il a fait dans son livre, récemment paru, **La Psychologie de la Forme.** Déjà, en 1925, M. Guillaume avait donné aux lecteurs du *Journal de Psychologie* un premier aperçu de la *théorie de la Forme*. Mais il s'agissait, alors, surtout de la *perception*, qui est, comme le dit avec raison l'auteur, le domaine par excellence de cette théorie. Dans son livre de 1937, l'auteur présente toute la psychologie (vie affective,

mémoire, personnalité, etc.) au point de vue de la théorie de la forme, dont il est un partisan résolu et éloquent.

Ces « formes » dépendent, certes, des « constellations » d'excitants, mais elles sont *transposables,* c'est-à-dire que certaines de leurs propriétés se conservent dans le changement, par exemple la mélodie. Ces propriétés forment des « structures » en vertu des *lois internes* d'organisation. C'est grâce à ces « structures » *indépendantes de l'expérience* que nous pouvons percevoir, reconnaître le perçu, nous réadapter et, finalement, connaître. On voit bien que le trait typique de la psychologie en question est dans une très forte (trop forte, disent ses adversaires) réduction du rôle de l'expérience, de la mémoire, de l'éducation et, donc, des associations acquises.

Chaque Ecole nettement définie exagère. Chaque Ecole pousse jusqu'à l'extrême les déductions qu'elle tire des aspects de la réalité qu'elle a réussi à découvrir. C'est humain. L'Ecole de la « Forme » ne fait pas exception. Mais il y existe une tendance très saine, très juste. C'est de considérer avant tout, au point de vue méthodologique, les phénomènes psychiques comme expression des processus dynamiques cérébraux. Et ces derniers, comme soumis à l'un des principes les plus généraux de la nature, le *principe de déplacement d'équilibres chimiques* de Le Châtelier. C'est, depuis longtemps, notre conviction. Et nous sommes heureux de constater que l'un des représentants autorisés de la théorie y adhère (p. 37) (de même que le professeur Koffka). Nous croyons d'ailleurs que cela pourra fournir un bon terrain d'entente entre les *gestaltistes* et leurs adversaires.

Souhaitons à l'ouvrage de M. Guillaume une large diffusion.

Recommandons aux profanes qui désirent s'initier à la psychologie ou, plutôt, à ses tendances contemporaines, le petit livre clair d'un psychologue belge, M. A. Clausse : **Les principales tendances de la Psychologie expérimentale.** Toutes ces tendances sont bien caractérisées. Toutes, sauf une, sauf celle de la *psycho-réflexologie russe,* où l'exposé retarde notablement sur la réalité et contient même des malentendus manifestes (Pavlov n'a jamais nié l'existence

des réflexes conditionnés chez des êtres inférieurs, mais chez les vertébrés supérieurs ces réflexes ont pour siège l'écorce cérébrale). Les malentendus sont fréquents dans les milieux scientifiques quand il s'agit de la doctrine de Pavlov. C'est pour essayer de les dissiper que nous avons publié récemment (nov. 1937) un petit livre : *Les Réflexes conditionnés et la psychologie moderne* (éd. Hermann), où nous avons utilisé l'expérience de notre propre travail aux laboratoires de J. Pavlov, notre maître regretté.

Personne ne niera, à notre époque, l'importance énorme de la psychologie des foules et de la **Psychologie des masses.** M. A. Joussain avait donc pleinement raison de consacrer à ce sujet brûlant un livre qui porte ce titre. Il y rappelle beaucoup de choses utiles à savoir. Nous disons « rappelle », car son exposé ne fait, en somme, que répéter les idées (en partie justes, en partie trop simplistes) du livre connu de G. Lebon, livre qui a plus de quarante ans! M. A. Joussain possède une forte érudition historique. Mais il ignore (ou n'en tient pas compte?) tout ce qui a été fait dans ce domaine après Lebon, — même l'excellent travail de G. Tarde, *L'opinion et la foule*, où Tarde traitait le même sujet et d'une façon magistrale. Il y a même un recul par rapport à Lebon : l'auteur pense, par exemple (p. 19), qu'une foule d'ouvriers ne se comportera pas comme une foule de gens du monde, soit au théâtre, soit dans une réunion publique. Or, s'il y a une vérité bien établie en cette matière, c'est que foule est toujours foule, qu'il s'agisse d'honnêtes gens, de gens du monde ou de condamnés de droit commun.

Sur ce point, un autre auteur, le Dr M. Dide, corrige utilement la pensée de M. Joussain dans son livre intéressant : *L'Hystérie et l'évolution humaine* (Flammarion, 1935) en disant que : « la qualité des individus agglomérés importe peu et une foule où l'on compte des savants, des critiques, etc., se montre aussi illogique et crédule qu'un groupement de manœuvres sans instruction » (p. 178).

Nous, de notre part, nous avons essayé de faire avancer la psychologie des foules et des masses dans notre ouvrage *Fragilité de la liberté et séduction des dictatures* (*Mercure*

de France, 1934), en nous basant sur les récentes acquisitions de la psycho-physiologie et de la psycho-pathologie.

Il y a donc assez peu de psychologie, du moins scientifique, dans la *Psychologie des masses* de M. Joussain. Mais, en revanche, il y a beaucoup de citations historiques fort instructives et ce sont elles qui constituent le principal intérêt de ce livre. Les derniers chapitres, purement politiques (les idées de M. Ch. Maurras), sortent tout à fait de notre rubrique.

W. DRABOVITCH.

PRÉHISTOIRE

G. L. Christensen : *Man and woman in prehistory*. Chez l'auteur, 255 Haven Av., N. Y. City. — Leo Fouché : *Mapungubwe, ancient Bantu civilization on the Limpopo*. Cambridge, University Press, in-4°, xiv-183 p., 5 cartes, 40 pl., 26 dessins. — Jules Guiart : *La race méditerranéenne et le culte solaire dans l'antiquité*, Paris, Hippocrate, in-8°, 29 p., ill. — *Idem. La Gaule avant les Gaulois; la religion ligure à l'époque des dolmens dans ses rapports avec la médecine populaire française*, Paris, Biologie médicale, in-8°, 42 p., ill. — Albert Milice : *L'homme néolithique de Bracheux*, République de l'Oise du 7 nov. 1935 (et le *Problème des Pierres-Figures*).

Le mémoire de M. Christensen sur **l'Homme et la Femme dans la préhistoire** est intéressant en ce qu'on y trouve une tentative de montrer quels sont dans nos civilisations modernes les restes de sentiments, de concepts et d'institutions historiquement périmés, mais directeurs tout de même dans notre vie morale et sociale. « Ce qu'il y a de désagréable dans notre civilisation, dit l'auteur, page 15, est évidemment que ses bases ont été établies par l'homme-singe [Anthropoïde] et que sa superstructure a été construite par ce sous-homme bien avant qu'il pût parler et raisonner. » De sorte que « notre moralité sociale est très inférieure au niveau de notre intelligence et de notre aptitude à manœuvrer les forces de la nature ».

C'est vrai. Et l'image est bonne : sur les fondations, on a dressé les poteaux qui supportent le toit. Mais que valent les chambres? Chaque génération les arrange autrement par des murs de refend, en modifie l'attribution et l'usage, démolit et reconstruit. Et ce qui est vrai des collectivités l'est aussi des individus. Les neuf dixièmes des Européens sont à l'âge culturel préhistorique, 5.000 peut-être sont mentalement contemporains; ce sont eux qui conduisent les masses,

dont l'habileté technique ne signifie rien. Les Nègres conduisent mieux une auto que les Blancs. Et les enfants sont plus adroits que les adultes.

M. Christensen ne s'est pas contenté de la formule. Il a repris un à un les éléments essentiels des diverses civilisations, même ceux qui sont périmés comme le totémisme et l'exogamie, le matriarcat et le patriarcat. Mais ici il a confondu deux séries de faits, la domination politico-administrative d'un sexe, et le comput de la filiation. Faut-il remettre les femmes au-dessus des hommes? L'auteur ne conclut pas.

Mais un fait est certain : c'est que l'antagonisme préhistorique subsiste et que dans le problème sexuel ne peut jamais pénétrer le concept de l'équivalence. Il va de soi qu'un Scandinave américanisé voit les rapports sociaux des sexes autrement que nous, et qu'aucune expérience historique ne peut servir puisque, l'auteur le dit lui-même, les dominateurs de chaque cycle de civilisation s'arrangent pour faire oublier à la jeunesse ce qui s'est passé auparavant. Il est bon, pourtant, que parfois un savant rappelle à tous le fallacieux de notre civilisation.

Notre? Petit à petit, l'Afrique dévoile ses mystères, dont l'un des plus curieux est certainement celui des anciennes civilisations de l'Afrique orientale et méridionale. Après les fouilles célèbres de Zimbabwé, voici celles de **Mapungubwe,** sur le Limpopo; elles ont duré de février 1933 à juin 1935 et ont été conduites par Léo Fouché sous les auspices de l'Université de Pretoria, qui en quelques décades s'est assuré un beau rang dans la science internationale. L'auteur du rapport a bien soin d'avertir que le terme de Bantou n'est qu'approximatif, de même que, pour ces régions, celui de « préhistoire ». Avant l'arrivée des Blancs, l'exploitation méthodique des mines avait été poussée à un degré aussi avancé que celle des Romains en Europe. Le nombre des sites est considérable (cf. la carte I) et des centaines de fouilles sur place restent à faire.

Celles de Mapungubwe ont livré des documents de premier ordre : murs réguliers de pierres sèches; poteries; ruines de huttes; tombes; murs de pierres taillées rectangu-

laires ou de grands blocs d'apparence mycénienne; armes et bijoux, dont beaucoup en or martelé; clous et perles en or. La description des sites et des objets a été faite avec le soin qui caractérise les fouilles en Grèce et en Orient. Très intéressantes sont les poteries polychromes. La comparaison a été faite avec les trouvailles de Zimbabwé d'une part, avec les civilisations nègres actuelles d'autre part. Il est vraiment étonnant de trouver là des perles de verre du type dit d'Agri, connu à la fois dans l'Egypte ancienne et dans l'Afrique soudanaise et occidentale. Il y a aussi des perles en verre noir dont la planche 37 donne une coupe microscopique.

Moins caractéristiques sont évidemment les objets en cuivre (perles, colliers de bandes spiralées) et les perles en poterie, annelées ou discoïdes.

On découvrit vingt-quatre squelettes; mais onze individus seulement sont représentés d'une manière suffisante, vu la fragilité de ces ossements. Le type fondamental paraît bien, pour les crânes, être celui des Bushmen ou Boskop, et non pas nègre-bantou. Or, de nos jours, le site est en plein territoire bantou. Autrement dit, comme les objets et les crânes ont été trouvés en place, il y a des chances pour que Mapungubwe ait été un centre pré-bantou, pré-nègre si on préfère. L'analyse serrée des ossements de toute sorte n'a pas permis de discerner d'autres éléments (sémitiques, mongoloïdes, etc.). La denture elle-même, étudiée avec le plus grand soin pages 163-167, élimine définitivement l'hypothèse d'un peuplement nègre.

Les conclusions ne comprennent, dans ces conditions, que des questions nouvelles et des positions uniquement provisoires de thèses interprétatives. Il faut attendre d'autres découvertes; et l'on espère que les universités et corps savants de ces régions donneront leur appui à de nouvelles recherches. Voici tout au moins réhabilités ces Bushmen (ou Boschimans) qu'on avait classés au plus bas degré des êtres humains.

De sorte aussi que nous commençons à les mieux connaître que certains peuples dont des documents historiques affirment qu'ils vivaient sur notre sol. Que sait-on des Li-

gures, très à la mode depuis une trentaine d'années? Y a-t-il une seule tombe, un seul squelette qu'on puisse leur attribuer à coup sûr? Y a-t-il un instrument, un vêtement, un type de maison qui soient spécifiquement ligures? Le plus qu'on en sache est d'ordre linguistique. Encore faut-il être prudent quand on a affaire à un mot, surtout à un toponyme inexplicable par des langues directement connues et classées, avant de l'affirmer ligure.

Ces difficultés n'ont pas plus arrêté le Dr Guiart que d'autres, déjà nombreux. Il a reconstruit le **Culte solaire méditerranéen** sur des documents qui me paraissent peu convaincants; et rattaché la **Religion des Ligures** aux dolmens, en oubliant que la zone des dolmens va du Maroc au Japon; et en France, diagonalement du sud-est au nord-ouest, ce qui ne coïncide pas avec le territoire attribué aux Ligures par les auteurs classiques. Les deux mémoires sont intéressants plus par la manière de poser les questions que de les résoudre. Mais pourra-t-on les résoudre? Pourquoi admettre que les auteurs classiques étaient de bons ethnographes, alors que même maintenant il y a peu d'explorateurs qui sachent étudier une population primitive quelconque.

Plus risquée encore à mon sens est la tentative de M. Milice de voir, après Rutot, Regnault et d'autres, des sculptures voulues sur des silex qui présentent sous certaines conditions d'éclairage des faces et profils zoomorphiques et anthropomorphiques. A propos de l'**Homme néolithique de Brasseux,** M. Milice a rompu une nouvelle lance en faveur des pierres-figures; il m'a envoyé plusieurs aquarelles qui ont séduit des amis à moi non préhistoriens. Mais elles me laissent sceptique. Je ne m'oppose évidemment pas à l'idée que nos ancêtres préhistoriques ont eu des besoins et ont manifesté des aptitudes artistiques. Le désir d'art est fondamental, même chez les oiseaux et les singes; et les hommes ont dû se servir de ce qu'ils avaient sous la main.

Seulement, on admettra que l'interprétation esthétique d'un objet par M. Milice et nous autres modernes ne peut pas coïncider avec celle des sauvages. Toute la littérature ethnographique prouve que les primitifs voient autrement

que nous. Bien mieux : je comprends Rembrandt et ne comprends rien à Picasso. Et vous? Lequel d'entre les artistes comprenez-vous mieux? M. Milice m'envoie un silex à profil animal; moi, j'y vois un ours; un de mes neveux y voit un porc. Mais l'homme primitif y voyait peut-être le profil de sa grand'mère. Poussez l'argument pour tous les simulacres... Et si ça ne représentait rien du tout?

M. Milice et ses amis ont peut-être raison; en matière d'art, j'aime mieux me taire, par crainte de déraisonner.

A. VAN GENNEP.

VOYAGES

Louis Gillet, de l'Académie française : *Rayons et ombres d'Allemagne*, Flammarion. — Jean Cathala : *Portrait de l'Estonie*, Plon. — Pierre Mille : *Le français dans le monde*, Editions de la Revue Franco-Belge. — Emmanuel Grevin : *Djerba, l'île heureuse*, Stock. — H. Buriot-Darsiles : *Maguelone, petite île, grand passé*, Dubois et Poulain, Montpellier. — Mémento.

Louis Gillet était allé à Berlin pour rendre compte des Olympiades. On pense bien qu'il ne s'est pas borné à cela, mais qu'il sut voir autre chose aussi. Lisez l'avant-propos de **Rayons et ombres d'Allemagne** : vous y apprendrez, si vous l'ignoriez, que la Reichswehr est plus que jamais la maîtresse de l'Allemagne (1). «Toute la puissance d'Hitler est de s'appuyer sur elle, et d'identifier sa cause à celle de l'armée. » On peut en croire un homme qui a voyagé dans tous les sens en Allemagne et qui y a coudoyé toutes sortes de gens dans les trains. Car si nos voisins de l'Est ne sortent plus guère de chez eux, ne pouvant emporter hors des frontières qu'un petit nombre de marks, on leur accorde en guise de compensation des billets de 3e classe pour l'intérieur à tarif extrêmement bas. D'où ces foules empressées à découvrir la patrie allemande, des collines de l'Eifel aux plages de la Baltique.

Mais suivons Louis Gillet au palais du chancelier de Prusse, à Berlin, la nuit où Gœring y reçoit une foule plus sélectionnée. Fantasmagorie, sortilège.

> C'est la nuit que l'Allemagne dégage tous ses prestiges; c'est la nuit que ce grand pays, envahi par le génie des ombres, exhale ses puissances obscures.

(1) Cet article a été écrit avant les derniers événements (N.D.L.R.)

D'invisibles projecteurs répandent une neige de lumière sur les jardins où dansent les vivants, et sur les vieux cloîtres auxquels s'adossent d'antiques revenants : statues d'évêques ou d'abbés mitrés. Dans le fond, une fête foraine éclairée par des lampions. Les danseuses de l'opéra de Berlin se promènent, déguisées en postillons rouges. On débite du kirsch dans une hutte genre Forêt-Noire. Gœring et sa femme tirent les billets d'une loterie offerte à leurs invités, puis l'homme puissant rentre dans son palais pour y faire les honneurs de son salon de chasse au roi Boris de Bulgarie. Le voici sous les trophées, têtes de cerfs empaillés, d'aurochs, etc...

Il mime devant chaque pièce les circonstances du combat, bondit, épaule, vise, avec cet abandon, cette allure bon enfant, cette absence de prétention qui faisaient que, tout à l'heure, on le voyait, riant aux éclats, entraîner Mme Goering, le comte Ciano et l'ambassadeur d'Italie, et faire avec leurs Excellences un tour de chevaux de bois.

Entrons maintenant dans un camp de travail. Ce sont des phalanstères dans le bled, des baraques propres sinon confortables, habitées dans tout le pays par 200.000 jeunes gens qui manient tout le jour la bêche pour améliorer le sol du *vaterland*, et n'ont guère, le soir, que la musique ou la lecture pour distraction.

D'autres camps, moins connus, ont pour but de former l'élite spirituelle de la nation, une armature morale, une sorte d'ordre de chevalerie.

Tout cela est d'ailleurs assez beau, grave, spacieux, monumental; tous les matériaux sont indigènes, ne comprenant que du bois et de la pierre du pays, le cœur de chêne des forêts voisines, le granit des moraines, le chaume des champs environnant. Il faut convenir que cet ensemble a un grand sens; sous ce ciel, aux marches de l'Est, cette tour, cet appel guerrier, ces deux gymnases, cet autel, ce lieu de culte et de recueillement où circulent les quatre vents et où les souffles de l'horizon font passer l'âme des héros, tout cela sonne clair et parle haut dans le paysage.

Et Hitler? Louis Gillet ne l'a pas approché de près, mais il le vit une fois à Berlin, vision inoubliable, apparition au-dessus d'une mer humaine.

La Chancellerie était éclairée. Il était appuyé, penché sur les

deux coudes, au linteau de la fenêtre. On ne voyait que son buste, détaché en ombre chinoise sur le cadre illuminé, causant avec le buste remuant de Goebbels. Il ne haranguait pas la foule. Par moments, il se redressait, levait la main, et à ce geste, rien de plus, un frisson parcourait la place. On eût dit que cette main, armée d'un invisible archet, jouait du violon sur les cœurs. La multitude se roulait aux pieds de l'enchanteur, grondait de plaisir comme une bête qu'on flatte, comme une géante caressée, littéralement faisait l'amour.

Que demandons-nous à un voyageur, sinon d'abord ces sortes de « choses vues » ?

§

M. Jean Cathala, lui, a vécu en Esthonie assez longtemps pour connaître et comprendre un pays rayé depuis le XIII[e] siècle de la carte du monde en tant que nation indépendante, et qui n'a reconquis sa place en 1919 qu'au prix d'une lutte héroïque contre l'Allemagne et la Russie. Reval est désormais une capitale sous ce nom de Tallinn, « ville danoise », qui rappelle sa fondation par les chevaliers issus du Danemark. Leur donjon est toujours intact entre les bulbes de l'église orthodoxe, les toits encapuchonnés de neige, les chantiers innombrables, la Porte suédoise de style gothique et les banques de style américain. Malgré ses constructions récentes, Tallinn demeure une ville paisible et en quelque sorte provinciale, « insoucieuse d'étonner », où le temps s'écoule doucement dans les cafés ou les maisons de thé adoptés par une société qui conserve des loisirs. Aussi a-t-elle charmé son portraitiste.

Cher grand village qui subsistes par miracle entre les tours de ton passé et les banques de ton présent, qui déçois l'arrivant par ta grisaille et retiens l'étranger par ta bonhomie, je souhaite qu'un progrès clément t'épargne. Avec tes trottoirs houleux et tes bicoques vertes, tes droschky de film russe et tes pompiers de Nanterre, tes marches funèbres dominicales et ta foule si « comme il faut », ta vie aimable et tes jolies filles, tu as le charme d'un anachronisme et la valeur d'une leçon. Si le progrès te tuait, quelque chose d'irrémédiable serait perdu au patrimoine commun des capitales d'Europe.

Il y a d'autres villes : l'intellectuelle Tartu ou la guerrière

Narva, et Saarema, et Haapsalu. Il y a la campagne qui ressemble naturellement à celle de Russie avec ses isbas construites en troncs d'arbres et ses bouleaux poudrés à frimas.

La plaine s'étend à perte de vue, blanche l'hiver, vert tendre l'été, brun triste au printemps et en automne, sillonnée de multiples petites rivières, couverte de bois de sapins ou de bouleaux, de champs de seigle ou de pommes de terre, et de prairies où vaches et chevaux rares pâturent parmi les cailloux roses de la moraine.

...Les habitations se dispersent, en villages si égaillés qu'ils ne sont plus qu'un nom commun : fermes de bois coiffées de chaume, parfois flanquées d'un péristyle à colonnes... granges, étables, maisonnettes à bains de vapeur, reconnaissables à la maçonnerie de l'étuve encastrée dans le mur de bois, puits saluant à la romaine de leur interminable balancier, sombres moulins à vent dressant sur l'horizon la pyramide de leur fût et les bras maigres de leurs ailes.

Le lycée français de Tallinn, où M. Cathala fut professeur, nous a valu ce **Portrait de l'Esthonie** qui a la fraîcheur d'une esquisse...

§

Un voyageur, c'est Pierre Mille, le père de *Barnavaux*. Lisons ses « souvenirs d'un vieux vagabond », mince brochure pleine d'idées à laquelle il a donné pour titre **Le français dans le monde**; et de fait, ses souvenirs et réflexions portent principalement sur notre langue.

A Constantinople, pour traverser le Bosphore, comme tout le monde, il prit un « caïque ». Quelques mois plus tard, il avait dépassé le cercle polaire : l'embarcation qu'on lui offrit s'appelait un « Kayak ». Le même mot, pour la même chose. Le même mot, pour la même chose, encore, jusqu'à l'extrémité de l'Asie, au Kamtchatka, et de l'autre côté du détroit de Behring, en Amérique, chez les Eskimos.

C'est assez extraordinaire. Pas plus, estime Pierre Mille, que la présence en français du mot paquebot qui vient de *packet-boat,* ce mot anglais étant d'ailleurs composé lui-même en partie d'un mot français : paquet.

Notre langue s'est nourrie, grâce en partie aux voyageurs, de toutes sortes d'éléments étrangers, et s'est imposée en ré-

vanche à l'univers entier pendant nos grands siècles, XIIe et XIIIe, XVIIe et XVIIIe. Voilà pourquoi, malgré le recul apparent dû au fait que sa diffusion est restée stationnaire tandis que les autres langues progressaient, il existe aujourd'hui un lycée français à Tallinn.

Le « vieux vagabond » nous assure que le problème du maintien et de l'élargissement de la position de la France à l'extérieur est conditionné par « la valeur et la quantité de sa production intellectuelle à l'intérieur ». Il corrobore ainsi la campagne entreprise pour la *Défense des lettres* par un autre voyageur que je ne crois pas nécessaire de nommer ici, l'auteur de *Géographie cordiale de l'Europe*.

§

M. Emmanuel Grevin m'a fait regretter de n'être jamais descendu plus bas que Gabès dans le sud-tunisien. Moins de 200 kilomètres encore à franchir, une courte traversée, et j'eusse vu cette île de Djerba, — l'île des Lotophages dans l'*Odyssée,* — qu'il appelle **l'Ile heureuse** et d'où l'homme « a su chasser la vitesse et le bruit, les discordes et les haines ».

Houmt-Souk est la capitale. Trois routes en partent, bien entretenues, goudronnées même, bordées d'oliviers, d'eucalyptus et de palmiers. L'île heureuse est une île-jardin où règne la végétation des tropiques.

> De vastes étendues vertes, parsemées çà et là d'oliviers aux troncs éclatés par l'âge ou de dattiers très hauts, isolés, dont les palmes toujours courbées s'effilent dans la brise. Parfois, dans l'orge verte — épis frissonnants — dans les luzernes que tachent l'iris, le coquelicot, et la pâquerette, un oranger, un citronnier écrasés sous le poids de leurs fruits d'or.

Les compagnons d'Ulysse reconnaîtraient les femmes de Djerba, car lorsqu'elles rapportent du puits au Menzel leurs gargoulettes ruisselantes, elles sont encore abritées du soleil par le pétase à calotte pointue que nous voyons aux statuettes de Tanagra.

Une autre île, **Maguelone,** est plus proche de nous puisqu'un étroit bras de mer la sépare seule de Palavas-les-Flots. Une vieille histoire ou si l'on préfère une légende, agréable-

ment contée par M. Buriot-Darsiles, plane sur son rivage et sur sa cathédrale. Elle fut le berceau de Montpellier.

Trop oubliée, il s'est trouvé un humaniste pour lui consacrer un précieux petit livre, — comme on ramène au jour un trésor enfoui. Mettre en valeur de la sorte le patrimoine de la France, c'est à quoi des hommes de goût s'emploient aujourd'hui un peu partout dans nos provinces, écrivains secondés à l'occasion par des artistes tels que P.-A. Bouroux, qui s'en est fait une spécialité. J'aurai l'occasion une autre fois de reparler des uns et des autres.

MÉMENTO. — *Flèche du Sud*, un recueil d'articles où M. de Montherlant, bien qu'il préfère passer ses vacances à Paris, célèbre sous diverses formes « la religion de la Méditerranée ». Des notations intéressantes parfois, égotistes à la manière de Stendhal ou de Barrès jeune. (Maurice d'Hartoy, éditeur).

Hommes de peine et filles de joie, par René Janon, dessins de Charles Brouty. Des croquis algériens du « milieu », selon le poncif créé par Carco.

A. MABILLE DE PONCHEVILLE.

QUESTIONS COLONIALES

Maurice Martin du Gard : *Pour l'Empire*, Flammarion. — John Charpentier : *Duplex et l'Empire des Indes*, Mame. — Henri Labouret : *Le Cameroun* (s.n. d'éditeur). — Théodore Monod : *Méharées, explorations au vrai Sahara*, Ed. Je sers. — André Armandy : *Pour la Princesse*, Plon. — Gouverneur de Chavannes : *Le Congo*, Plon. — A. Berque : *L'Algérie, terre d'art et d'histoire* (s.n. d'éditeur).

Les questions coloniales comme les affaires étrangères ne paraissent souvent si ennuyeuses au public que parce que la plupart des spécialistes en rendent compte par quelques abstractions plus ou moins algébriques, au lieu de les montrer dans leur complexité qui est palpitante, colorée, passionnante et belle. Il ne saurait suffire de démêler avec érudition historique les imbroglios diplomatiques ou politiques : la peinture par Delacroix d'un visage de grand chef, ou la pénétration comme par un Balzac du type peuhl ou maori, l'évocation lamarckienne d'un paysage révélateur du Milieu ou le cinéma d'une scène de mœurs violentes, sont indispensables à tour de rôle pour faire sentir les drames humains sous les statistiques de nos vigilantes administrations.

Avec son titre encyclique, **Pour l'Empire,** de Maurice

Martin du Gard, s'inscrit logiquement en tête de cette première chronique : à son importance parisienne l'auteur a annexé des compétences coloniales par une série de voyages dont sa préface résume la philosophie avec dextérité et autorité. Elle est un hymne à ce mot d'Empire, nuancé avec les subtilités de cet élégant évangéliste de l'actualité qui a trouvé son élévation dans l'accomplissement national de sa personnalité. Avec l' « esprit de sa patrie », il a lui-même « découvert un monde », au moral comme au physique, dans notre domaine d'outremer :

Vaillance, patience, amitié, sur ces incroyables espaces de feu, font là des plus humbles des nôtres jusqu'à des saints et des héros... Sur les cinq parties du monde nous rayonnons et construisons, ô miracle qui se continue, preuve d'une énergie et d'une foi que la Métropole ignore ou sous-estime, si même elle n'en a pas honte.

Le voyage d'enquête est devenu pour lui une volupté où même « les statistiques médicales enivrent ».

Une tristesse au retour était chaque fois de constater combien le mot Empire est suspect et la chose indifférente... Combien sont-ils à se rendre compte que la France n'est pas un petit jardin hexagonal?... Son vrai destin est d'être une nation maritime.

« Il y a des livres remarquables qui paraissent sur nos colonies : hélas! les critiques littéraires se déclarent incompétents et n'en soufflent mot. » Au contraire, recrue précieuse pour la conscience et les droits de la Grande France, Martin du Gard a créé aux *Nouvelles Littéraires* une page de littérature coloniale, et ce volume recueille les articles qu'il y a insérés avec quelques conférences sur l'Ecole de la France d'outremer, la peine des colons, le point de vue des fonctionnaires de brousse. Au cours des livres qu'il feuillette, souvent d'une main fervente, parfois d'un doigt taquin, il reparcourt Syrie et Liban, Afrique, Madagascar, Indochine : lecture rapide mais intelligente, flexueuse mais sagace, des œuvres d'Albert Sarraut, Marcel Olivier, Gaston Pelletier et de quelques jolies femmes de lettres aux yeux dorés d'espace et de nostalgie. Tout cela ne va pas sans courage; et, après avoir coqueté avec André Malraux, il fait le procès d'Andrée

Viollis. Vous voyez que l'on retrouve le Tout-Paris sur les boulevards extérieurs de l'Empire.

Dans la nouvelle et brillante collection Mame, « Découvertes, Exploits héroïques », John Charpentier a été chargé de **Dupleix et l'Empire des Indes.** Parmi l'innombrable documentation, cet esprit juste, formé par sa double culture anglaise et française à une psychologie positive, a été droit aux traits peu connus qui précisent l'austérité de la vocation dès l'adolescence, les raisons diverses de la séduction par Sita la charmante et la Bégum Jeanne, puis des conflits avec Labourdonnais ou les grands marchands de Paris. Et par delà le déploiement coloré des richesses de la mystérieuse presqu'île, nous voyons s'accuser les éternelles trahisons de l'aristocratie d'affaires de la métropole. Livre, sinon poignant, grave en son élan, sévère, minuté avec un sang-froid inflexible qui nous oblige à la condamnation de nos fautes.

Notre présent est bien supérieur à notre passé : le gouverneur et professeur Labouret consacre au *Cameroun* un volume du « Centre d'études de Politique Etrangère » justement réputé. Rapport précis, magistralement ordonné, sec, utile comme un dictionnaire. Introduction géographique, évolution sociale, comparaisons entre le régime allemand et le régime français pour justice indigène, politique agricole, action médicale, équipement du territoire, colonisation européenne, mines. Qui lira ce livre, tout anatomie, là où nous cherchons de la vie, les vies de ces milliers d'êtres encerclés par des fatalités, et le génie de la France, tandis qu'une Triplice formidable veut lui enlever la gestion de ce Cameroun où elle a accompli une œuvre admirablement palpitante d'intelligence, de cœur et de succès féconds? Du moins ce gouverneur et savant remarquable, qui mérite la plus haute considération, offre-t-il là aux juristes et économistes, à la Société des Nations, voire de l'Europe, « une documentation aussi complète que possible », des conclusions sobres, dignes, modestes jusqu'à l'effacement, un timide éloge de « la direction avisée dont le territoire a bénéficié ». Non, Non! — et ce n'est pas à M. Labouret que je m'en prends, mais à un système qui sera dénoncé ici; — même à un Centre d'études objectives, ce n'est pas de l'anatomie seulement qu'il faut,

mais de la sculpture grecque ou française. La beauté autant que la comptabilité est un justificatif du pouvoir.

Méharées, explorations au vrai Sahara, de Théodore Monod, avec humour, avec un esprit savoureusement personnel, sait inspirer au lecteur le goût, si je peux dire, de la randonnée, de l'aventure scientifique (géologie), comme le fameux E. F. Gautier excelle à nous donner celui de l'aventure géographique et ethnographique. De curieux dessins, d'un style net et élégant, l'auteur a lui-même illustré son odyssée dans la Méditerranée des Sables. Cet art ne le détourne pas de la philosophie; transcendante avec sévérité, elle aboutit à ces conclusions que l'Administration supérieure de nos colonies est invitée, face à Genève, à méditer :

L'Islam a réussi ce que le Christianisme n'a pas su faire et une société d'abstinence totale comptant 234.814.999 membres, cela compte. Au lieu de chercher dans la prohibition islamique prétexte à des plaisanteries plus ou moins spirituelles, au lieu de nous réjouir publiquement, avec une presse vendue à la cause du vin « national », des progrès de la consommation des boissons fermentées (c'est-à-dire, en bon français, de l'alcool et de l'alcoolisme) en pays musulman, sachons admirer un grand exemple et renonçons au fallacieux espoir que la vue d'un sous-officier ivre soit toujours de nature à rehausser, aux yeux de l'indigène saharien, le prestige « chrétien » et du « civilisé ».

Au fait, existe-il une Ligue contre l'alcoolisme aux colonies?

N'hésitons pas à prendre un roman, et presque de cinéma, **Pour la Princesse,** d'André Armandy, et de le traduire à la barre entre les rapports ou mémoires de gouverneurs. C'est qu'il montre le Maroc français en ses grandeurs cornéliennes. L'action se passe dans cet extrême-sud désertique où nous fit entrer *La Marche Pacifique* de Pierre Bonardi, qui est un chef-d'œuvre du reportage supérieur et une belle œuvre française. De l'histoire (Bonardi) au roman (Armandy) il n'y a aucune différence que l'intrigue romanesque, insignifiante, avec psychologie artificielle et grimée d'une actrice : les types d'officiers, variés, sont au contraire de premier ordre, et, si l'on est entraîné avec élan à suivre ce film de trahisons, enlèvements et supplices, c'est pour suivre le développement

de leurs caractères forts et généreux, passionnants; c'est pour découvrir, comprendre, admirer avec fierté l'action inépuisablement héroïque de notre armée dans ces marches ingrates où le loyalisme décoré de certains indigènes recouvre embûches et crimes. Notre génie réussit à féconder le sable, l'Erg cruel.

Vous déduirez la même conclusion des deux gros volumes du Gouverneur de Chavannes, collaborateur intime de Brazza, sur **Le Congo.** La grande figure de Brazza les domine avec pureté, noblesse, humanité. Ces livres sincères et ardents constituent en même temps qu'un document historique d'intérêt primordial sur une partie peu connue de l'Afrique, une émouvante leçon d'énergie et d'audace dans l'action. Et je ne suis pas moins heureux de louer **L'Algérie, terre d'art et d'histoire,** d'A. Berque (Gouvernement général) : pour être officiel, cet ouvrage n'en est pas moins fort intéressant, d'une érudition solide et d'une ferveur délicate et nuancée, d'une construction solide et colorée. Vous y trouverez les renseignements les mieux choisis sur art et vie antiques, Algérie musulmane, Berbérie asservie par l'Orient, puis affranchie, Algérie turque, cent ans d'amitié française : les arts mineurs, la restauration de certains, la résurrection d'autres, l'architecture contemporaine. Vous entraînant à vous instruire minutieusement sur plusieurs civilisations indigènes qui, déterrées de la crasse et de la routine, scintillent de mille attraits, vous faisant réfléchir à chaque page sur leurs possibilités, ce Guide est une encyclopédie toute chaude de faits et vibrante de l'amour du sujet.

MÉMENTO. — Abbé Lambert, maire d'Oran : *L'Algérie et le projet Violette.* (Plaza, Oran). — Paul Rode : *les Primates de l'Afrique.* — L. Bégné, *Etude de la végétation forestière de la Haute Côte d'Ivoire.*

MARIUS-ARY LEBLOND.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

Souvenirs du général Messimy, Plon. — René Mémain : *La Marine de guerre sous Louis XIV*, 2 vol. in-4°, Hachette. — W. O. Stevens et A. Westcott : *Sea Power*, Payot. — Mémento.

Disons tout de suite que les **Souvenirs du général Messimy** sont dépourvus de sérénité, de repentirs. Ecrits au

lendemain des événements qu'ils racontent, ils conservent l'âcreté du ressentiment de l'homme qui, après une rapide ascension vers les sommets du Pouvoir, en a été précipité par ses collègues, en des heures tragiques, dans les conditions les plus humiliantes.

Vingt ans plus tôt, M. Messimy est un brillant capitaine d'Etat-major, dont la carrière s'annonce sous les plus heureux auspices. L'affaire Dreyfus survient. M. Messimy adopte la thèse de l'innocence, ne se cache pas pour le laisser entendre, s'attire la réprobation de ses chefs et de ses camarades; il est obligé de démissionner. Devenu commis d'agent de change, entre deux relevés de Bourse, il écrit un article : *L'armée républicaine de demain*, qui attire l'attention de M. Maurice Berteaux, agent de change lui-même, par surcroît député et futur ministre de la Guerre. Ce dernier le prend en amitié, il l'adresse à M. Brisson, chef du Parti radical-socialiste, qui lui dit : « Pourquoi n'entreriez-vous pas à la Chambre? Vous seriez, à gauche, le technicien écouté en matière militaire; nous n'avons personne dans nos rangs : tous les gens compétents siègent à droite. »

M. Messimy devient député, rapporteur du budget de la Guerre, ministre des Colonies, enfin ministre de la Guerre, en juin 1911. Il y arrive avec un programme tout fait. Il met une telle hâte à le réaliser qu'on est autorisé à penser qu'il a reçu mandat de son parti d'y travailler en premier lieu. Ce programme consistait à installer au sommet de la hiérarchie militaire le général Joffre, en réunissant sur sa tête les fonctions de généralissime et de chef d'état-major général. La réforme était très heureuse en soi. Le général Joffre faisait partie, depuis peu de temps, du Conseil supérieur de la Guerre, comme chef des services de l'arrière. Il était le plus jeune de grade et d'âge de tous ses collègues. Pourquoi ce choix s'était-il porté sur le général Joffre? Pour une raison toute naturelle. Joffre représentait le type accompli de l'officier d'une démocratie : sa modestie, sa simplicité, sa bonhomie, son dédain pour tout ce qui était parade militaire, jusqu'à sa négligence vestimentaire, sans parler de son affiliation à la Franc-Maçonnerie, tout le recommandait à l'attention du gouvernement qui, après la crise que venait de tra-

verser l'armée (affaire Dreyfus, fiches, congrégations, loi de deux ans, etc.) avait besoin d'un chef dont le loyalisme républicain lui donnât toute sécurité. Quant au corps d'officiers, on trouverait, comme nous le verrons, les apaisements nécessaires.

Avant d'atteindre son but, M. Messimy avait trois obstacles à surmonter. D'abord, il fallait exécuter — j'emploie ce mot à dessein — le général Michel (1), vice-président du Conseil supérieur de la Guerre, généralissime. Cet officier général reste au-dessus des basses calomnies que M. Messimy a réunies contre lui. Il venait d'établir, en 1911, le plan XVI, le plus remarquable que nous ayons eu depuis 1870. Ce plan prévoyait deux armées, en antennes, face à l'Est, et, en arrière, une réserve générale de sept corps d'armée. Il donnait les moyens de parer à l'invasion par la Belgique. De plus, en amalgamant les plus jeunes classes de la réserve avec les régiments actifs, le général Michel doublait nos effectifs. Plan d'inspiration napoléonienne, a-t-on dit; c'est exact.

Le général Michel avait, il est vrai, malgré l'excellence de ses vues que l'avenir devait confirmer, soulevé les colères de ses collègues du Conseil supérieur, qui se refusaient à admettre l'amalgame des réserves et des troupes actives. On sait les préventions que nos officiers généraux ont toujours affichées à l'égard des troupes de réserve. De plus, il avait eu le courage, en présence des théories envahissantes du colonel de Grandmaison, de faire une conférence pour combattre ces théories et en montrer le péril mortel. Ce fut un accès d'indignation dans tout l'état-major. M. Messimy sut profiter de ce désaccord, auquel il avait travaillé lui-même, pour faire voter le Conseil supérieur contre le général Michel. Celui-ci n'accepta pas d'être démissionné par un vote de ses subordonnés. Le ministre passa outre.

Restaient deux hommes à éliminer : les généraux Pau et Galliéni que leur ancienneté et leurs services semblaient réserver à la succession du général Michel. Le général Pau s'écarta de lui-même, en prétendant se réserver la nomina-

(1) Le général Michel vient de mourir le 9 novembre 1937, à 87 ans.

tion des officiers généraux. Le jeu allait être plus serré avec le général Galliéni, qui avait servi loyalement le régime et dont les hautes qualités n'étaient ignorées de personne. M. Messimy raconte comment Galliéni aurait refusé le poste de généralissime qu'il voulait lui offrir :

Galliéni, pressenti par moi, objecte qu'il est un colonial et que sa nomination au poste de généralissime me créera peut-être des difficultés avec la masse de l'armée métropolitaine, laquelle ne le verra pas d'un bon œil (p. 77).

Galliéni était mort lorsque M. Messimy, pour la première fois, dans sa déposition devant la Commission d'enquête de Briey (30 mai 1919) fit allusion publiquement au refus qu'il avait opposé à son offre.

Depuis, un autre témoignage s'est fait entendre, qui ne s'accorde pas précisément avec la version de M. Messimy. M. Lallier du Coudray (1), intendant général des troupes coloniales, très lié avec Galliéni dont il avait été le secrétaire général à Madagascar, avait rencontré ce dernier à Paris, en 1911. Après quelques paroles échangées, le général lui avait raconté son entrevue avec M. Messimy. Celui-ci l'avait convoqué dans son cabinet et lui aurait dit :

« J'aurais voulu vous offrir la succession du général Michel, mais je crains qu'en votre qualité de colonial vous ne rencontriez certaine opposition latente auprès des généraux métropolitains et alors je serais heureux d'avoir votre avis sur celui de vos collègues du C. S. qui vous paraît le plus apte à occuper ces fonctions. »

M. Lallier du Coudray ajoute :

« Ce ne serait pas connaître Galliéni que d'admettre un seul instant qu'il ait pu, pour un motif aussi mesquin, reculer devant une tâche qu'il se sentait de taille à remplir... Il aurait dûment accepté la succession du général Michel si celle-ci lui avait été réellement offerte. »

Au lecteur de décider laquelle de ces deux versions lui paraît la plus vraisemblable.

Le terrain était désormais déblayé. Joffre, consulté à son tour, demanda vingt-quatre heures de réflexion. « Passé ce délai, note M. Messimy, il accepta sans se faire prier. » Nous

(1) *Gallieni et Lyautey*, 1925. Société de Géographie de Marseille (p. 17).

le croyons bien volontiers. Joffre posa cependant une condition : le général de Castelnau lui serait adjoint, parce qu'il était lui-même, disait-il, « peu familiarisé avec le métier d'état-major ». A tout autre général qui eût fait un pareil aveu, le ministre aurait simplement opposé un refus. M. Messimy donna son acquiescement. Ainsi naquit la firme Joffre-Castelnau, dont l'un apportait une garantie de loyalisme au régime, tandis que l'autre donnait tous apaisements au corps d'officiers qui, pour le plus grand nombre, à ce moment, tenaient le nom de Castelnau en haute estime.

M. Messimy renouvelle contre le général Michel, gouverneur de Paris en 1914, les violentes attaques qu'il avait fait entendre devant la Commission de Briey en 1919 et qu'il devait reprendre, en les aggravant, dans un article de la *Revue de Paris* (1). Or, les *Souvenirs* étaient à peine parus qu'un article de la revue *L'Officier de réserve,* sous la signature du lieutenant-colonel du génie R. J. Rousseau, démontrait l'inanité de ces attaques et mettait en cause M. Messimy lui-même:

Dès le 4 août, écrit-il, les chefferies du Génie avaient passé avec les entrepreneurs des marchés pour la construction d'ouvrages bétonnés, dont les plans existaient dès le temps de paix, et qui devaient être terminés le 25 août. Le 11 août, le gouvernement reportait cette date au 15 septembre, et le 15 août M. Messimy rappelait que les études et travaux devaient rester soumis aux règles du temps de paix. (Juin 1937, p. 182.)

Nous nous bornons à cet extrait. Le lecteur trouvera d'autres précisions dans le corps de l'article. Mais on est en droit de conclure, d'après ces seules lignes, que ce n'est pas au général Michel qu'il faut reprocher son inactivité, mais bien à M. Messimy qui prescrivit de poursuivre les travaux commencés par celui-ci, à la cadence du temps de paix.

Beaucoup de points mériteraient encore d'être discutés. La place nous fait défaut, et pour conclure, nous signalerons ce qu'il est possible de compter à l'actif de M. Messimy :

1° La création des états-majors d'armée, fonctionnant dès le temps de paix. Mesure excellente, en principe, qui devait assurer l'unité de doctrine dans l'armée française. Malheureusement, la doctrine était mauvaise.

(1) *Comment j'ai nommé Gallieni,* 15 septembre 1921.

2° La création de la 45ᵉ Division algéro-tunisienne et des 1ʳᵉ et 2ᵉ Divisions marocaines prévues dans les effectifs de la mobilisation. Leur concours, comme troupes fraîches et non déprimées par la bataille des Frontières, aux batailles de l'Ourcq et de la Marne a pu permettre, suivant l'expression de M. Messimy, de « remporter de justesse les deux succès qui décidèrent du sort de la bataille décisive ». L'examen de cette question est le chapitre le plus constructif des *Souvenirs* (voir p. 163-178).

§

Nous ne pouvons que signaler l'importance de deux ouvrages remarquables : **La Marine de guerre de Louis XIV,** de M. René Mémain, véritable monument d'érudition colbertienne, qui comble une lacune dans l'exposé de l'œuvre du restaurateur de notre marine. Il met en lumière, en effet, le rôle considérable des intendants, les d'Infreville, les d'Arnoul, les Matharel, qui furent ses collaborateurs laborieux et consciencieux. On les avait jusqu'ici laissés derrière leur écritoire. M. Mémain leur a rendu justice. Il est regrettable qu'il ait entrepris cette œuvre de réparation à propos du port de Rochefort, qui fut une erreur de Colbert. Celui-ci a fait mieux.

Le **Sea Power,** de MM. Stevens et Westcott, professeurs à l'A. N. des Etats-Unis, apporte à la thèse de Mahan sur l'influence de la puissance navale dans l'Histoire, l'appoint de l'expérience de la Grande Guerre. Or, de celle-ci il semble que des arguments nouveaux pourraient s'ajouter aujourd'hui à la thèse que Jane, dans ses *Heresies of Power,* soutenait en 1906 contre les idées systématiques de Mahan. La grande leçon navale de la dernière guerre est que la liberté de la circulation maritime est la condition même de la victoire. Ce n'est pas, cependant, une condition nécessaire dans tous les cas. Mais le fait le plus remarquable, qu'elle nous révèle, au point de vue maritime, est l'activité ininterrompue de la Marine marchande anglaise qui, sans aucune espèce de protection, au moins pendant les trois premières années de la guerre, n'a cessé, malgré des pertes atteignant presque les 50 % de son tonnage total, de fournir aux nations

alliées des vivres, des munitions, du pétrole, des approvisionnements de toute sorte. Ne serait-ce pas sous cette forme qu'on pourrait concevoir le véritable *Sea Power?*

MÉMENTO. — Mermoz : *Mes vols* (Flammarion). L'homme qui a vécu les misères qu'il raconte, en réussissant à les dominer, est un mâle exemple d'énergie et de courage. Tout ce qu'il nous dit est vibrant d'émotion. — G. Maze-Sencier : *Le général de Saint-Just* (Ed. Spes) dont le maréchal Pétain a dit qu'il fut le premier à trouver une formule pour crever le front allemand (Affaire des Ervantes). Il s'agissait, il est vrai, d'une opération secondaire. Après la guerre, le général entra au Parlement où pour avoir fait le geste de mettre en joue un de ses collègues, il fut surnommé le duc d'Anjou. — Maréchal Badoglio : *Commentaires sur la campagne d'Ethiopie* (Grasset). — *Les Garibaldiens au service de la France*, témoignages de reconnaissance exprimés par le maréchal Pétain, etc. Les noms de Bruno et Costante Garibaldi, tombés en pleine jeunesse, dans l'enfer de l'Argonne, ne seront pas oubliés. — Colonel Godchot : *Les Conséquences d'une guerre au XX*e *siècle* (Edit. de « Ma Revue », St-Cloud). Réflexions judicieuses d'un homme du métier. — Jacques Sahel : *Henry Farman et l'Aviation* (Grasset), avec portrait et d'intéressantes illustrations. — Marc Benoist : *Paquebots, cargos et chalutiers* (Collect. de la France vivante), ill. Vulgarisation des travaux de la mer.

JEAN NOREL.

LES REVUES

Mesures : De Pierre-le-Grand à Lénine, en passant par Dostoïewsky; fragment d'un poème d'Essénine; une nouvelle admirable de Jean-Paul Sartre. — *Revue des Deux Mondes :* la vraie Mme Cardinal; opinion de Dupanloup sur « Madame Bovary »; le vieux Condé et Talleyrand; Louis XVIII et l'esprit de famille. — *L'Age nouveau :* une note de F. Vielé-Griffin sur son amitié littéraire avec Henri de Régnier et sur le symbolisme. — Naissance : *La Gazette des Amis des Livres*, nouvelle expression de l'apostolat de Mlle Adrienne Monnier. — Mémento.

Mesures (15 janv.) ouvre l'année 1938 par un numéro particulièrement bien composé. Swift y est expliqué et traduit le mieux du monde par M. A.-M. Petitjean et, de même, par M. B. de Schlœzer, le Dostoïewsky des « Carnets des Démons », ces notes et brouillons du romancier publiés par les éditions Academia, de Moscou. Ces papiers sont datés de janvier 1869 à octobre 1872. Ce sont des repères pour la fixation des traits de certains personnages créés par l'écri-

vain. Son Nétchaev, par exemple, essentiellement russe, autant que Pierre le Grand si l'on veut, explique les moyens de Lénine et de ses collaborateurs, d'une manière très saisissante :

L'idée principale de Nétchaev : ne pas laisser pierre sur pierre. C'est le plus urgent et le plus nécessaire.

Nétchaev. — Des mots vides (phrases, bavardage). Ne vous suffit-il pas de savoir, d'abord, que tout ce qui est mauvais sera détruit et ensuite qu'il sera mis fin à la dispersion des hommes, que les hommes travailleront en commun. Rien que pour obtenir cela il vaut la peine de tout détruire. Et la destruction de Dieu, du mariage, de la famille? Voyez-vous, je ne sais pas ce qui arrivera ensuite, mais je sais que Dieu, le mariage, la famille, la propriété sont les fondements de la vie actuelle et que ces fondements sont le pire des poisons. Je ne sais ce qui arrivera ensuite, mais je sais qu'en détruisant d'un seul coup Dieu, le mariage, la famille, la propriété, c'est-à-dire toute la société, j'anéantis le poison; par conséquent, quoi qu'il arrive plus tard, du moins le poison sera détruit. C'est pour cela que je détruis la société, car il est impossible autrement de se débarrasser du poison.

...Nous risquons simplement nos têtes. La société future sera bâtie par le peuple après que tout sera détruit.

...Laissons l'Occident rêver de palais d'aluminium! Nous autres Russes nous poursuivons un but supérieur Au contraire de l'Occident, rien ne nous lie. L'Occident ne peut se défaire de ce qu'il a, même de ce qui est mauvais, parce qu'il lui appartient en propre, parce qu'il l'a créé, vécu. Nous autres nous sommes un peuple vacant. Pierre-le-Grand nous a écartés de l'action (des affaires) et c'est pourquoi nous réaliserons la grande et lumineuse idée de la destruction. Nous sommes la conséquence de Pierre-le-Grand.

Pour le même recueil, M. Armand Robin a traduit trois poèmes d'Essénine. Voici les dernières strophes de l'un d'eux, daté de 1924 : « Lettre à sa mère ». Cela aussi, par le sentiment et par l'expression, est essentiellement russe, — russe comme l'inspiration d'un Moussorgsky :

Je suis resté, comme autrefois, pas méchant
Et ne rêve jamais qu'une seule chose :
Au plus vite quitter cette révolte, ce tourment
Pour retourner dans notre maison basse.

Je reviendrai le jour où docile au printemps
Notre jardin candide aura tendu ses branches.
Seulement ne me réveille plus à l'aube blanche,
Ne me réveille plus comme il y a huit ans!

N'éveille pas ce qu'un rêve m'a pris!
Ne touche pas ce qui n'a pas réussi!
Elles sont trop précoces, la perte et la fatigue
Qu'il m'est échu d'éprouver en ma vie.

Et ne m'apprends pas à prier. Pas la peine!
Il n'y a plus pour moi de retour au passé,
Toi seule es pour moi aide et fête,
Toi seule es la lueur dont nul n'a su parler.

Il te faut donc oublier ton angoisse;
Ne grossis plus ton cœur si fort à mon sujet
Et ne va plus sur la route tant de fois
Dans ton vieux caraco démodé.

Mesures publie en outre — et ce m'est une joie de l'écrire ici — une nouvelle : « La Chambre », signée de M. Jean-Paul Sartre, qui est une œuvre de tout premier ordre. Je ne sais rien de son auteur, sinon qu'il a su composer là et écrire un récit de grande classe. Une réalisation de cette qualité annonce un maître.

§

Emprunts aux « Carnets de Ludovic Halévy (1882-83) » publiés par la **Revue des Deux Mondes** (1er février) :

A l'Opéra, sur la scène, on jouait *Mamoune* [*Namouna?*]. Des coryphées, dans les coulisses, attendaient le moment de leur entrée. Une d'elles vient à moi :

— Ah! monsieur Halévy, comme je suis contente de vous voir! J'ai lu, hier, *Madame Cardinal*. Ah! comme c'est vrai! Je peux dire ça, moi, car, voyez-vous, votre Mme Cardinal, c'est tout à fait maman, oui, tout à fait.

Cela était dit avec une véritable effusion. Moi, sans rire, de répondre :

— Cela fait l'éloge de votre mère, c'est une bonne personne.

— Ah! oui, bien bonne, bien bonne; il n'y a pas meilleure que maman.

Et je vis que *Madame Cardinal* n'avait pas *amusé* cette petite.

Elle l'avait touchée par son dévouement maternel, par son esprit de sacrifice.

Opinion de Mgr Dupanloup — l'évêque d'Orléans, membre de l'Académie française où il s'abstint de siéger en protestation contre l'élection de Littré — sur *Madame Bovary :*

C'est un livre admirable, et pour en sentir tout le mérite, il faut avoir comme moi confessé pendant vingt ans en province.

Ce jugement fut exprimé à Alexandre Dumas fils, de qui l'a recueilli Halévy.

Ici, il fait parler le duc d'Aumale sur le prince de Condé, le chef de l'armée de Coblentz :

Rentré en 1814, vieux, cassé, il s'amusait souvent à faire l'imbécile, le ramolli. Il tirait de cela des effets extraordinaires. Il n'avait pas vu Talleyrand depuis l'émigration. On lui présente, aux Tuileries, le prince de Bénévent :

— Bénévent, dit-il, avec l'air idiot, Bénévent : petite principauté, pas très grande.

Talleyrand s'incline.

— En Italie, pas loin de Rome, pas loin du Pape.

Talleyrand s'incline encore.

— Si vous le voyez, le Pape, dites-lui donc de ne rien faire pour un certain évêque d'Autun que j'ai connu avant la Révolution; c'était un coquin.

Voici maintenant Ludovic Halévy écoutant Mignet :

M. Mignet très causeur avant-hier matin. Il m'a raconté plusieurs choses amusantes sur Louis XVIII et Charles X.

Louis XVIII allait rentrer en France, un Anglais va le féliciter :

— Voilà, dit-il au Roi, la monarchie légitime rétablie définitivement en France.

— C'est selon, répond Louis XVIII.

— Comment, c'est selon?

— Oui, selon que je survivrai à mon frère ou qu'il me survivra.

Louis XVIII, impotent, disait :

— Vous vous plaigniez d'un roi sans jambes, vous verrez ce que c'est qu'un roi sans tête.

Son frère, c'était Charles X. Si Charles X était mort avant Louis XVIII, le duc d'Angoulême lui aurait succédé. C'était un homme ordinaire, mais sage, tranquille. 1830 aurait peut-être été évité.

§

L'Age nouveau (février) publie une note de Vielé-Griffin à M. Jean Ajalbert. Elle fut écrite par le poète « pour préciser les souvenirs de nos débuts communs » explique l'heureux adaptateur de *La Fille Elisa au théâtre*. C'est un document fort intéressant, quant à la rencontre et à la longue amitié de Régnier et de Griffin. Tel est le début de la note en question :

ARCADES AMBO

Henri de Régnier, fils d'un haut fonctionnaire de la Douane, sorti de la noblesse non titrée de province souvent la plus ancienne, naquit à Honfleur, au hasard d'une promotion de son père — ainsi Verlaine, fils d'un capitaine de l'armée, était né à Metz, garnison provisoire.

Nommé au port du Louvre, de Régnier père installa sa famille au cinquième de la maison qui fait le coin de la rue du Louvre et du quai. Henri de Régnier devint Parisien et suivit les classes du petit collège Stanislas, rue de Rennes.

Egbert Louis Vielé, fils d'un des douze généraux de Lincoln, issu d'une des plus anciennes familles du Val d'Hudson — (le premier Vielé Américain, originaire de Lyon, se mariait, à New-York, avec Marie du Thrieux, en 1614) — naquit à Norfolk (Etat de Virginie) ville où le général faisait fonction de gouverneur militaire, après l'avoir conquise, au nom de l'Union.

Mené à Paris, au printemps de 1872, sa famille, installée dans le quartier Monceau, confia son instruction aux Maristes de la rue [de] Monceau, dont il suivait les disciplines de la onzième à la sixième — de Ba, Be, Bi, Bo, Bu, aux premiers thèmes grecs. Il devenait ainsi Parisien dans la patrie de son arrière-grand'mère.

Les deux écoles préparatoires confluaient au grand Collège Stanislas qui reçut la même année les élèves Henri de Régnier et Francis Vielé-Griffin — lequel, au nom de son père, joignait ceux de son grand-père maternel.

C'est en quatrième que se forma l'amitié qui devait mériter à ces deux adolescents, puis à ces deux jeunes hommes, le surnom souvent répété de *arcades ambo;* cette amitié, devenue la confraternité littéraire la plus intime, devait les unir jusqu'au seuil fatal de l'Académie française.

Régnier, dès la quatrième, était poète français, il négligea si bien les humanités qu'arrivé à la Rhétorique, il dut suivre la

« section du père Malvoisin », qui chauffait en vue du « bachot » les élèves retardataires pour les langues anciennes; il n'eut pas l'avantage, qui échut à Vielé-Griffin, d'assister à la « première classe » du jeune normalien René Doumic, et de recevoir, tant pour une composition française que pour une traduction de latin, des félicitations flatteuses et exclusives — par contre, féru d'histoire, il remportait en Philosophie un accessit au Concours général.

Vielé-Griffin se passionna pour le latin et le grec — fit du latin la langue confidentielle de sa poésie — à l'exemple de plusieurs des meilleurs poètes de l'Italie et de la France du XVIe, séduit, comme ils le furent, par la mobilité du sujet et du complément autour de la forte syntaxe, qui épouse, par le jeu des désinences, la démarche de la pensée. Il brûla une considérable œuvre latine en abordant, à 18 ans, la poésie française; il le regrette : elle est à l'origine de son vers rythmique.

Il se disait *« l'élève de l'auteur anonyme de l'office du St-Sépulcre, composé, sur l'ordre de Foulques Néra, duc d'Anjou, pour la dédicace de la collégiale de Beaulieu-lès-Roches »*, dont le manuscrit est à Angers.

A la sortie de Stanislas, tous deux s'inscrivent à l'école de droit; mais la passion de la littérature les liait dans une union de goûts souvent en conflit, mais surtout dans un respect hautain pour l'art auquel ils se consacraient; ils voulurent s'assimiler toutes ses techniques, scrutant toutes ses ressources, entrevoyant de nouvelles possibilités. Ils ne vont en aborder la réalisation qu'en poètes avertis de tout le passé de la littérature; on lisait, souvent en commun, et avec méthode, pour échanger, dans la discussion, des impressions opposées.

En Touraine, où ils passèrent des étés, ils obtinrent la disposition d'une « salle de banquet » blanchie à la chaux; assis, chacun, à un bout du long tréteau, séparés par l'entassement d'une partie de l'œuvre poétique humaine, flanqués d'un arsenal de pipes en terre, aux surnoms malicieux : *« pipe dite : des aménités esthèques »*, *« pipe dite : des dissentiments courtois »*, etc.; ils dissertaient, jusqu'avant dans la nuit étoilée. Mais ils se méfiaient de leurs propres essais, ne les comparant qu'aux plus grandes œuvres, hésitant encore, devant l'impression.

Bref, c'étaient des travailleurs isolés, des orgueilleux modestes, des laborieux décidés, visant, avant d'œuvrer, à acquérir la maîtrise de leur art.

De Régnier, doué d'une prodigieuse faculté d'assimilation, écrivait à volonté du Banville ou du Sully-Prudhomme, comme

plus tard il écrira de l'Heredia; Vielé-Griffin eût souhaité douer la poésie française, si riche en finesse et en éloquence, de quelque chose de l'agilité, de la souplesse du recul propres à celle des Grecs et des Anglais; de Régnier s'associa, volontiers, à ces recherches.

Ainsi fait, ils abordèrent la « littérature active ».

Ce qui suit est à peu près connu. On y trouve la trace de petites rancunes. Le plaisir en est gâté. Charles Morice et Paul Adam, débutants, méritaient mieux, de leur ancien camarade, qu'une touche narquoise. Et Jean Lorrain aussi, qui, journaliste, a tout fait pour ses proches cadets et pour les très jeunes de 1900!

Mais nous rencontrons ces deux observations assez savoureuses :

Brunetière étudia sympathiquement le « Symbolisme » à plusieurs reprises, dans *la Revue des Deux Mondes*, y trouvant l'occasion d'égratigner Zola et son naturalisme. Celui-ci, avec Ed. de Goncourt, décrètent la mort définitive de la poésie, « langue des peuples en enfance ». Puis, la mort, et l'étonnant enterrement de Victor Hugo, libèrent les nouveaux responsables de l'art des vers.

M. Doumic étudia le Symbolisme, lui aussi, et à sa façon, dans la même *Revue des Deux Mondes*, de laquelle (quelle tristesse!) il parvint à interdire l'accès à J.-H. Rosny. En dépit de Brunetière, qui voulait lancer, enfin, l'auteur de tant de beaux livres. Prétexte : « *il fait trop jeune* ».

On a vu, plus haut, Griffin évoquer la fin, « au seuil fatal de l'Académie française », de sa « confraternité littéraire la plus intime » avec Henri de Régnier. On remarque aussi que le poète de *Cueille d'Avril* a réussi ce tour de force de résumer la naissance du symbolisme et du vers libre sans nommer une seule fois Gustave Kahn. M. Jean Ajalbert a réparé cette omission.

§

NAISSANCE : **La Gazette des Amis des Livres** parue en janvier pour la première fois (n° hors série et gratuit) n'aura que des abonnés. Ils la recevront 6 fois l'an et d'abord en mars prochain. Elle comptera 32 pages : 16 de texte et autant de « catalogue critique ». Le prix n'est pas encore dé-

claré. Il sera établi selon le nombre des adhésions. Nous les souhaitons nombreuses, car le nouvel organe est une création de Mlle Adrienne Monnier qu'il y a bien des années Mme Rachilde présentait aux lecteurs du *Mercure* dans un bel article. Depuis, la libraire artiste et lettrée du N° 7 de la RUE DE L'ODÉON, a beaucoup fait pour le livre français : auteurs et amateurs le savent pertinemment.

Aujourd'hui, Mlle Adrienne Monnier réalise un projet que lui conseilla M. Paul Valéry dès 1925. Elle l'écrit, et d'autres aveux bien délicats, presque anachroniques en ces temps incommodes.

On ne saurait ne pas retenir celui-ci :

Il y a trois ans, quand Jean Paulhan me proposa l'administration de *Mesures*, je fus bien contente de l'accepter : cinq cents francs par mois, ce n'était pas négligeable. Il eut la gentillesse de m'offrir un peu plus, mais c'est moi-même qui fixai le chiffre de cinq cents, estimant qu'il était suffisant et qu'il ne me gâterait pas. A coup sûr, le travail que cela représentait ne me plaisait guère; cette administration ne devait comporter que comptabilité, manutention, correspondance commerciale... toutes choses dont j'avais déjà plus que ma suffisance avec ma librairie. Beaucoup de gens s'imaginèrent que mon administration était une direction dissimulée et le mal que je me donnai pour les détromper ne servit, en bien des cas, qu'à les fortifier dans leur croyance. J'eus des scènes pénibles avec des auteurs, surtout au moment du prix de poésie; je reçus même quelques lettres désobligeantes. Puisque me voici enfin libre dans ma petite feuille, je suis contente de pouvoir dire publiquement que *Mesures* a été fondé par Henry Church, écrivain américain de langue française. Henry Church a toujours eu en mains la direction littéraire de sa revue en compagnie de Jean Paulhan, Bernard Groethuysen, Henri Michaux et Giuseppe Ungaretti. Je n'ai jamais été mêlée aux questions de rédaction; par contre, Sylvia Beach a été assez souvent consultée au sujet des textes de langue anglaise traduits en français. Voilà. Comme j'ai maintnant donné ma démission d'administratrice et que la revue sera gérée à l'avenir par un autre libraire, on sera bien forcé de me croire.

« Dame de la maison des livres, servante du Seigneur des livres », ainsi se définit Mlle Adrienne Monnier. Elle craint d' « être incapable d'exprimer » sa parole. Pourtant le di-

manche 7 novembre dernier, « au sein (écrit-elle) de la petite arche dans laquelle je vogue depuis vingt-deux ans », elle a conçu et mis sur le papier cet acte de foi littéraire :

Autour de moi, partout, des livres. La lumière de ma lampe promène ses doigts d'argent sur le cristal mat du papier qui recouvre tous les petits dos serrés. Derrière ces dos, il y a un corps simple et mystérieux, qui est celui même de l'esprit humain, dont l'essentiel est invisible. Un sauvage qui n'aurait jamais vu de livres et qui ne connaîtrait pas le secret de l'écriture, en ouvrant un de ces volumes, penserait peut-être à une fourmilière, ou aux brins d'herbe, ou au ciel criblé d'astres. Cet infini, sorti de nous, ne tient-il pas tête à l'infini dont nous sortons et qui nous écrase de ses regards vides. Livre, firmament intérieur. Pays de mémoire, où les Mères nous bercent et nous sourient toujours. Petits livres à la mesure des mains humaines, souvent serrées sur le cœur. Livres sur lesquels penchent le front, qui donnent au front son poids et sa clarté. Celui qui vous aime et qui vit en votre présence connaît la sérénité; il a déjà commerce avec les immortels. Il sait que tout au long de son chemin terrestre, vous ne ferez jamais défaut. Avant que les livres disparaissent, l'homme aura disparu.

A ses abonnés futurs, ses « chers amis », ceux des livres, la directrice de *La Gazette* demande en terminant ce numéro-préface :

Donc, mes chers amis, vous allez m'écrire au sujet des livres. Dites-nous les livres que vous aimez, et pour quelles raisons; ne vous contentez pas d'une simple affirmation, cherchez les causes. Dites-nous aussi tout ce qui vous semblera pouvoir aider pratiquement la vie des Lettres; si vous avez une expérience personnelle de libraire ou de bibliothécaire, votre avis nous sera précieux. Dans les pages que je vous livre aujourd'hui, voyez ce qui prête matière à critique ou à développement. Cette Gazette reproduira ceux de vos jugements qui seront clairs et désintéressés. Voulez-vous me faire confiance? Ne me demandez pas de vous répondre individuellement, je n'en aurai sans doute pas le temps.

A l'ouvrage, mes enfants.

Mémento. — *Poesia* est l'organe trimestriel de l'*Union des Poètes et artistes aveugles :* 3, rue Duroc, Paris 7[e]. Les souscripteurs à cette société dont le comité d'action est présidé par le poète André Romane, permettront la publication d'œuvres de ses

membres. La cotisation annuelle est de 10 francs, de 50 pour les « donateurs », de 500 francs au minimum une fois versés par les bienfaiteurs. La société organise des récitations de poèmes et des concours de poésie.

Le n° de *Poesia* (janvier) réunit des œuvres d'un réel mérite. Entre autres : « Le Sang de Jésus », poème de Maurice Dalphin; « Les Cygnes », de M. A. H. Brossun; « Le Rocher d'Antigone », sonnet de M. Théo Ariel; « A un affligé », de M. H. Inpéraire; « Souvenirs », de Mme Marie de Lacretelle; « L'Aube du Rêve » de M. Camille Delanerie; — et ce dizain très émouvant de M. André Romane :

TU LIS DES VERS

Bonheur : tu lis des vers de ta voix pure et tendre,
Suave tellement que j'oublie à l'entendre
Le sens des mots afin de mieux goûter leur son;
Puis, j'ai remords et de nouveau dans la chanson
Je perçois, fraternel, les pensers du poète.
Par toi, d'être exprimés, ils me semblent plus beaux,
Ils vibrent tout au moins comme je le souhaite.
Et lorsque sont éteints violes et pipeaux,
Inassouvi par le plaisir dont tu me sèvres,
Je baise le divin qui subsiste à tes lèvres.

La Nouvelle Revue (1er fév.) : y écrivant sur Louis Le Cardonnel, M. Paul Carrère conte ainsi le dernier après-midi que vécut Henri de Groux :

Le Ministre de l'Instruction Publique [M. de Monzie] (le député du Lot l'était alors) visitait, en compagnie d'un de mes collaborateurs du *Petit Provençal* qu'il connaissait bien, un vaste établissement du Prado où des ateliers avaient été aménagés pour les artistes de la Grande Cité phocéenne. On avait, notamment, préparé celui d'Henri de Groux. Comme mon rédacteur en chef le lui annonçait : — Comment? s'écria M. de Monzie. Il est donc ici, Henri de Groux? Ah! mais je veux le voir! » Jean Mélène, lui ayant dit qu'il faisait actuellement le portrait de ma femme, il le pria de téléphoner chez moi. Le peintre abandonna aussitôt ses pinceaux, prit sa canne, ses gants et se rendit, dans ma voiture, auprès du Ministre. Après avoir longtemps éveillé de vieux souvenirs, M. Anatole de Monzie acheta à Henri de Groux les deux seuls fusains qu'il eût, à Marseille, sous la main. Le soir, pour fêter l'heureux événement — car l'illustre artiste ne savait pas le prix de l'argent! — il s'offrit du champagne et fit d'amples libations. Le lendemain, à l'aube, nous apprenions qu'il était mort.

Le Berry médical (1er trimestre) : une excellente monographie de M. le Dr Robert sur les derniers jours de George Sand, avec des notes inédites du Dr Chabenat sur la mort de l'écrivain.

Le Christianisme social (janv.) : De M. J. Jézéquel : « La liberté religieuse en Espagne républicaine ». — M. le Dr René Guenin : « Ce que j'ai vu » (en Espagne).

Etudes (20 janv.) : « La turbulence de l'Islam arabe » par M. L. Jalabert.

Le Goëland (15 janv.) : « L'oiseau » par M. J. M. de Saint-Ideuc.

— « Autour d'un Valéry » par M. A. Lebois. — « In memoriam », de M. Th. Briant, en souvenir des peintres La Patellière et Gondoin.

Les Humbles (décemb.) : De M. H. Poulaille, un pamphlet : « La littérature et le peuple ».

Nouveaux Cahiers (1er fév.) : M. A. Garteiser : « L'officier français ».

La nouvelle revue critique (hiver) publie 10 poèmes de M. M. A. Mockel, A. Fontainas, Ph. Chabaneix, A. Fontan, F. Millepierres, A. de Falgairolle, Le Mertz, J. de Belleville, F. Saisset, — et John Keats, traduit par M. F. Rose. — M. Léon Bocquet, publie une étude judicieuse sur Charles van Lerberghe; M. Aegerter, une « note sur les Poèmes de M. Francis Carco »; M. P. Bathille, un article sur « Noël de La Houssaye ».

La Phalange (15 janv.) : « Saint-Georges de Bouhélier » par M. Léon Lemonnier. — « La suite à demain », de poignants poèmes de M. Alexandre Toursky.

La Revue hebdomadaire (29 janv.) : M. Gonzague Truc : « La sensibilité de Mme Colette ».

La Revue de Paris (1er fév.) : MM. D. Halévy et E. Pillias publient des lettres inédites de Gambetta. L'une, du 12 août 1882, adressée à Auguste Gérard, est un des plus violents réquisitoires contre le parlement. « *Ex nihilo nihil* », ainsi le définit le grand homme d'Etat.

Revue des Poètes (15 janv.) : De M. Maurice Couaillé : « Ciels d'Anjou », poème. — « Chansons pour une ombre » par M. A. Pastour.

Yggdrasill (25 janv.) publie les notes prises par M. G. Le Breton aux 2e, 3e et 4e leçons du « Cours de Poétique » professé par M. Paul Valéry au Collège de France. — « Gongora » par M. J. Babelon qui traduit aussi le « Polyphème ». — « L'Hymne à la Terre de l'Atharva-Véda », notes et traduction de M. L. Renou. — « La Poésie chez les noirs de l'A. O. » par M. Labouret. — Poèmes de Mme Marthe Boidin et de MM. H. P. Livet, A. Cazamian et G Liebrecht.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

« Passant, sois moderne! » signé : George Auriol (*le Petit Parisien*, 6 février). — Prélude au cinquantenaire de Charles Cros (*le Figaro*, 8 février). Un grand chat gris : J.-K. Huysmans (*le Journal*, 30 janvier). — Hommage à Louis Le Cardonnel (*le Journal*, même date; *l'Epoque*, 7 février; *l'Echo de Paris*, 1er février). — Apologie pour une *Anthologie de la Poésie sacerdotale* (*le Figaro*, 29 janvier). — M. Jean Giraudoux chez le fabuliste (*le Temps*, 8 février). — La bataille pour Verhaeren (*la Victoire*, 16-17 janvier). — *Poésie complète* de Ferdinand Brunot (*l'Intransigeant*, 1er février). — Quand *le Goéland* déploie ses ailes (1er janvier). — Conte hollandais (*le Journal*, 1er février).

« Passant, arrête-toi... Passant, sois moderne! »

Ainsi recommandait l'inscription qui décorait le « Chat Noir. » George Auriol l'avait rédigée, et il l'avait tracée en lettres jaunes sur une planche de bois noir, à gauche de la porte d'entrée du cabaret.

C'est Maurice Donnay, rappelle M. Emmanuel Jacob dans **le Petit Parisien,** qui, lisant cette inscription, se demandait alors s'il était moderne.

« Comment le savoir? écrivit-il plus tard. Alors, je n'entrai pas... »

Pourtant, quand il entra, quelque temps après il fit la connaissance de George Auriol et de cet autre sire de « Chatnoirville » : Rodolphe Salis, cet extraordinaire bonimenteur aristophanesque, qui fait penser, écrivait George Auriol, « à un de ces Suisses appelés par les rois de France pour tourner le rouet de leurs arbalètes ».

Cher George Auriol! Nous notions dans notre plus récente chronique, d'après *le Temps*, la mort d'un des derniers survivants du « Chat Noir », Antonio Brun. Avec George Auriol, ce n'est pas un des moindres qui disparaît.

Esprit très fin, artiste plein de sensibilité, George Auriol avait écrit douze volumes de contes aussi fantaisistes qu'émaillés d'humour.

Et, détail curieux, ce poète, cet humoriste, ce fantaisiste s'était passionné pour la typographie.

De fait, la dernière fois où j'ai vu le père de l'« auriol », c'était à la présentation cinégraphique du caractère Peignot. Petit, menu, alerte, le chapeau rond sur son visage tout pétillant d'une affable malice, la barbiche en pointe. Et qui, à son ordinaire, disait à ses voisins : « Avez-vous lu...? » Car

tous les jours que la librairie fait, Auriol avait découvert Baruch.

Il avait inventé un caractère, utilisé, vous diront les techniciens des journaux, dans les « travaux de ville ». Ce caractère qui porte son nom : l' « auriol », immortalise son créateur plus sûrement que ses poèmes et ses contes.

Mais il est aussi un refrain...

un refrain que cisela cet artiste et qui est demeuré célèbre. Vous l'avez entendu, murmuré, sans savoir peut-être que ce cher Montmartrois en était l'auteur... Au printemps, dans sa tombe, le bon George Auriol reposera plus doucement, « *quand les lilas refleuriront* ».

§

Dans le même temps que George Auriol fermait les yeux, **le Figaro** publiait l'extrait d'une conférence que M. Maurice Donnay avait faite aux *Annales*. C'est l'occasion de saluer une ombre, et la plus sympathique : par anticipation au cinquantenaire, qu'on ne manquera pas de commémorer ici, l'été prochain, de la mort de Charles Cros.

Dans la salle enfumée, dit Maurice Donnay, dans l'atmosphère bleuâtre, dans le bruit des conversations et des discussions, un homme rêve devant son absinthe, un homme d'une quarantaine d'années, maigre, sec, au teint olivâtre, à la tignasse noire, hérissée et crépue. Ce bohème a l'air d'un bohémien : il y a dans sa personne quelque chose du Tzigane et de l'Hindou, c'est un indo-européen.

Cet homme est Charles Cros, et si la définition que Mac Nab a donnée du poète : poète, masculin singulier, peut s'appliquer à quelqu'un, c'est bien à Charles Cros qui, en outre, est inventeur et savant. Il est tout simplement l'inventeur du phonographe.

Et M. Maurice Donnay qui, en 1927, à la Sorbonne fit un discours en hommage au cinquantenaire du bulletin de naissance du phonographe, de préciser :

Le 30 avril 1877, il (Charles Cros) avait déposé sous pli cacheté à l'Académie des Sciences la description détaillée d'un appareil destiné à enregistrer et à reproduire les vibrations acoustiques.

Peu de personnes savent, à l'heure actuelle, ce que fut le premier phonographe entre les mains de Charles Cros; une boîte à cigares,

dans laquelle un mouvement d'horlogerie, avec plaque bien lisse recouverte d'une couche de cire vierge, une membrane vivante, un bec de plume qui inscrivait les vibrations sur la cire vierge. Vous pensez bien qu'il ne s'agissait pas de reproduire dans cet humble appareil de longs discours. Quand il faisait ses expériences devant ses amis, Charles Cros invitait l'un d'eux à crier dans la boîte à cigares un mot bref et sonore, et l'assistant, homme ou femme, prononçait toujours le même mot prononcé à Waterloo par un général français qui refusait de se rendre.

Çà, c'était « Chat Noir »... « Passant, sois moderne! »

Au « Chat Noir » [poursuit M. Maurice Donnay après avoir rappelé que Charles Cros « s'était occupé aussi de la photographie des couleurs et de la synthèse des pierres précieuses »], au « Chat Noir » Charles Cros était écouté, consulté, admiré; ses amis le considéraient comme un homme extraordinaire, ils disaient un type épatant, et il était en effet cela. L'homme qui a inventé le phonographe et qui a publié ce volume de vers, *le Coffret de Santal,* peut être considéré comme l'homme scientifique et littéraire, évolué, complet.

§

Avant qu'il ne devînt un des assidus du « Chat Noir », George Auriol retrouvait dans le petit cénacle appelé *Nous autres* Albert Samain, Léon Riotor, Antony Mars, Paul Morisse, Louis Le Cardonnel. Et ceux-ci de suivre George Auriol au « Chat Noir », où Louis Le Cardonnel récitait ses poèmes.

C'était un chat gris, un grand chat gris que J. K. Huysmans, aux yeux de la Mère Célestine de la Croix. Mais nous allions anticiper :

Comme il est des morts qu'il faut qu'on tue, écrit M. Lucien Descaves dans **le Journal,** il y en a, tels J. K. Huysmans et Louis Le Cardonnel, qu'on béatifie.

J. K. Huysmans, oblat à Ligugé, est en bon chemin; Le Cardonnel se met en route à son tour. Il est, à côté de Marie-Noël, dont on vient justement de réimprimer l'adorable *Rosaire des joies,* le plus grand des poètes catholiques contemporains.

Voilà déjà quelque temps qu'on le sait, n'est-ce pas?

C'est à Ligugé justement, au mois d'avril 1900, que j'ai rencontré Le Cardonnel pour la première fois; j'étais venu passer quelques jours à la Maison Notre-Dame, chez Huysmans, et il m'avait emmené déjeuner à l'abbaye bénédictine, sa voisine. J'y

vis Le Cardonnel, qui n'avait pas quarante ans et dont les beaux poèmes, publiés çà et là, dans les petites revues symbolistes, n'étaient pas encore réunis en volume. Nous causâmes longuement en faisant les cent pas dans la galerie du cloître. Le Cardonnel était alors novice sous la houlette de Dom Besse, ami de Huysmans. Ce fut le moine que Le Cardonnel chargea de me remettre, avant mon départ, le poème inédit *Præconium paschale*, qui devait bientôt après paraître dans *le Bulletin de Saint-Martin*, imprimé à l'abbaye.

Sans être étroitement liés, Huysmans et Le Cardonnel étaient littérairement, comme on dit, en de bons termes. Le frère du poète, mon excellent ami et collaborateur Georges Le Cardonnel, nous a confié son étonnement le jour où, jeune soldat permissionnaire, il trouva ensemble, à Fiancey, près de Valence, son frère Louis, J. K. Huysmans, le peintre Alphonse Germain et l'abbé Ferret, à qui l'auteur de *la Cathédrale* devait dédier son livre.

Huysmans revenait d'un pèlerinage à Notre-Dame-de-la-Salette, en compagnie de l'abbé Ferret, et tous deux avaient fait un détour pour visiter un couvent de religieuses dirigé par la Mère Célestine de la Croix, que le romancier désirait connaître et qui considérait Louis Le Cardonnel comme un fils spirituel. Quant à Huysmans, à peine l'eut-elle vu qu'elle lui trouva l'air d'un grand chat gris.

— Un vieux chat de gouttière, alors! fit l'écrivain en riant.

— Eh! mais il ne me déplaît pas que vous soyez entré dans l'Eglise par le toit, répliqua la bonne Mère, qui était pleine d'esprit.

Nous avons cité tout le morceau : il est de bonne veine. M. Lucien Descaves a préconisé le port d'un insigne exhortant les hommes à se regarder sans haine : *S. H.* Peut-on lire pareils souvenirs autrement qu'avec amour : *A. A?* C'est avec amour qu'un hommage à Louis Le Cardonnel, récemment, a groupé, tant à l'Institut Catholique qu'à la vente destinée à favoriser la naissance d'un *prix Louis Le Cardonnel*, les fervents du poète de *Carmina Sacra*.

M. Charles Pichon, dans **l'Epoque**, a donné une relation détaillée de la séance que M. Abel Bonnard présidait, que M. le Chanoine Calvet avait organisée. Il écrit notamment :

Car voici plus d'un an que Louis Le Cardonnel est mort en Avignon, mais son souvenir demeure vivant. En témoignèrent d'abord de nombreux poèmes, fort bien lus, des maîtres comme Ghéon, Vallery-Radot, Louis Mercier et d'autres, d'une égale fer-

veur. Puis Georges Le Cardonnel nous mit les larmes aux yeux en évoquant la « route » de son frère, si souvent douloureuse et solitaire, mais qui s'acheva dans la plus pure lumière : « Laissez-moi avec mes anges », murmurait-il, avant d'expirer...

Emile Ripert, de sa main fine, allait nous crayonner un autre, et le même Le Cardonnel, celui de la sérénité d'Assise, il y a quelque trente ans, et il nous conduisit ainsi à Louis Lefebvre, le poète de saint François, qui nous convia à fonder un prix Le Cardonnel, afin de permettre à un écrivain catholique de créer librement, et après le prix, une église...

C'est là une haute et belle pensée, comme il est naturel de Louis Lefebvre, et nous souhaitons beaucoup de souscripteurs à ce grand projet. Mais dès maintenant, qu'on lise ou relise Louis Le Cardonnel. Comme l'a si justement et fortement dit, dans un dernier discours, le maître des *Royautés*, notre époque, troublée par un tourbillon d'influences de surface, a grand besoin d'une « nourriture essentielle ». Ce sont les poèmes du maître disparu qui nous la donneront, harmonieux soupirs de l'aède sacré, chanson d'air et de feu de la céleste cigale, miel très pur butiné aux fleurs du Paradis...

On sait que des échanges de vues, il n'y a pas longtemps, ont souligné l'existence, le culte de la poésie chez les prêtres. Il faut lire là-dessus ce qu'écrivirent notamment, d'une part M. Marcel Coulon, d'une autre — dans *la Victoire* — M. Ernest Prévost.

Je croyais en être quitte avec le problème de la poésie sacerdotale, note M. André Billy dans *le Figaro*, quand une lettre de Mme la Vicomtesse d'O... est venue m'apporter une contribution intéressante. Ma correspondante croit qu'une *Anthologie de la poésie sacerdotale* pourrait se constituer à l'exclusion des mauvais rimeurs, mais, dit-elle, « il faut savoir découvrir ces vrais poètes-prêtres trop souvent ignorés ».

Et d'en citer un aussitôt : l'abbé Barthès.

« L'abbé Barthès [précise Mme d'O...] curé d'un petit coin délicieux du pays toulousain, lauréat des Jeux floraux, apprécié d'Emile Pouvillon, l'ami de François Coppée qui écrivit de lui après sa mort : « il était un vrai poète et un parfait artiste... »

M. André Billy ajoute :

Les livres de l'abbé Barthès, parus chez Lemerre, sont épuisés, mais dans ses *Provinciaux*, Armand Praviel cite de lui un sonnet

qui contient une juste et symbolique définition de la vie du prêtre-poète. J'y renvoie pour finir ceux qui voudraient pousser ma petite enquête plus loin que moi.

Une petite enquête qui ne trouvera sa conclusion nulle part mieux ailleurs que dans la publication d'une *Anthologie de la poésie sacerdotale :* Dieu saura bien reconnaître les siens.

Dieu avait reconnu, et dès les premiers vers, Louis Le Cardonnel. M. Maurice Rat remarque dans **l'Echo de Paris :**

Louis Le Cardonnel regardait la poésie comme une prière. Il la voulait parfaite et accomplie. Il savait qu'elle est œuvre de soin, qui veut beaucoup d'amour. « Mes vers me coûtent, disait-il; je souffre en les faisant; je suis à la fois l'orgue, l'organiste et le souffleur. » Mais à ne pas *plaindre sa peine* et à laisser chanter son âme rayonnante, il a écrit des poèmes divins, — divins par la sûreté, la cadence et le nombre, comme ils le sont aussi par la foi. Ce poète, le premier des poètes catholiques de ce temps, est aussi l'un des premiers poètes d'aujourd'hui et de demain. L'*autre aurore* déjà s'est levée sur son œuvre, écrite dans la lumière et la grâce éternelles.

§

La poésie a eu ses entrées dans la presse, cette saison. Ainsi, les réflexions que le *La Fontaine* de M. Jean Giraudoux suggère à M. Emile Henriot, dans **le Temps :**

Voici le plus joli livre de l'année... J'ai de la chance : il appartient à ma rubrique.

Mais comme je n'ai pas de chance, comme il n'appartient pas à ma rubrique, je ne parlerai pas plus avant de ce qui revient au tandem Brunet-Magne. Parlant d'Emile Verhaeren, c'est encore M. Emile Henriot qui écrit, faut-il ajouter dans *le Temps :*

Verhaeren est resté l'une des figures les plus hautes et les plus représentatives de la période symboliste. Il vit. Ses livres se vendent. La Belgique l'honore d'un culte et le tient, à bon droit, pour son poète national.

M. Ernest Prévost, dans **la Victoire,** fait sienne cette opinion. Il l'oppose aux dires de M. André Billy qui après avoir

relaté dans *le Figaro* la publication des lettres à Mme Emile Verhaeren déclarait :

Espérons que ces lettres ramèneront l'attention sur le poète. Son œuvre en a besoin, elle est délaissée, on ne la lit plus, personne n'y porte plus le moindre intérêt : ni les derniers tenants du symbolisme, qui n'ont jamais reconnu Verhaeren comme un des leurs, ni les classiques qui l'ont toujours contesté, ni les surréalistes qui ne l'ont pas lu. Je doute qu'en Belgique même de jeunes poètes se réclament de lui. Verhaeren vit dans un abandon à peu près total... Quand j'étais jeune, il formait, avec René Ghil et Mallarmé, notre trinité transcendantale. Mallarmé tient, René Ghil garde de rares partisans, mais Verhaeren?

M. Emile Henriot, M. Ernest Prévost, le génie de Verhaeren enfin ont répondu.

§

Si l'œuvre du poète de *la Multiple Splendeur* est considérable, l'œuvre — poétique — de Ferdinand Brunot tient dans huit vers. Huit petits vers, dont les Treize courriéristes littéraires de **l'Intransigeant** content l'histoire :

Le savant historien de notre langue était fort sensible à la déférence et à l'affection du critique du *Temps* [M. André Thérive] comme à la logique qu'il apporte toujours dans ses *Querelles de langage*. Un jour, le vieux savant s'amuse à écrire quelques vers sur ce chapitre. Ils sont demeurés inédits, et peut-être même celui qui en était l'objet n'en a-t-il pas eu connaissance. Les voici :

L'étude attentive
Bannit l'oraison.
L'imaginative
Est hors de saison.
Jamais il n'arrive
Que l'ami Thérive
Laisse à la dérive
Aller sa raison!

Mais quelle entrée massive la poésie a faite, à l'appel du **Goéland,** « journal de la Côte d'Emeraude », avec le concours dont M. Théophile Briant avait réglé les joutes, Saint-Pol-Roux *regnante*. Jamais peut-être les poètes ne s'empressèrent davantage. Et les résultats ont montré avec bonheur que les temps

peuvent être difficiles : la Muse a ses amants qui ne renoncent pas, la dénatalité est inconnue chez les poètes.

§

Et puis la poésie a ses aises partout. Quelle poésie, dans l'attente d'un peuple, anxieux de marquer d'un mouvement de foule qu'un enfant est né! Le bon peuple de Hollande souhaitait un garçon : cela fait plus sérieux, pour un trône; la princesse Juliana souhaitait une fille : ce fut une fille qui l'obtint. Mais l'enthousiasme ne tomba pas. Quel lyrisme, oui, dans la veillée devant le château. C'est miracle, d'ailleurs, qu'une femme ne se trouble point, quand toutes ces paires d'yeux sont proches, qui voudraient, dans la hâte où chacun est, des murs de verre, des fenêtres ouvertes, des lumières indiscrètes. La princesse Juliana a du cran. Et tout cela, qui sent le conte, qui tient des fées, du ciel, qui est la poésie enfin, pour aboutir à ce communiqué tout prosaïque (nous l'empruntons au *Journal*) :

« S. A. R. la princesse Juliana a donné naissance à une belle fille. L'état de santé de la mère et de l'enfant est actuellement satisfaisant. »

Une belle fille, une tulipe. Mais, la tulipe, c'est encore de la poésie. En avant, Fanfan-la-Tulipe! Cela se chante.

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Concerts : Œuvres nouvelles de MM. Florent Schmitt et Darius Milhaud. — Opéra-Comique : première représentation d'*Esther de Carpentras* et de *Suite Provençale;* reprise du *Pauvre Matelot*, de M. Darius Milhaud. — Mort d'Alexandre Georges.

On ne peut discuter les titres des œuvres plus que les goûts des auteurs, car en vérité, choisir le titre que l'on va mettre sur une œuvre c'est souvent un problème bien délicat, mais c'est toujours, en quelque manière, une façon d'affirmer son goût. Par les titres de ses ouvrages, **M. Florent Schmitt** proclame publiquement son humour, un certain esprit de blague et de calembour auquel il ne convient pas, d'ailleurs, d'attacher trop d'importance. Il lui arrive de qualifier comme une chose insignifiante un ouvrage digne d'être pris fort au sérieux, d'être admiré sans réserve. Et cette gami-

nerie qui lui fait choisir des plaisanteries ou des rébus (*Kérobshal, Çansunik, Sonate libre en deux parties enchaînées*, et aujourd'hui *Suite sans esprit de suite*) n'est peut-être, en définitive qu'une pudeur très délicate, ou encore qu'une marque de dédain envers les snobs, l'auteur ayant l'air de dire : « Tenez, mes enfants, voilà de quoi vous amuser! » alors qu'il nous propose beaucoup mieux qu'une plaisanterie et beaucoup plus qu'un délassement.

Cette *Suite sans esprit de suite* dont les Concerts Colonne, sous la direction de M .Paul Paray, nous ont donné la première audition, ne manque, en tous cas, nullement d'esprit tout court, si l'esprit du genre (entendez le plan classique) n'y est pas absolument respecté. Elle se compose de cinq mouvements, dont chacun porte non point le nom d'une danse, mais un titre évoquant personnes, choses ou pays. Le premier s'intitule *Majeza.* Majeza provocante et dédaigneuse tour à tour, ondule et tournoie voluptueusement, une touffe de jasmins sur l'oreille. Les buveurs, nous dit l'argument, la regardent, les yeux luisants d'un farouche désir. La musique ne prétend point montrer la touffe de jasmin dont se pare la danseuse, ni les yeux des buveurs luisants de concupiscence; mais elle fait mieux : elle exprime la volupté de la danse, elle traduit l'ivresse dont, en s'enivrant de rythme, la danseuse grise les spectateurs. L'orchestre est léger, transparent, puis s'enfle en un crescendo magnifique. Toute la scène, assez courte, est pleine de mouvement et de vie.

Le second tableau s'oppose parfaitement au premier. Il a pour titre *Charmilles,* et il suggère l'image verlainienne de beautés alanguies laissant leurs traînes frôler les feuilles mortes. Les vers des *Ingénus* reviennent à l'esprit :

> Les belles, se pendant rêveuses à nos bras,
> Dirent alors des mots si spécieux, tout bas,
> Que notre âme depuis ce temps tremble et s'étonne...

Un pur, un très pur chef-d'œuvre.

Le troisième, *Pécorée de Calabre* (venu du latin *pecus, pecoraia* signifie en italien bergère; j'imagine, sans en être certain, que c'est ainsi qu'il faut comprendre le titre énigmatique)

pécorée est une danse paysanne ensoleillée, vive comme une tarentelle, bien populaire avec les éclats des cuivres, dans l'allégresse d'un beau dimanche.

Un *Thrène* suit : le cor anglais dit une phrase d'une noble tristesse, que reprend la flûte, puis un violon solo mêle sa voix à celle des bois, tandis que l'orchestre tout entier, discrètement, accompagne la mélodie déchirante comme un adieu.

Enfin *Bronx*. Bronx — on peut l'ignorer sans crime — est le nom de l'une des villes dont la réunion a formé New-York. La musique évoque les plaisirs des nègres, dans une atmosphère lourde d'alcool, de fumée, de jazz. Le contraste avec les pièces précédentes est violent, comme un retour soudain à la barbarie. Et certes l'auteur l'a voulu ainsi — mais la violence des nègres de Bronx ne fait pas oublier l'idéale déploration du thrène, ni la claire apparition sous les charmilles, et c'est au contraire la vision américaine qui se dissipe comme un cauchemar.

Cette *Suite sans esprit de suite* contient, en définitive, des pages qui sont parmi les plus belles qu'ait signées M. Florent Schmitt.

Le déplorable synchronisme des premières auditions m'a empêché d'entendre aux Concerts Pasdeloup les *Visages de Paris* de Mlles M. et Y. Aaron qui passèrent à l'heure précise où l'on donnait chez Colonne le nouvel ouvrage de M. Florent Schmitt. Pour la même raison, je n'ai pu entendre les mélodies de M. Lermyte, *Offrande de Ronsard* et *Sonnet de Bertaut*. On m'assure qu'elles sont délicieuses, ce qui ne m'étonne point, car je sais la sensibilité et le talent de leur auteur. Les mélodies de M. J. Clergue, *Mosquée, Salutation angélique*, et *Oraison dominicale*, ont été accueillies salle Favart avec le même enthousiasme très justifié qui avait salué la révélation de la *Mosquée* au Châtelet le 30 octobre. Enfin, Mlle Christiane Senart — si jeune et si parfaite pianiste — a donné au cours de la même séance une excellente interprétation du *Concertino* pour piano de M. Arthur Honegger.

§

L'Orchestre Symphonique de Paris donnait son concert au profit de sa Caisse des Retraites, et pour assurer la recette — chacun sait que la musique, hélas, n'y suffit plus — avait engagé une fort jolie danseuse kurde, Mme Leila Bederkhan. Sur des musiques de Naggiar, Castelnuovo-Tedesco et Darius Milhaud, nous la vîmes tour à tour en jeune épousée et en reine du temps des Pharaons, en oiseau, en princesse du Liban, et, sous tous ces aspects si divers, elle fut toujours aussi jolie, aussi gracieuse, aussi charmante. On peut se demander si l'élément spectaculaire — comme on dit aujourd'hui — n'est point en contradiction avec le plaisir purement spirituel que l'on va chercher au concert, et si l'introduction de la danse sur l'estrade jusqu'alors réservée à l'orchestre et aux chœurs n'est pas un symptôme de décadence. La très belle interprète des musiques qui figuraient au programme de l'Orchestre Symphonique de Paris n'est pas en cause; son art la met en quelque sorte au dessus du débat. Mais s'adressera-t-on toujours à des artistes de cette qualité? On voit le danger, et l'on se demande ce que la musique gagnera finalement dans l'affaire, tandis qu'on aperçoit avec certitude tout ce qu'elle y peut perdre. Il ne s'agit nullement de hiérarchie : nul ne conteste la très haute valeur de certaines partitions chorégraphiques et nul ne prétend que l'art de la danse soit un art inférieur. Mais chaque chose doit être à sa place et la place de la danse est au théâtre, comme celle des drames lyriques. En accueillant ces hôtes étrangers, quelle que soit leur noblesse, le concert symphonique travaille à sa perte. Quand nos associations comprendront-elles que le salut pour elles n'est pas dans la recherche, la découverte et l'exhibition du mouton à cinq pattes, mais dans le travail? Mieux vaudrait ne donner qu'un concert par quinzaine, en composer soigneusement le programme et attirer le public par une exécution impeccable que de jouer une ou deux fois par semaine devant des salles aux trois quarts vides, qu'on essaie vainement de remplir, parfois, en usant de moyens étrangers à la musique.

La nouveauté musicale de ce programme était une courte pièce chatoyante de **M. Darius Milhaud,** *l'Oiseau,* gracieuse comme son titre. Et du même compositeur, en seconde audition venait cette pimpante *Suite Provençale* que nous retrouvâmes deux jours plus tard à l'Opéra-Comique. La musique construite sur des thèmes populaires appelle pour ainsi dire cette interprétation animée; tout le soleil et toute la joie du pays où M. Darius Milhaud vit le jour est dans ces rythmes marqués par le battement du tambourin et par les broderies du galoubet.

Esther de Carpentras est une fantaisie sur un livret de M. Armand Lunel : il existe dans le Comtat Venaissin des îlots de juifs, autrefois protégés par le Pape. L'une de ces communautés, celle de Carpentras, demande et obtient du cardinal-évêque l'autorisation de représenter le drame d'Esther à l'occasion de la fête du Pardon. La représentation est fantaisiste, comme les improvisations de la *commedia dell'arte.* Et les choses vont si drôlement que le très jeune cardinal, enflammé de zèle apostolique et tout soucieux de convertir ces Juifs, se trouve un moment jouer Assuërus presque au naturel. Cette aimable farce, qui reste légère jusque dans la pitrerie, a suggéré à M. Darius Milhaud une partition alerte et colorée, fort divertissante elle aussi. Au premier rang de l'interprétation brillent Mme Renée Gilly, MM. Balbon, Vergnes, Arnoult, Guénot, Hérent et Pujol. Les décors de Mme Nora Auric sont charmants.

Quant à la **Suite Provençale,** c'est un des ballets les plus réussis que l'on nous ait donnés en ces derniers temps (et combien nous en a-t-on fait voir, on peut dire de toutes les couleurs)! La chorégraphie de M. Constantin Tcherkass, aussi habile danseur qu'excellent maître de ballet, la grâce et la vivacité de Mlles Byzarti et Juanina, font merveille dans un très amusant décor de M. André Marchand.

M. Roger Désormière conduit les trois ouvrages avec cette sûreté et cette intelligence dont il est coutumier.

§

Alexandre Georges, qui était né à Arras en 1850, est mort à Paris en janvier. Elève de l'école Niedermeyer — comme

Gabriel Fauré et André Messager — il fut l'ami intime de Jean Richepin et dut sa célébrité à un album de *Chansons de Miarka,* tiré du roman *Miarka, la fille à l'Ourse,* et que chanta Jenny Passama. En 1905, l'album de *Miarka* devint un drame lyrique que donna l'Opéra-Comique avec Mme Marguerite Carré et Jean Périer. Quatre ans plus tôt, Alexandre George avait débuté au théâtre avec une *Charlotte Corday* que monta le théâtre lyrique du Château d'Eau. Il donna encore *Sangre y Sol* à Nice en 1912, et il laisse dans ses cartons quelques autres ouvrages. Son talent, la grande dignité de sa vie effacée, lui avaient valu la sympathie de tous.

RENÉ DUMESNIL.

ART

Vuillard. — Vlaminck. — Soulas. — Cochet. — Marie Dormoy : *L'architecture française.* Editions de l'architecture d'aujourd'hui.

A une centaine de mètres de distance, nous trouvons Vuillard (Bernheim) et Vlaminck (Galerie de l'Elysée). Deux pôles de la peinture contemporaine. Ce sont des Vuillards d'avant-guerre, pour la plupart de sa meilleure veine. Voici les salons bourgeois des années 1900, leurs bergères, leurs lampes voilées, leurs tapis roses et leurs tentures lie de vin. Comme **Vuillard** se plaît dans ce décor qu'il nous peint avec des minuties de tapissier! Comme il sait en rendre l'atmosphère étouffée! Nul mieux que lui n'a peint la vie intime; et ses toiles, pour être pleinement goûtées, demandent aussi l'intimité et le recueillement.

On sait comment le peintre procède par touches menues, et comment il excelle à créer des rapports d'une délicatesse ravissante. C'est un art tout en nuances discrètes, ami des sonorités amorties et de la subtilité des ton sur ton. Vuillard semble craindre de forcer son talent : petits sujets, modération des couleurs. On est heureux que l'Institut ait accueilli un artiste qui réunit un ensemble de qualités très françaises, poussées à un suprême degré de raffinement et qui restera sans doute, avec Bonnard, comme notre plus grand coloriste.

Nous avons lu quelque part que Vuillard avait « le souci du décoratif ». Non. Vuillard a l'amour du décoratif. Il est

naturellement décorateur; et il restera probablement, avec son admirable série des *Jardins,* le meilleur décorateur de notre temps. Ses personnages semblent intégrés aux fonds qui les soutiennent; il se plaît à tracer les volutes d'une arabesque, à rapprocher des couleurs rares comme on le ferait pour composer un tissu précieux. Ses meilleures réussites sont des toiles comme cet extraordinaire *Enfant sur un Canapé,* où toute l'importance est donnée au meuble et à la tapisserie qui le recouvre. Visiblement ce n'est pas l'enfant qui a intéressé le peintre mais le canapé.

Quel contraste avec la turbulence de **Vlaminck,** ce fauve resté tout de même très fauve, peintre des orages et des hivers désolés! Ici la couleur s'étale par coulées virulentes, comme lancée à la diable, au moyen de procédés qui paraissent parfois bien sommaires. Mais il lui suffit d'un trait de blanc d'argent, d'une tache de rouge fulgurant, pour jeter tous ses feux. La plus sombre des toiles de Vlaminck flamboie comme un joyau.

Pour nous faire retrouver sans trop de lassitude ses éternels effets de ciels noirs et de neiges fondantes, — des « effets » au pire sens du terme, — il faut au peintre cette fougue qui l'anime, ce rythme violent qui semble faire éclater le cadre. Il lui faut aussi ce singulier accent de mystère pathétique qui fait que, même dans un tableau où n'apparaît aucune forme humaine, nous sentons la présence de l'homme.

Nous avons déjà dit en quelle estime nous tenions le graveur **Soulas.** Son exposition de la galerie Marcel Guiot témoigne encore de progrès certains. Il est sans doute superflu de signaler l'habileté de sa technique. Son talent est robuste et fin. Le paysage le plus simple se revêt sous son trait d'émotion et de grandeur. Il choisit. Il ordonne. Il sait mettre en valeur l'essentiel. Cet artiste nous plaît parce qu'il est dépourvu de ruses. C'est un art de bonne foi, franc, probe, servi par les ressources d'un métier sûr. Soulas est un terrien, il sait nous présenter, dans sa sobriété émouvante, un paysage de Beauce à la moisson; un sentier dans les blés lui suffit à nous dire son amour de la terre dans toute son acuité.

Il nous est parfois difficile de deviner ce que l'avenir retiendra dans la confusion de la peinture contemporaine, mais

nous croyons pouvoir affirmer avec certitude que Soulas sera considéré comme l'un des meilleurs graveurs de sa génération. Le métier de graveur implique certaines disciplines. Soulas est de ceux qui ont su les rendre fécondes.

Gérard **Cochet** fait une exposition à la Galerie Druet qui nous procure d'agréables surprises. Le peintre s'est dépouillé de l'austérité un peu voulue, un peu tendue, qu'il avait pratiquée jusqu'ici. Sa palette est devenue plus vive et plus tendre parfois. Il n'a rien perdu cependant de son intelligence sensible et de sa calme dignité. Les paysages, les scènes rustiques et les scènes de l'intimité familière, comme sa belle toile l'*Essayage*, d'une composition si harmonieuse, perpétuent une tradition où l'on retrouve des intentions nobles toujours traduites avec goût et discrétion.

§

Nous tenons à signaler à nos lecteurs un livre excellent de Marie Dormoy sur l'**Architecture française.** C'est un résumé très clair, précis, abondamment illustré et de la façon la plus démonstrative de notre histoire architecturale, depuis les rares témoins de l'époque mérovingienne jusqu'à nos plus récents édifices. Cet ouvrage s'adresse aussi bien à l'amateur qu'au spécialiste. Il dit l'essentiel, sans artifices de littérature, avec le minimum de mots.

En voyant les petits croquis marginaux, parfois un peu enfantins, j'avais d'abord cru qu'on avait sacrifié à l'innocente manie de l'éditeur. Je me suis aperçu ensuite que ces croquis étaient extrêmement utiles à l'intelligence du texte pour qui ne connaît pas parfaitement le vocabulaire technique de l'architecture. Ils nous évitent des explications souvent vaines et fastidieuses.

Le livre est conçu sous la forme d'un abrégé, volontairement sec et d'ailleurs fort pertinent; l'auteur n'en suit pas moins une idée générale en dégageant les caractéristiques de l'architecture française et en nous donnant ses jugements motivés. Je trouve cependant que Mme Marie Dormoy est bien impitoyable pour la Renaissance, — qu'elle considère comme une période de décadence. Au xve siècle, le style ogival n'était-il pas lui-même arrivé à sa période de décadence?

Incontestablement il avait perdu de sa pureté et n'était plus capable de renouvellement. La France a suivi son génie qui est — à ces moments-là — de rechercher dans l'antiquité ses modèles. La période d'adaptation n'a pas été très longue, somme toute. J'ai beau aimer avec passion nos cathédrales du XIII[e] siècle, je ne vois point qu'elles représentent si exclusivement l'esprit français. J'ose même dire que je le retrouve, cet esprit français, poussé à un point de perfection plus pur dans cette admirable architecture civile du XVIII[e] siècle, celle d'un Gabriel, celle d'un Héré, d'une grâce et d'une harmonie sans égale. Il va sans dire que Mme Marie Dormoy ne méprise pas cette époque : elle rend même justice à l'ensemble de la place Stanislas et de la place Carrière à Nancy, — le plus élégant paysage urbain qu'il y ait au monde.

Les quelques pages consacrées à l'architecture de notre temps — sévères à juste titre, hélas! — permettent de dégager d'excellentes leçons... Après avoir refermé cet ouvrage, qu'on gardera à portée de la main, car il est un bon instrument de documentation, on pensera qu'il est bien arrivé au génie français à travers les âges dans ce qu'il a de plus pur et de plus constant ».

BERNARD CHAMPIGNEULLE.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Une source de Cyrano. — Remy de Gourmont déclare, dans la Troisième Série de ses *Promenades littéraires,* que, « pour figurer le personnage réel qui porta le nom de Cyrano, il faut d'abord effacer à peu près tous les traits dessinés par la main vraiment trop romanesque de l'auteur dramatique ».

La délicatesse féminine d'un Rostand, poussée jusqu'au goût de la pointe et de la paillette, irritait nécessairement un Remy de Gourmont. Pourtant, je ne crois pas que, dans *Cyrano,* Rostand ait été « vraiment trop romanesque », c'est-à-dire gratuitement inventif. Il semble, au contraire, avoir bâti sa pièce avec beaucoup de logique et de prudence, s'être fixé une méthode, s'être autorisé de précédents. Sa victoire foudroyante et mondiale était le fruit de longs calculs. Et

d'abord, il avait eu la sagacité de situer l'action dans une période de notre civilisation où ses propres défauts auraient passé pour des qualités.

Il faut aller plus loin. Rostand, Français jusqu'au bout des ongles, cherche dans la littérature française le héros que la France et l'étranger ont jugé le plus français. C'est d'Artagnan. Rostand va en créer un autre, mais qui sache manier le vers aussi follement que l'épée. Toutefois, aussi sage que Dumas, il emprunte à l'histoire tout ce qu'il peut. Le vrai Cyrano s'était battu sous les ordres de Carbon de Casteljaloux, avait pour ami le modeste Le Bret, pratiquait le duel et le sonnet, défendait des idées mal vues en haut lieu, et devait être blessé mortellement, à trente-cinq ans, par une pièce de bois tombée d'un toit. Rostand a fait son héros plus gascon que la biographie de Le Bret ne l'y autorisait, mais quand on s'appelle Savinien de Cyrano de Bergerac, a-t-on bien le droit d'être Parisien et buveur d'eau? Le poète, quoi qu'en ait dit Gourmont, avait moins inventé son personnage qu'il ne l'avait découvert.

Sans doute, il l'affligea d'une laideur ridicule. Mais là encore Rostand s'appuie sur une solide tradition. Le parfait héros romantique doit être valet, bandit, contrefait ou poitrinaire. Or Cyrano, comme le hideux et spirituel Scarron, appartenait bien au Romantisme de 1630. Théophile Gautier l'avait rangé parmi ses « Grotesques ». Il suffit d'ouvrir le Larousse pour constater que la nature lui avait modelé le nez sans ménager l'argile. Un coup de pouce de Coquelin fera le reste. Voilà le héros de Rostand en mesure de faire écho à Triboulet :

> O rage! être bouffon! O rage, être difforme!

et à Quasimodo :

> Noble lame,
> Vil fourreau,
> Dans mon âme
> Je suis beau.

Pouvons-nous croire, du moins, que dans les épisodes et les morceaux de bravoure, la fantaisie de Rostand a pris sa revanche? De cela même il est permis de douter.

Le passage de *Cyrano* qui nous paraît le plus neuf et le plus fou, c'est probablement la fameuse tirade du nez. Rien de plus inattendu et de plus irrésistible que ce monologue à double effet, qui met férocement en lumière la disgrâce physique du Gascon, et en même temps, avec la même intensité, met en valeur les ressources de son esprit. C'est le passage le plus connu de la pièce, celui dont nous disons aussi, soit pour en louer le poète, soit pour l'en blâmer, que c'est « du pur Rostand ». Or Rostand l'avait trouvé, en substance, chez un romancier aussi populaire que Dumas, Eugène Sue, autre romantique.

Dans son roman *L'Orgueil*, Eugène Sue fait vivre un certain marquis de Maillefert, « spirituel en diable » et « atrocement bossu », qui fait sonner les vérités comme des éperons et blesse ou tue en duel les plus rudes adversaires. Et voici comment ce marquis, dans le salon de la duchesse de Senneterre, provoque un sot, M. de Mornand, qui a médit d'une femme :

Cette conversation intime fut suspendue par l'arrivée d'un tiers importun (le marquis de Maillefert) qui, s'adressant à M. de Mornand, lui dit, avec une exquise politesse :

— Monsieur, voulez-vous me faire l'honneur de me servir de vis-à-vis?

Il s'agit de danser un quadrille. M. de Mornand est déconcerté à tel point par la requête du terrible bossu qu'il recule d'un pas sans répondre. Le marquis réitère sa demande, sur quoi M. de Mornand finit par dire en souriant que ce serait ...très délicat. Un ami s'interpose, est écarté, et le marquis revient sur son adversaire :

— Vous aviez donc la bonté, Monsieur, de répondre à la demande que je vous faisais de me servir de vis-à-vis que c'était fort délicat, je crois?

— Oui, Monsieur, reprit M. de Mornand, sérieusement cette fois, avec une assurance mêlée de hauteur, j'ai dit qu'il était fort délicat de vous servir de vis-à-vis.

— Et pourrais-je, Monsieur, sans trop de curiosité, vous demander pourquoi?

— Mais, Monsieur, parce que... parce que... je trouve... qu'il est singulier... de...

Et comme M. de Mornand n'achevait pas :

— Monsieur, dit allégrement le marquis, j'ai une excellente habitude.

— Laquelle, Monsieur?

— Ayant l'inconvénient d'être bossu et conséquemment fort ridicule, j'ai pris le parti de me réserver exactement le droit de me moquer de ma bosse, et comme j'ai la prétention de m'acquitter de ces plaisanteries à la satisfaction générale (excusez, Monsieur, cette fatuité), je ne permets pas que l'on fasse très mal ce que je fais très bien.

— Monsieur, dit vivement M. de Mornand, je...

— Permettez-moi... un exemple, dit toujours allégrement le marquis. Je viens vous demander de me faire l'honneur de me servir de vis-à-vis. Eh bien, au lieu de me répondre poliment : *Oui, Monsieur,* ou : *Non, Monsieur,* vous me répondez, en étouffant de rire : *C'est très délicat de vous servir de vis-à-vis.* Et quand je vous prie, en grâce, de compléter votre plaisanterie, sans doute suscitée par ma bosse, vous balbutiez, vous ne trouvez rien du tout. C'est déplorable.

— Mais, Monsieur, s'écria M. de Mornand, je veux...

— Mais, Monsieur, reprit le bossu, si, au lieu d'être poli, vous vouliez être plaisant, que diable! il fallait l'être, me dire quelque chose d'assez drôlement impertinent : ceci, par exemple : « Monsieur de Maillefert, j'ai l'horreur des supplices, et je n'aurais pas la force d'assister à celui de votre danseuse. » Ou bien encore ceci : « Monsieur de Maillefert, j'ai beaucoup d'amour-propre, et je ne veux pas m'exposer à avoir le désavantage avec vous dans le dos-à-dos. » Vous voyez donc bien, mon cher Monsieur, reprit le bossu avec un redoublement de jovialité, que me moquant de moi-même mieux que personne, j'ai raison de ne pas tolérer que l'on fasse grossièrement, maladroitement, ce que je fais de bonne grâce.

Le duel qui suit nous importe peu. Rostand tenait la scène à faire, saisissante et paradoxale. Son talent n'est pas en question. « Que l'on est injuste envers Edmond Rostand! » a dit Paul Souday. Ici, par exemple, quand on constate avec quelle ampleur et dans quel mouvement il a développé le thème d'Eugène Sue, il faut bien lui reconnaître autant de droit à piller le romancier qu'en avait Molière à piller Cyrano.

Ce que je retiens, au contraire, de ces rapprochements

avec Dumas et Sue, deux des rois de la foule, c'est que Rostand, en composant *Cyrano*, poussa la clairvoyance jusqu'à se défier de son tempérament d'aristocrate. Ainsi seulement réalisa-t-il un équilibre qui ne se retrouve pas dans le reste de son théâtre.

En outre, on peut se demander si cette attitude calculée ne l'aurait pas déterminé à d'autres emprunts analogues.

E. SAILLENS.

NOTES ET DOCUMENTS POLITIQUES

L'œuvre du Gouvernement Metaxas en Grèce. — Le 4 août 1936, date de la suppression du régime parlementaire en Grèce, marque un tournant important dans l'histoire de ce pays. La nation hellène, après les fièvres et les agitations d'une adolescence inquiète, entre, avec l'instauration du nouvel état de choses, dans une période d'assagissement et de travail créateur. Les forces vitales que le vivace hellénisme contient en lui s'étaient, pendant près d'un siècle, gaspillées en stériles dissensions intestines. Mais maintenant que les rigoureuses diciplines du régime de M. Metaxas ont dûment endigué et canalisé les énergies de la nation, toutes ces forces, jadis dressées les unes contre les autres, convergent vers un même but de régénération nationale. Tel est le fait capital qui ressort, avec évidence, après dix-huit mois de gestion autoritaire, des affaires de Grèce. Les parlementaires évincés, seuls adversaires du gouvernement, ne sauraient, malgré leur rancune, formuler de critique positive contre l'œuvre réalisée dont l'importance s'impose à tous les esprits. Car, toute vaine agitation supprimée, il a été accompli en dix-huit mois de dictature plus qu'en vingt ans de parlementarisme.

L'établissement du régime autoritaire — ici comme ailleurs — fut la réaction d'un organisme national demeuré sain contre le danger communiste. L'œuvre de la IIIe Internationale ne commença à être vraiment menaçante pour le pays que du jour où elle trouva des alliés complaisants parmi les partis parlementaires. Ceux-ci, profondément divisés, incapables de donner au pays un gouvernement viable, portèrent le coup de grâce au système politique dont ils émanaient, en se prêtant à cette alliance pleine d'embûches et de dangers. Les

14 députés communistes qui siégeaient à la Chambre devinrent les arbitres véritables de la situation. Déjà, depuis le mois de mai qui précéda la mise en vigueur de la loi martiale, des grèves sanglantes avaient éclaté en plusieurs points du pays. Mettant à profit l'état anarchique et morcelé de la Chambre et les faiblesses des pouvoirs constitués, privés des moyens d'action que la situation exigeait, le parti communiste préparait ouvertement la guerre civile. Le nouveau président du conseil, général Metaxas, bien résolu à enrayer l'entreprise subversive des ennemis de l'ordre, s'octroya de lui-même, en plein accord avec le roi, les pouvoirs que la Constitution lui refusait. Contrairement à ce qui se passa dans d'autres pays, où l'on attendit pour agir que la situation devînt catastrophique, Metaxas épargna à la Grèce, par un coup d'Etat opportun, les horreurs d'une lutte fratricide.

Le danger immédiat une fois conjuré, le nouveau régime devait remédier d'urgence aux questions capitales que la carence de la démocratie avait laissées, pendant plusieurs années, sans solution, et qui pesaient lourdement sur la situation. Il fallait assainir les finances et consolider la drachme chancelante. Il fallait améliorer le sort des masses laborieuses qui, éprouvées par la crise et leurrées maintes fois par les fallacieux programmes des partis, s'abandonnaient de plus en plus à la propagande d'extrême-gauche. Enfin, la défense nationale était en état de complète désorganisation. Rien n'avait été tenté depuis la défaite d'Asie Mineure en faveur de l'armée, si ce n'est de s'en servir pour des buts de politique intérieure. Force était donc au nouveau gouvernement de remettre sur pied, dans le plus bref délai, la défense du pays, car l'horizon international s'obscurcissait de plus en plus, et la position géographique de la Grèce fait suspendre, en cas de conflit méditerranéen, de graves périls sur la sécurité du pays. M. Metaxas s'attacha à cette triple tâche avec ardeur et l'on peut dire que, dans un an, la situation sur ces trois points essentiels fut complètement rétablie. En ce qui concerne les mesures d'ordre financier, l'exportation des capitaux et la situation précaire de la drachme rendirent nécessaire l'aggravation du contrôle du change, mis en vigueur par le gouvernement précédent. Aujourd'hui la drachme

est plus solide que jamais, et l'encaisse métallique de la Banque de Grèce s'est accrue dans des proportions rassurantes. L'équilibre budgétaire s'est rétabli et, malgré les dépenses considérables provoquées par le réarmement, les grands travaux en exécution et les charges accrues de l'assistance publique, les économies réalisées atteignirent 1.500 millions de drachmes pour le seul exercice de 1937-38. Mais, économie dirigée, tentative d'équilibrer la balance des payements, ne signifient pour M. Metaxas ni reniement de signature, ni dérobade aux engagements que la Grèce a contractés envers l'étranger. Par suite de la dépréciation de la drachme en 1933 et de la diminution des réserves en or et en devises, les gouvernements précédents avaient conclu un arrangement avec les obligataires des emprunts grecs, en vertu duquel la Grèce était temporairement libérée d'un pourcentage de 65 % sur les intérêts de ces emprunts. A la suite de l'amélioration de la situation économique, due aux mesures rigoureuses de son gouvernement, M. Metaxas décida, sans y avoir été nullement contraint, que la Grèce pouvait et devait augmenter les sommes affectées au service de sa dette, dont le pourcentage précédemment convenu fut porté, par un accord signé en automne 1936, de 35 % à 40 %. En été 1937, ses finances s'assainissaient de plus en plus, la Grèce proposa au Consortium des détenteurs des bons helléniques un nouveau relèvement du taux des versements. Cependant les pourparlers n'aboutirent point cette fois-ci, car le gouvernement hellène, désireux d'asseoir ses prévisions financières sur des bases stables, demandait la conclusion d'un arrangement définitif, alors que les obligataires, escomptant pour le pays une ère de prospérité croissante, préféraient la formule d'un accord provisoire. Mais l'attitude du gouvernement avait montré son désir de faire honneur à la signature de la Grèce. Le crédit du pays était rétabli. En ce qui concerne la situation économique intérieure, il faut signaler l'amélioration du pouvoir d'achat des classes ouvrières du fait de l'augmentation des salaires; de même pour les populations rurales, par suite de l'exportation satisfaisante des tabacs et de la fixation d'un prix rémunérateur pour la vente des céréales sur les marchés intérieurs. D'autre part, les industries grecques con-

naissent une période des plus florissantes, et les indices boursiers, tant en valeurs d'Etat qu'en titres industriels, sont en vive hausse. Enfin, signe de l'aisance monétaire croissante, l'escompte a été abaissé à 6 %.

En ce qui concerne la réorganisation de la défense nationale, elle a porté tant sur la fortification des zones stratégiques que sur le renouvellement du matériel des armées de terre, de mer et de l'air. Un gros effort a été fait pour doter l'aviation des appareils les plus modernes, et, vu la modicité des ressources budgétaires, le gouvernement a fait appel à une souscription volontaire. La promptitude et même l'enthousiasme avec lesquels toutes les classes de la société ont répondu à cet appel a pris, en quelque sorte, la signification d'un plébiscite par lequel était manifestée l'adhésion de l'opinion publique à la politique nationale du gouvernement, et la reviviscence du sentiment patriotique de la nation. Mais, plus que le côté matériel de cette réorganisation militaire, ce qui est à l'honneur du nouveau régime, c'est le renforcement de la discipline; c'est le nouvel esprit introduit dans l'armée, qui a mis un terme à son immixtion dans la politique du pays.

Le troisième objectif, peut-être le plus difficile à réaliser dans ce redressement, était de faire participer les masses laborieuses, mécontentes et minées par la propagande subversive, à cet esprit de fraternité et de ferveur patriotique dont le nouveau régime a donné le ton. Il fallait, tout d'abord, pour cela améliorer la situation matérielle de ces classes. Cela se fit sans agitations, sans conflits sociaux, sans violences. Une série de décrets introduisirent en Grèce la journée de 8 heures, les contrats collectifs, les assurances sociales. Les salaires furent relevés et leur limite minima fut fixée par la nouvelle législation. Désormais, l'ouvrier grec bénéficie d'une législation des plus avancées, et ces réformes ont eu comme résultat de relever sensiblement le niveau de vie des masses, qui était auparavant des plus bas. D'autre part, le gouvernement renforce sa politique sociale par des mesures d'assistance et d'hygiène : création de nouveaux hôpitaux, de sanatoria, d'asiles de la vieillesse; modernisation des établissements existants, qui furent en outre dotés de nouvelles

ressources, fondation de laboratoires microbiologiques dans les provinces; lutte contre la tuberculose et le paludisme. Les sommes affectées pour le présent exercice aux dépenses de prévoyance sociale sont de 500 millions de drachmes. L'effet moral produit dans la classe ouvrière par cette sollicitude gouvernementale a été considérable. Elle a scellé la réconciliation des éléments aigris et mécontents avec la société et s'est traduite par une participation sans réserve des masses prolétariennes à l'élan créateur qui anime en ce moment toute la nation.

Tels sont, jusqu'à maintenant, les résultats acquis dans la triple poursuite d'assainissement financier, de réorganisation militaire et de renaissance sociale, dans lesquels le gouvernement élargit et parfait tous les jours son action. Mais ce n'est pas à ce seul domaine que se limitent ses initiatives. M. Metaxas possède un programme des plus vastes qui tend à réédifier la structure de l'Etat, à rénover le pays dans tous les domaines de son activité, à exploiter pleinement les ressources qu'il offre, à lui en créer des nouvelles. Au premier plan viennent les travaux publics. La Grèce avait déjà fait un progrès considérable dans le domaine des communications, dont l'initiateur avait été ce même M. Metaxas, lorsqu'il participa en 1926 au cabinet de concentration. Mais le plan de M. Metaxas, modifié par les aléas politiques et l'intervention désastreuse du parlementarisme, ne fut jamais achevé. M. Metaxas tient à doter la Grèce d'un complet réseau routier. Déjà — en commençant pour des raisons stratégiques par les provinces du nord — l'achèvement des voies anciennes et le percement de nouvelles a été repris. Nul doute qu'au rythme où s'opère ce travail, la Grèce, dans quelques années, sera parfaitement équipée à ce point de vue.

D'autre part, et c'est ici que doit se manifester dans les années à venir le plus considérable effort du nouveau régime, la Grèce qui ne peut plus diriger comme autrefois, vers l'Amérique, son excédent de population, se voit obligée de le faire subsister sur son propre sol, et ce sol est en grande partie montagneux, aride, ingrat. Force lui est donc de fertiliser jusqu'à la dernière parcelle de cette terre dont toutes les ressources n'ont pas encore été utilisées. Le gouverne-

ment a élaboré un important programme de drainages, d'irrigations, d'amélioration du sol, d'intensification et de rationalisation de la culture. Déjà ont été amorcés une première série d'assèchements en Thessalie, en Messénie, en Achaïe, en Epire, en Macédoine. Ces travaux, échelonnés sur une période de 10 ans, sont financés par les propres ressources du pays. En même temps, diverses mesures ont été prises pour améliorer le sort des ouvriers du sol et les conditions de la vie dans les campagnes. A noter parmi elles l'élargissement des crédits alloués par la Banque Agricole aux cultivateurs, et la réglementation des prêts dus par eux au capital privé, qui a grandement soulagé la classe agricole et l'a arrachée aux griffes de l'usure.

Enfin la réforme, sur de nouvelles bases, de l'instruction publique a été une des œuvres les plus importantes du nouveau régime. Cette réforme a été surtout guidée par le souci de donner à la jeunesse une éducation non seulement théorique mais pratique, et de la pourvoir des notions nécessitées par les besoins de l'existence actuelle.

L'enseignement avait jusqu'ici en Grèce le défaut d'être trop théorique. Les études classiques y occupaient une part trop importante. Désormais l'enseignement secondaire est divisé en classique et en moderne. En outre, dans les villes de plus de 5.000 habitants, sont instituées des écoles pratiques où prédomine une instruction utilitaire et dans le programme desquelles il est fait une place importante à des cours d'agriculture, de pêche, de techniques et métiers, selon le caractère économique du district où elles fonctionnent. Un des bienfaits principaux du nouveau système sera de restreindre l'afflux des jeunes gens vers les universités, qui grossissaient chaque année d'un contingent important les rangs du « prolétariat intellectuel ».

Dans son désir de rééduquer moralement le peuple et de lui inculquer un nouvel idéal, M. Metaxas a fait une place particulièrement importante au Sous-Secrétariat de la Presse et du Tourisme, auquel est dévolu, entre autres, le rôle de la propagande intérieure. Confié à un intellectuel de valeur, M. Nicoloudis, un des hommes les plus éminents que le nouveau régime possède à son service, c'est ce ministère qui est

chargé de donner le ton à l'opinion et d'exercer la censure, fonction dont il s'acquitte d'ailleurs dans l'esprit le plus libéral, n'empiétant jamais dans le domaine de l'art, de la science et de la littérature, qui, répétons-le bien haut, sont absolument libres en Grèce.

Tel est le bilan d'un an et demi de régime autoritaire dans ce pays. Mais cette dictature qui, certes, possède en commun avec les régimes analogues certains traits inhérents au renforcement de l'exécutif, se développe sur un rythme propre, et conformément aux nécessités profondes de la nation, dont elle constitue une étape historique. Le régime grec n'est ni impérialiste, ni irrédentiste, ni révisionniste. Sa puissance d'expansion est tout intérieure. N'aspirant, en fait de politique extérieure, qu'au maintient du statu quo actuel, la Grèce de M. Metaxas se range dans la catégorie des nations satisfaites, et est le collaborateur naturel de tous ceux qui veulent le maintien de l'ordre et de la paix en Europe. Aussi toute son activité diplomatique est-elle basée sur le resserrement de l'entente balkanique, et subordonnée à son constant désir de paix. Son réarmement lui-même est essentiellement pacifique et défensif.

Sur le plan intérieur, le régime, bien que sachant, quand il le faut, faire acte d'autorité, est infiniment tolérant, et disons le mot, libéral. La prise en possession du pouvoir et la consolidation du régime s'opérèrent sans qu'une goutte de sang fût versée.

M. Metaxas, malgré son éducation militaire, répugne à tout ce qui est enrégimentement des volontés et caporalisme; il n'a d'autre part aucun goût pour les mises en scène théâtrales, les parades fastueuses. Et en cela il participe de l'instinct profond du peuple grec, dont la finesse et le sens critique sont proverbiaux. Ce dictateur demeure un bourgeois sensé, sobre de paroles et de gestes, d'une simplicité qui rassure et charme. Tout ce qu'il a fait en Grèce participe de ce bon sens et de cette modération.

Ainsi, cantonné dans ses limites territoriales, au delà desquelles la nation ne possède nul désir d'extension, l'hellénisme éternel, sous la conduite de l'homme qui semble un instrument du destin, travaille avec ardeur et confiance à

créer le terrain propice sur lequel, après le rayonnement du « miracle grec », et les fastes millénaires de la grandeur byzantine, s'épanouira sous une forme moderne, mais sans rompre avec la glorieuse tradition du passé, la troisième civilisation hellénique.

ARGUS.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

Sur M. Charles Plisnier. — Roger Desaise : *Voies dans le soleil* (Journal des Poètes). — Odilon Jean Périer : *Œuvres poétiques* (Edit. des Artistes).

Comme bon nombre de romanciers, **M. Charles Plisnier,** Prix Goncourt 1937, a débuté dans les lettres par une plaquette de vers prophétiquement intitulée *L'Enfant qui fut déçu.*

Mais, écrite sur un banc d'école, cette prime confession d'une âme encore mal aguerrie, quoique déjà consciente de son destin, ne figure plus sur la liste des œuvres complètes de son auteur, comme si, préoccupé de son avenir, celui-ci avait redouté l'envoûtement d'un titre à tout le moins lourd de menaces.

Aussi dans les poèmes qu'il publiera par la suite, M. Charles Plisnier s'efforce-t-il, avec une ardeur trop frénétique pour être tout à fait sincère, de renier le thème captieux qui s'était prématurément offert à ses méditations. Mais l'on sent bien que, sous l'enthousiasme et la confiance dont il se grise, crépite, comme une torche mal éteinte, l'hallucinante angoisse de ses premiers jours.

Comment, d'ailleurs, cet esprit instinctivement passionné d'absolu aurait-il pu oublier les affres d'une humiliante mésaventure?

Tout le premier, il savait que, marqué par le sort, jamais, quoi qu'il fît, ni la joie, ni la certitude, ni la sécurité n'habiteraient en lui et que, comme Barrès dont il avait subi l'empreinte, il savourerait, mieux que personne, les troubles délices des âmes sans repos.

Je m'étais choisi, dit-il, un lieu pour chaque sorte de souffrance, aimant, si je croyais en Dieu, des cours où des masures montraient leurs façades rongées de salpêtre, si je cherchais le désespoir, la grande plaine d'exercice où, sur une herbe pauvre, des chevaux tournaient en rond.

« Si je croyais en Dieu... » Hélas, Dieu que son cœur juvénile avait chaque jour attendu dans des lieux propices aux rencontres providentielles, l'ami suprême dont il espérait tout et qu'il sentait rôder autour de lui comme un oiseau de feu, le seul confident, en somme, digne selon lui de ses brûlants aveux, n'étant pas descendu vers lui et l'ayant, sans qu'il le devinât, châtié de son orgueilleuse impatience, pourquoi cet enfant, trop profondément déçu mais prêt malgré tout aux plus hardies équipées, résisterait-il désormais à l'ensorcelante invite de proches et vivantes voix qui après la tourmente que le monde venait de subir, offraient en guise de viatique à l'univers tout entier une paix et une joie aisément accessibles dans « de grandes plaines où hier encore, sur une herbe pauvre, des chevaux tournaient en rond », mais qu'aujourd'hui des hommes que l'on disait heureux avaient converties en tangibles paradis?

A défaut d'un Dieu expert en trahisons et en décevantes feintes, la Sainte Russie, plongée depuis l'origine des temps dans d'incessantes thaumaturgies, était donc là, qui l'attirait d'autant plus impérieusement que depuis longtemps Tolstoï et Dostoïewsky l'avaient entraîné à leur suite, au cœur « de masures rongées de salpêtre » ou dans des palais hantés d'étranges apparitions qui n'étaient pas sans s'apparenter aux fiévreuses héroïnes de ses *Figures détruites.*

Avec quel amour il partit vers cet Eldorado, maints de ses poèmes en portent l'éloquent témoignage :

Terre de Russie du Volga au Pamir
O vagin du monde
Voilà cent mille ans que tu accouches
Tu es bénie entre toutes les terres de la Terre
Déjà tu hurlais au milieu de l'univers
quand les océans étaient encore à la recherche de leur couche
D'entre toi
ont surgi les hommes qui furent les pères des hommes
quand il n'y avait encore ni jour ni heure
Géniture du Pamir
entre l'appétit des étendues et l'appétit du malheur
D'entre toi
descendaient les tribus-enfants

Leurs ventres saignaient
encore
Leurs prêtres
marchent devant avec les présents encor chauds des
soleils
et les serpents
D'entre toi
Pamir
Et demain ils ont couvert la Terre
de leurs enfants
qui vont donner des noms aux océans de neige
aux végétations célestes
Russie Fille de Pamir
Mais ceux les derniers
qui sont nés d'entre ton ventre
la meilleure chair encore au creux de leurs vingt
ongles
et leurs yeux
s'ils sont obliques et presque clos encor
c'est sous l'éclat du premier jour
Matrice enfin vidée de sang
Pamir
Terre de Pamir
terre qui entoure la terre de Pamir
Russie
O lieu du monde
le plus chargé de Dieu.

Mais au retour de cet illusoire Chanaan, avec Iégor qui y était né, avec Maurer, prisonnier de ses maléfices ,avec Corvelise et tous les héros de *Faux-Passeports,* figés désormais en pathétiques mais décevantes statues; comme Gide, comme Herbart, comme Guilbeaux qui en avaient joyeusement entrepris le pèlerinage; comme tous ceux enfin qui, sur la foi d'un mirage, avaient tenté d'y vivre, il comprit que, sur ce soi-disant pays élu, seule la mort régnait en souveraine et que les trésors dont se prévalaient ses prophètes n'étaient que sanie, que boue et que cendres.

A « l'enfant qui fut déçu », succédait donc un homme foudroyé, tout prêt à s'abandonner aux ténèbres d'une eau morte.

Mais dans un sursaut, aux fins de peupler de nouveaux

fantômes son inquiétude inapaisée, ce poète, doublement souffleté par le destin, allait d'un poing intrépide frapper aux portes d'un monde que par indifférence d'abord, par mépris ensuite, il s'était jusqu'alors interdit d'explorer.

Qu'il n'y rencontrerait que bassesse, stupre et lâcheté, pour y avoir vécu, il le savait mieux que personne. Car n'était-ce pas pour se libérer de cette lie qu'il s'était précipité tour à tour aux pieds d'un Dieu exigeant et dans les vapeurs d'absurdes mais grisants mirages? Moine, il n'eût pas agi différemment et moine il comptait bien rester en devenant l'impitoyable et presque ascétique analyste de *Mariages*.

Peinte dans le dégoût par un voyant, cette fresque de tous les vices bourgeois deviendrait donc, aussi bien pour lui-même que pour ceux qui défileraient devant elle, l'exutoire d'une âme décidée à tous les purgatoires et la raison majeure de ses prochaines évasions.

Mais après *Mariages*, vers quels hommes et vers quel guide allait-il conduire ses pas, puisqu'il savait d'expérience que sans réel appui il continuerait à tourner désespérément en rond autour de son ombre, comme les misérables chevaux dont les sabots rythmaient depuis toujours les appels de son cœur enfiévré.

Au prochain carrefour trouverait-il enfin quelqu'un, prêt à lui venir en aide ou comme Baudelaire, aurait-il alors à choisir entre le revolver et le retour à Dieu?

Angoissante question demeurée jusqu'ici sans réponse, mais que M. Charles Plisnier, qui par-dessus tout répugne aux compromis, résoudra, soyons-en sûrs, avant peu.

D'aussi pathétiques problèmes ne préoccupent guère M. Roger Desaise en qui survit, comme chez Francis Vielé-Griffin, la ferveur pindarique, et qui le prouve victorieusement dans des vers pleins d'élan.

M. Desaise s'était fait connaître voici quelques années par une curieuse tentative de poèmes polyphoniques. Il y avait déployé d'éclatantes qualités lyriques, si bien que l'on attendait avec autant d'intérêt que de curiosités la publication de ses nouveaux vers.

Ceux-ci viennent de paraître sous un titre quasi triom-

phal : **Voies dans le Soleil.** Disons sans tarder qu'ils confirment tous nos espoirs et font honneur à ce noble esprit qui ne cherche qu'à se parfaire. A la forme près, car M. Desaise ne pratique que le vers libre, ils rappellent par leur permanente transe les hymnes de Joachim Gasquet, à qui naguère M. Desaise avait, du reste, emprunté l'idée du poème à multiples voix.

Leur fougue, leur ton et leur éloquence eussent certes réjoui l'enthousiaste Gasquet, grand zélateur de ce genre de lyrisme. Mais tout verbeux qu'il fût, il n'eût certes pas manqué d'y déplorer l'absence d'une sourdine dont lui-même usait, à bon escient, dans ses alexandrins éperdus, mais que M. Desaise, esclave d'une métrique sans contrainte, doit tenir, semble-t-il, pour un accessoire désuet.

Pareil reproche ne peut s'adresser à Odilon-Jean Périer dont, sauf un premier recueil, *Le Combat de la Neige et du Poète*, **l'Œuvre** lyrique tout entière vient de reparaître aux *Editions des Artistes*. Eparpillée jusqu'ici en plaquettes tirées à petit nombre et devenues introuvables, elle manquait dans beaucoup de bibliothèques, et tous les lettrés en souhaitaient impatiemment la réimpression. Celle-ci a tenté un éditeur de grande classe, M. Georges Houyoux à qui nous devons déjà maints luxueux livres de prose. Grâce à son zèle, à son goût et à son entendement, nous voici désormais dotés d'un pieux mémorial poétique enclos, comme il sied, dans un format royal et somptueusement fixé en caractères plantiniens, sur un japon « de neige à la lune ravie ».

Pour qui ne connaîtrait rien de la vie d'O. J. Périer, mort à Bruxelles le 22 février 1928 à l'âge de 27 ans, il en découvrirait aisément le sens dans l'admirable livre que son ombre nous lègue. Non qu'elle s'y exhibe en attitudes et en précises confidences. Nul, en effet, ne fut plus humainement secret que cet adolescent riche des plus beaux dons, mais, dès son éveil à la vie lyrique, averti du sort qui lui était dévolu.

Ce sens de la prémonition illumine ses moindres poèmes, et c'est à travers lui que s'affirme sa personnalité.

Comme Jules Laforgue et Rainer Maria Rilke, auxquels l'unissent maints traits d'âme et d'identiques prédilections, il se sait l'élu de la mort. Mais loin de maudire l'intruse, il

s'acharne à s'en montrer digne en lui dédiant chaque jour, comme autant de prémices, les songes et les désirs qui ne cessent de le hanter.

Pourtant ces songes et ces désirs ne valent à ses yeux que par la pureté croissante qu'il y puise. L'incitent-ils à quelque joie trouble, à quelque vain regret ou à quelque stérile espérance, il les refoule aussitôt dans leur géhenne originelle. Azraël est en lui, veille sur lui, mais, par crainte de la curiosité des hommes, l'incite à

Cacher les rêves qu'on lui donne
Et le nom d'ange qu'il porte.

C'est ce bel ange funèbre qui, dans *Le Combat de la Neige et du Poète*, l'initie à la pureté, à cette pureté qu'il sait inhumaine et qu'il adore pour cela; c'est lui qui à chaque étape de son voyage terrestre, dès que pourrait le tenter soit une insolite grappe, soit une eau trop fleurie de reflets, l'aide d'un coup d'aile à se rapprocher du ciel; c'est lui encore, tandis qu'il s'émerveille d'un décor éphémère, qui lui rappelle qu' « Il ne chantera pas très haut ni très longtemps », et c'est lui, toujours, qui au seuil d'un de ses plus poignants écrits, lui dictera cette dédicace à sa mère défunte : « Mais non, je ne resterai pas longtemps, tu sais bien que je ne puis me passer de toi. Au revoir. »

Ainsi ce prédestiné divinisera, de ses fragiles et miraculeuses ondes, toutes les choses qu'il effleure.

Un paysage, une rose, un ami, une tasse de thé, voire un verre d'eau glacée, touchés par lui, acquièrent aussitôt une sorte de rayonnement surnaturel, non sans garder, toutefois, malgré le dépouillement de plus en plus rigoureux qu'il leur inflige, les moindres palpitations de leur vie secrète.

Car pour toucher de ses ramilles extrêmes un azur peuplé d'apparitions, cette poésie n'en plonge pas moins ses racines invisibles dans un sol ensemencé par Baudelaire, Rimbaud et Mallarmé. Et c'est en ensemençant à son tour la même terre que, pour notre joie et notre éternel émerveillement, cet esprit séraphique a daigné perpétuer son trop bref passage parmi nous.

GEORGES MARLOW.

LETTRES CHINOISES

Vincenz Hundhausen : *Die Rückkehr der Seele*, Rascher Verlag, Zurich-Leipzig. — *Sinica*, Frankfurt-a.-M. — Gabrielle Bertrand : *Seule dans l'Asie troublée*, Plon. — Dr Fang Chenn-ngann : *Tchenn Tsiou Tchoann*, Shanghaï.

De la Chine même, dominée par son tragique destin, il m'est parvenu bien peu de littérature au vrai sens du mot. L'ouvrage le plus important est, en chinois, **Les Traditions sur les Aiguilles et Moxas,** gros ouvrage relié à l'européenne, dans lequel l'auteur, illustre Acuponcteur de Shanghaï, le **Dr Fang Chenn-ngann** (Zun-ngan en Shanghaïen) commente les anciens livres pour y découvrir, si possible, des traditions secrètes que les médecins modernes auraient pu laisser échapper.

Son œuvre est du plus haut intérêt, car il a mené à bien ce que j'avais entrepris avec tant de peine et de difficultés : la recherche et la collection des passages de livres perdus que l'on retrouve cités dans d'anciens traités de médecine, et qui sont naturellement les plus importants.

Il donne aussi une bibliographie critique des titres d'ouvrages cités dans les *Histoires Dynastiques*, signalant ceux qui existent encore sous d'autres titres, et ceux qui ont disparu entièrement.

Il expose enfin, pour chacun des points-réflexes, les syndromes que ces points lui ont permis de guérir, sans répéter tout ce que l'antiquité a observé à ce sujet. Cela permet de mettre un peu de clarté dans les effets des points.

La composition et la publication de ce livre dans ce Shanghaï que l'on donne comme dévasté prouve qu'il ne faut pas attacher une entière créance aux films d'angoisse... et de propagande antijaponaise que l'Amérique et la Russie nous envoient.

Il règne d'ailleurs à propos de la guerre actuelle en Chine une brume d'erreurs ignorantes et de mensonges évidents, qui nous incite à rappeler quelques vérités premières à ceux qui cherchent encore la vérité au lieu de céder simplement à leurs passions intéressées.

La première de ces vérités premières est que l'actuel Empereur de Mandchourie est et n'a jamais cessé d'être Empe-

reur de Chine. Il était sur le trône en 1911 quand le Régent, en son nom, et sans abdiquer en aucune manière, « confia la Chine au peuple pour faire l'essai d'un régime républicain ». Tous les Chinois, en dehors des agents de l'étranger, le considèrent encore comme l'Empereur. Dans une interview accordée par lui à Pierre Lyautey il y a trois ans et rapportée par celui-ci, l'Empereur de Mandchourie rappelait ces faits et disait assez clairement que les malheurs du peuple chinois avaient trop duré. Et il faisait allusion à une autre vérité, qui est indiscutable pour tout Asiatique : les tombeaux de ses Ancêtres sont en Chine : peut-il les y laisser au pouvoir d'autres que de sa famille?

Rappelons enfin que depuis la proclamation du Mandchoukouo, quelque douze millions de Chinois ont émigré de Chine en Mandchourie sous le régime co-japonais. Si ce régime était aussi odieux aux Chinois qu'on veut bien nous le dire, auraient-ils agi ainsi?

Pour ceux qui ne pensent avec raison qu'à l'admirable peuple chinois, dont tout le désir est de travailler en paix et de conserver un peu de ses trop faibles gains, rappelons encore que depuis l'établissement du Gouvernement de Tchang Kaï-tchek, près de vingt millions d'êtres humains sont morts de faim dans la seule province du Chann-tong, une de celles que l'on peut le mieux connaître. Et ne laissons pas oublier que, dans bien des régions, les généraux qui se succèdent font à chaque fois payer les impôts de l'année, si bien qu'ils délivrent gravement des reçus pour les années à venir; il existe de ces reçus pour 1995. Et nous nous plaignons!

Seule dans l'Asie troublée, tel est le titre parlant du livre que Mme Gabrielle Bertrand vient de publier. En réalité, le mot Asie est bien important, car il s'agit d'un court séjour à Jehol, à quelques jours de cheval au nord de Péiping, en Mongolie soumise aux troupes mandchoues-japonaises. Et ce voyage prouve que l'ordre y règne.

Ce récit et les excellentes photos qui l'illustrent sont très intéressants, car, malgré la proximité de Peiping, il n'a pas encore été publié de descriptions et visions aussi nombreuses et complètes de ce qui fut l'ancienne capitale d'été des Empe-

reurs, du Jehol dont l'ancienne Mission Scientifique française à Péking, au XVIIIe siècle, rapporte tant de merveilles. Il est seulement regrettable que la voyageuse ne connût pas le chinois, si bien que les noms des temples sont tous écorchés (Ta-fu-sen pour Ta Fo Se, etc.), et qu'elle fût hantée par la confusion verbale du style dit moderne.

De Pei-ping, il me vient un admirable ouvrage en trois volumes : la traduction en vers allemands de la tragédie célèbre que fit jouer Trang Siènn-tsou (1550-1617) et qui est encore publiée à des milliers d'exemplaires chaque année, et jouée en partie, car elle est longue. Le volume est accompagné d'excellentes reproductions des illustrations originales. Il est dû à l'infatigable talent de Vincenz Hundhausen qui publia déjà tant de charmantes adaptations en vers des grandes œuvres chinoises.

Le titre **Le retour de l'âme** est, en chinois, *Le retour de l'âme au Pavillon-des-Pivoines,* et illustre la puissance résurrectrice de l'amour. Un jeune homme s'endort dans un jardin où une jeune fille a été enterrée au printemps précédent. Il la voit en rêve, s'éprend d'elle avec une telle violence qu'il lui donne vie. Elle prend forme, l'épouse, etc., etc.

L'admirable publication du China Institut de Frankfort, **Sinica,** contient dans son dernier numéro un article bien curieux sur les chinoiseries dans la Poésie allemande, au temps du Rococo et du Baroque. Un autre article, de Heinrich Hackmann (*China, Volk und Kultur*) donne les matériaux et la bibliographie principale sur chacun des sujets effleurés: littérature, histoire, géographie, l'écriture, la religion, la philosophie. Un autre sur les Finances et l'histoire agraire sous la dynastie Ming (XIVe au XVIIe siècle) par Marianne Rieger, est le fruit d'études que j'apprécie à leur juste valeur, et fournit des détails absolument inédits et inconnus en Europe sur la question. Citons enfin une parfaite reproduction de la statue grandeur naturelle de Koann-inn, bois doré, exposée aux Tuileries l'an dernier.

G. SOULIÉ DE MORANT

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Jean Raynaud : *En Espagne « rouge »*; Editions du Cerf. — André Chamson : *Retour d'Espagne;* Grasset. — Pierre Héricourt : *Pourquoi mentir?* Baudinière.

M. Jean Raynaud, officier de notre marine de guerre, ayant été conduit par son service à Alicante, Valence et Barcelone, raconte dans **En Espagne rouge** ce qu'il a vu :

Apparemment, rien n'est changé!... Rien est, à vrai dire, un mot excessif... Les immeubles, en effet, ont changé de propriétaires. Sur les façades des plus belles maisons... des calicots ... signalent qu'ils abritent aujourd'hui le siège de tel parti... La peste bureaucratique a déjà commencé ici son œuvre sur le modèle de l'U. R. S. S.

Boulangeries, salons de coiffure, taxis, tout a été collectivisé. M. Raynaud étant allé, à Valence, dans une chemiserie où trois commis s'occupent de la vente, l'un d'eux, qui était l'ancien patron, devenu maintenant, par faveur, le caissier, lui fait ses confidences :

Collectiviser, mais en quoi cela consiste-t-il? A vendre tous mes stocks, à donner la totalité des recettes, sauf nos salaires, à l'U. G. T., et puis? Vendre est une chose, mais renouveler les stocks, produire en est une autre. Pour cela, on n'a pas le temps. On nous dit que ce sera pour plus tard... Ça ne pourra pas durer... Nous n'avons pas d'armes. Eux, ils sont forts. Mais cela ne peut pas durer.

Dans le bateau qui ramenait M. Raynaud en France se trouvait une femme pleine de tristesse. Son mari et elle tenaient un hôtel. Leurs affaires prospéraient quand survint le 19 juillet 1936. Elle confia à M. Raynaud la cause de son abattement :

Nous n'avons pas voulu perdre par « abandon de poste », ainsi que dit la loi, le fruit de plusieurs années de travail. Mais quelle vie ai-je menée pendant ce temps!... Nous avons dû reprendre tout le personnel que nous avions remplacé par d'autre et qui, çà et là, était sans emploi. Nous avons dû maintenir l'hôtel ouvert. Quand on réclamait de l'argent, souvent on nous donnait des bons à valoir sur la caisse de la Généralité qui, bien entendu, ne nous les a jamais acceptés. Il y a eu les jours de terreur, les menaces, les insultes. J'ai été obligée, pendant un temps, de servir moi-même à table mes anciens domestiques... Chaque nuit l'on

tremblait qu'une patrouille de contrôle ou une bande de pillards entre dans la maison...

Officier français, M. Raynaud inspirait confiance :

J'ai vu, dit-il, dans leurs cachettes et en exil de ces êtres pourchassés comme des « lapins noirs », selon l'expression consacrée, parce qu'ils ont commis le crime d'être prêtres, de ces religieuses qui ont été persécutées, emprisonnées, violées, parce qu'elles sont religieuses. J'ai vu des églises incendiées, d'autres murées, d'autres encore transformées en caserne, en grange ou en écurie.

Sur la liberté des cultes, la *Solidaridad obrera* du 25 mai 1937 écrivait :

Qu'entend-on par rétablir la liberté des cultes? Que l'on puisse recommencer à dire la messe? En ce qui concerne Barcelone, nous ne voyons pas trop où pourrait se célébrer cette sorte de pantomime. Il n'y a plus d'églises sur pied, ni un seul autel où poser un calice.

Bien des Français croient que ces choses-là ne pourraient se produire chez nous. Hélas! il suffirait qu'on ait un gouvernement purement socialiste et on verrait Blum tolérer tout excès, comme l'ont fait Azaña et Martinez Barrio.

En 1935, l'Association internationale des écrivains avait accepté l'invitation du gouvernement espagnol de tenir son Congrès de 1937 à Madrid. Malgré le bombardement de la ville, il y fut tenu. M. Chamson, un des assistants, dans **Retour d'Espagne,** raconte ses constatations en cours de voyage pour y aller et en revenir. Sur son chemin les champs étaient bien cultivés et portaient une belle promesse de récolte. J'en conclus qu'il avait plu cette année-là, les résultats de l'agriculture espagnole variant avec la pluie. Mais M. Chamson n'a rien su (et en tout cas ne dit rien) des innombrables drames qui avaient ensanglanté, l'année précédente, les lieux où il passait. C'est ce qui était intéressant, et c'est ce qui manque dans son livre.

M. Pierre Héricourt est un partisan enthousiaste du général Franco. Ses sentiments lui ont gagné la faveur de ce dictateur et de ses collaborateurs. Il en a profité pour se ren-

seigner sur les origines du matériel fourni aux gouvernementaux espagnols et a exposé les résultats de ses constatations dans un livre intitulé **Pourquoi mentir?** et où il décrit ce qu'il a cru voir de *l'aide franco-soviétique à l'Espagne rouge*. A vrai dire, ses constatations les plus graves en ce qui concerne la France sont que dans le Roussillon (et en particulier au col du Perthus), aucune surveillance n'a pendant longtemps été exercée ni sur la sortie du matériel, ni sur celle des volontaires. Par exemple, du 1er au 4 juin 1937, un entrepreneur fit à lui seul passer la frontière à 174 camions et 25 motos. Dans une usine de réparation d'armes capturées, on avait réparé 948 mitrailleuses russes, 318 françaises et 565 de marques diverses. Le reste du matériel récupéré dénotait des proportions analogues. Il était, certes, difficile aux gouvernements neutres d'empêcher complètement ces sorties de matériel, et c'est bien prouvé par le fait que M. Héricourt constata la présence de deux batteries anglaises de 120 prises sur le front de Bilbao. Mais la grande abondance de matériel d'origine française capturé par Franco peut servir de commentaire à ce qu'a avoué Léon Blum au Congrès de Marseille, le 12 juin 1937 : « La non-intervention... Mensonge? Fiction? Soit! Mais fiction qui a contribué à empêcher la guerre générale. »

EMILE LALOY.

CHRONIQUE DE LA VIE INTERNATIONALE

Du nouveau en Allemagne. — Les changements survenus en Allemagne le 4 février en ce qui concerne la réorganisation du haut commandement militaire et de la direction de la politique extérieure du Reich ont été considérés comme constituant un événement de premier ordre, aussi bien pour la situation intérieure que pour la situation internationale. La portée pratique de ces réformes a été diversement interprétée, mais, d'une manière générale, on s'est rendu compte que l'initiative du chancelier Hitler apportait un dénouement à une crise d'ordre moral et politique qui n'était pas sans danger pour le régime totalitaire. Ce n'était un mystère pour personne que depuis l'arrivée au pouvoir des chefs du parti national-socialiste un malaise existait du fait de

l'opposition de ce qu'on appelle l'esprit de la Reichswehr au nouvel esprit nazi. Le premier demeure tout imprégné des grandes traditions militaires de l'Allemagne impériale; le second est de nature proprement révolutionnaire dans le sens totalitaire, ce qui ne saurait surprendre, le national-socialisme se vantant volontiers d'avoir réalisé une révolution profonde dans l'ordre moral, politique, économique et social. Le parti national-socialiste constitue la seule armature politique du III° Reich; par contre, l'armée demeure indépendante jusqu'ici de l'influence de ce parti; elle reste autonome, et c'est elle, tout comme à l'époque impériale, qui décide en fait des destinées de la nation, parce qu'elle est la force vivante et agissante, ayant ses moyens propres, affranchie de tout contrôle populaire ou parlementaire, sur laquelle repose la puissance allemande.

La Reichswehr entend donc maintenir son autonomie dans le cadre de l'Etat allemand; on n'ignore pas que nombre de ses officiers éprouvent des sympathies marquées pour l'ancien régime impérial et pour le système monarchique, que ses dirigeants ont des conceptions particulières en matière de politique extérieure, qui ne s'accordent guère avec les tendances parfois téméraires du parti national-socialiste sur le terrain international. La Reichswehr, assure-t-on, n'aurait qu'une confiance limitée dans la politique concertée avec l'Italie; elle n'aurait encouragé à aucun moment l'intervention en Espagne, celle-ci étant de nature à provoquer des complications dangereuses, mais elle serait favorable à une détente avec l'Angleterre et avec la France, car elle estimerait essentiel d'obtenir des garanties à l'Ouest afin d'avoir éventuellement une plus entière liberté d'action à l'Est. Il serait excessif d'en conclure que la Reichswehr est résolument pour une politique de paix, mais il semble raisonnable d'admettre qu'elle veuille réagir actuellement contre toute politique d'aventure, du moins jusqu'à ce que l'Allemagne ait retrouvé la plénitude de sa puissance militaire et soit assurée de disposer des réserves suffisantes de matières premières qu'exige toute guerre de plus ou moins longue durée. Toujours est-il que l'on admet, à tort ou à raison, que la conception des choses qui prévaut chez les dirigeants de la

Reichswehr laisserait subsister pour un temps déterminé des possibilités en faveur du maintien de la paix, tandis que les aspirations et les impulsions du parti national-socialiste menaceraient de précipiter des événements tragiques.

Le parti national-socialiste, lui, s'accommode difficilement d'une politique d'attente et de réserve à l'extérieur. Il a les yeux fixés sur l'Europe centrale, où il croit avoir les meilleures chances de réaliser le point essentiel de son programme, qui est de réunir dans un même vaste groupement politique toutes les populations de race allemande. D'autre part, avec sa hantise du système totalitaire, il ne peut admettre que la Reichswehr demeure autonome dans l'Etat hitlérien, qu'elle reste en marge du parti dont l'action doit résumer la vie de tout le peuple allemand. En somme, le parti national-socialiste voudrait contrôler et dominer tous les éléments de la défense nationale, comme il contrôle et domine déjà tous les organismes politiques, économiques, sociaux et culturels du Reich unifié. Volonté de la Reichswehr de rester autonome, et volonté du parti national-socialiste de s'assurer le contrôle absolu de l'armée en imposant à la tête des services de la défense nationale ses hommes de confiance, — il s'agissait, en l'occurence, du général Goering pour l'exercice du commandement suprême et du général von Reichenau comme chef de l'armée, — telle semble bien avoir été la cause profonde de la crise qui s'est produite à Berlin, qui a duré du 27 janvier au 4 février, et qui a obligé le Führer à renoncer à la réunion du Reichstag qui était prévue pour le 30 janvier.

Cette crise se présentait pour le chancelier Hitler, pris entre le parti national-socialiste, qui est sa création et l'instrument de sa puissance, et les dirigeants de la Reichswehr, dont il est obligé de ménager l'influence, dans des conditions particulièrement délicates. Il faut reconnaître qu'il l'a dénouée avec une remarquable habileté, en cherchant à établir un certain équilibre entre les deux forces en présence, en évitant de sacrifier complètement l'une au profit de l'autre. Par là, il a réussi, du moins provisoirement, à empêcher un conflit qui eût pu être grave pour le régime et à consolider, du moins en apparence, le système unitaire en concentrant

entre ses propres mains tous les pouvoirs de l'Etat. En fin de compte, il n'y eut qu'un seul véritable vainqueur dans cette lutte d'influence : le chancelier Hitler lui-même. Mais on ne peut se dissimuler que la rivalité des dirigeants de la Reichswehr et des dirigeants du parti national-socialiste subsiste, et il n'est pas exclu que ses effets se fassent sentir dans d'autres circonstances. Toujours est-il que la décision du chancelier, intervenue à la suite de laborieux pourparlers avec les chefs militaires et les chefs nazis, a pour effet de créer un ordre nouveau d'une importance capitale. En vertu du décret du 4 février, le commandement de toutes les forces armées du Reich sera désormais exercé par le Führer lui-même; la direction générale de ces forces est placée sous son autorité directe, le chef de l'Etat-major général devenant le chef du « Wehrmachtsamt », avec rang de ministre. Il est stipulé, de plus, qu'en temps de paix le commandement suprême des forces armées assure, selon les instructions du Führer, la préparation unitaire de la défense nationale dans tous les domaines. L'homme dont il a été fait choix pour l'exercice, sous l'autorité du chancelier, du commandement suprême ainsi réorganisé est le général Keitel, un des chefs les plus représentatifs de l'influence de la Reichswehr, qui remplace donc en réalité le maréchal von Blomberg, — dont la démission forcée pour des raisons d'ordre privé ne fut que le prétexte de toute cette crise, — tandis que le général von Brauchitsch remplace à la direction de la Reichswehr proprement dite le général von Fritsch, contraint à démissionner parce qu'il a joué un rôle trop marqué dans les événements qui se sont déroulés à Berlin entre le 27 janvier et le 4 février. Il est vrai que le général Goering a été promu feld-maréchal, mais seulement à titre personnel, son activité militaire restant limitée à la seule direction de l'aviation de guerre, ce qui fait qu'il se trouve subordonné, dans ce domaine, au commandant suprême, le général Keitel.

Il en ressort que, sous le couvert du Führer, réunissant entre ses mains tous les pouvoirs, et qui s'impose par sa personnalité propre à tous les Allemands indistinctement, le général Keitel et le général von Brauchitsch, qui personnifient l'un et l'autre l'esprit de la Reichswehr, sont les

maîtres, en dehors de toute influence politique, de tout l'appareil militaire allemand, lequel demeure autonome. C'est le point marqué par les militaires. Mais le Führer n'a pas borné à cela la réforme du 4 février, car parallèlement à la réorganisation du haut commandement, il a modifié la direction de la politique extérieure en instituant un « Conseil privé » pour le seconder dans sa tâche. Il a placé à la tête de ce « Conseil privé » le baron von Neurath, jusque-là ministre des affaires étrangères, et qui est remplacé dans ce poste par l'ambassadeur du Reich à Londres, M. von Ribbentrop. Sont appelés à siéger dans ce « Conseil privé », avec le baron von Neurath et M. von Ribbentrop, M. Rudolph Hess, le maréchal Goering, ministre de l'aviation et M. Goebbels, ministre de la propagande, comme représentants du parti national-socialiste, le général Keitel, le général von Brauchitsch et l'amiral Raeder, ministre de la marine, comme représentants de l'armée. Ici encore les deux grandes influences sont parfaitement dosées. Ce qui doit retenir l'attention, c'est que la direction de ce « Conseil privé », toujours sous l'autorité suprême du Führer, est confiée au baron von Neurath, dont on connaît les tendances relativement modérées, et que le commandant suprême des forces armées du Reich, le généralissime de la Reichswehr et le ministre de la marine sont appelés désormais à délibérer sur toutes les questions de politique extérieure, ce qui tend à prouver que les chefs militaires auront plus que jamais leur mot à dire dans ce domaine. Les deux politiques — puisque deux politiques il y a — sont donc représentées au sein du « Conseil privé » par M. von Neurath, le général Keitel, le général Brauchitsch et l'amiral Raeder, d'une part, par le maréchal Goering, M. Goebbels, M. von Ribbentrop et M. Rudolph Hess, d'autre part. Ce qui a encore accru l'intérêt que l'on a attaché tout naturellement à cette réorganisation de la direction de la politique extérieure de l'Allemagne, c'est que l'on a appris en même temps que l'ambassadeur du Reich à Rome, M. von Hassel, qui fut le principal artisan de la politique concertée italo-allemande, et M. von Dirksen, ambassadeur à Tokio, qui fut le négociateur du pacte germano-japonais, étaient rappelés. Faut-il y voir l'indice d'un changement pro-

fond de la politique extérieure du Reich? Il est trop tôt, à l'heure où j'écris, pour se prononcer à ce sujet, et le discours très attendu du chancelier Hitler annoncé pour le 20 février apportera sans doute des indications utiles à cet égard. Mais un fait capital est acquis à la suite de l'entrevue Hitler-Schuschnigg à Berchtesgaden le 12 février, c'est que les relations austro-allemandes sont désormais « éclaircies » dans le sens le plus favorable à la politique du Reich en Europe centrale.

Pour l'instant, on ne peut que constater les faits tels qu'ils se dégagent des décisions prises le 4 février. C'est évidemment une grande expérience qui commence de l'autre côté du Rhin et qui doit démontrer s'il est possible ou non d'unifier de façon durable toutes les forces morales et politiques de la nation. Ce qu'il y a de frappant, en tout cas, c'est qu'il se trouve maintenant que le chancelier Hitler assume directement le commandement suprême des forces armées et la directioı. suprême de la politique extérieure, ainsi que le contrôle absolu de toutes les ressources économiques du pays. Qu'il y ait là une concentration formidable de pouvoirs aux mains d'un chef unique, on ne peut le contester. Une telle concentration, qui paraît normale en temps de guerre, est sans précédent en temps de paix. Sans doute, elle est dans la logique d'un régime totalitaire; elle peut favoriser, suivant les circonstances et le tempérament du chef suprême, les initiatives les plus utiles à la consolidation de la paix, mais elle peut avoir également le caractère d'une mobilisation permanente de toutes les forces et de toutes les ressources de la nation en vue de faire face immédiatement à toutes les éventualités pouvant se produire et en vue de mettre à profit toutes les possibilités internationales, de quelque nature qu'elles soient, aux fins d'une politique dont on discerne encore mal les véritables desseins.

ROLAND DE MARÈS.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

Odoric de Pordenone : *De Venise à Pékin au moyen âge*. Préface de René Grousset; Téqui. » »

Art

Hoffmann-Eugène : *Le livre des peintres exposants*. 20e volume. Avec de nombr. illustrations; Bureaux du Livre des peintres exposants, 325, rue de Vaugirard, Paris.

Histoire

Gabriel-Louis Jaray : *L'empire français d'Amérique*, 1534-1803. Avec 3 cartes; Colin. 40 »

G. Lenôtre : *Le Tribunal révolutionnaire;* Flammarion. 4,25

Louis Madelin : *Napoléon*. (Coll. *Les vies illustres*); Hachette. 3,95

Comte d'Ornano : *Marie Walewska, l'épouse polonaise de Napoléon;* Hachette. 20 »

Littérature

Mark Amiaux : *Un grand anormal: Le chevalier de Sacher-Masoch;* Edit. de France. 18 »

Paul Arbelet : *Louason ou les perplexités amoureuses de Stendhal;* Arthaud, Grenoble. » »

Alan Carey Taylor : *Carlyle et la pensée latine;* Boivin. 60 »

Alan Carey Taylor : *Le Président de Brosses et l'Australie;* Boivin. 30 »

J.-E. Chabert : *Sujets divers;* chez l'auteur, 83, rue Haxo, Paris. 12 »

Alice Joly : *Un mystique lyonnais et les secrets de la Franc-Maçonnerie*, 1730-1824; Protat frères, Mâcon. » »

Jeanne Landre et G. Letainturier : *L'idole du beau sexe : Le marquis de Létorière;* Edit. de France. 18 »

Jean Luc : *Diderot*. Tome II : *L'artiste et le philosophe;* Edit. sociales internationales. 21 »

Hans Schmid-Guesan : *Comme le jour et la nuit*, traduction de « Tag und Nacht ». Avant-propos de C. G. Jung; Denoël. » »

Stefan Zweig : *Trois poètes de leur vie : Stendhal, Casanova, Tolstoï.* Traduction d'Alzir Hella; Stock. 25 »

Musique

Annette Kolb : *Mozart*. Préface de Jean Giraudoux. Avec des portraits; Albin Michel. 25 »

Philosophie

Emile Bréhier : *Histoire de la philosophie. La philosophie en Orient*, par Paul Masson-Oursel; Alcan. 25 »

Marcel de Corte : *La philosophie de Gabriel Marcel;* Téqui. » »

P.-M. Schuhl : *Machinisme et philosophie;* Alcan. 12 »

Poésie

Marthe Boidin : *Jeux de Merlin;* Le Divan. » »

Julie Forest : *Odyssées*, vers et prose; Edit. en marge. » »

Robert Meynadier : *Rimes dans la nuit;* Messein. 10 »

José Marti : *Poésies*, traduites en français par Armand Godoy; Grasset. » »

Mélot du Dy : *Jeu d'ombres;* Denoël. » »

Sylvain Royé : *Le livre de l'holocauste* 1914-1916; Garnier. » »

Politique

Félicien Challaye : *La Chine, le Japon et les Puissances;* Rieder. 6 »

H. Chassagne : *Le Japon contre le monde;* Edit. sociales internationales. 18 »

Henri, Comte de Paris : *Programme;* Flammarion. 1,95

Marthe de La Combe : *Brumes*, 8.000 kilomètres en avion autour de l'axe Rome-Berlin; Sorlot. 10 »

Benito Mussolini : *Œuvres et Discours. Tome X : La question d'Autriche. L'accord franco-italien. Préparatifs et débuts de la guerre d'Ethiopie.* Traduction de Maria Croci; Flammarion. 20 »

Luc Valti : *Mon ami le roi*, la vérité sur le roi de Grèce; Edit. de France. 18 »

Préhistoire

Docteur André Cheynier : *Jouannet grand-père de la Préhistoire.* Publié sous les auspices de la Société historique et archéologique du Périgord; Impr. Chartrusse et Prandel, Brive. » »

J. Ferrier : *La préhistoire en Gironde.* Préface de M. A. Cabrol. Avec de nombr. illustrations; Impr. Monnoyer, Le Mans. » »

Raymond Furon : *La Perse* (Géographie. Préhistoire et Protohistoire. L'Empire mède. L'empire des Perses achénménides. L'empire perse sassanide. L'Islam. La Perse mongole. Les Séfévides. Les Kadjars. La Perse actuelle). Avec 10 cartes et 22 photographies; Payot. 36 »

Questions militaires et maritimes

Marie Edith de Bonneuil : *Bivouacs aux étoiles.* Préface du Maréchal Franchet d'Espérey. Avec une carte h. t.; Plon. 18 »

Claude Farrère et Paul Chack : *Combats et batailles sur mer; septembre-décembre* 1914; Flammarion. 4,25

Général Gouraud : *Lyautey* (Coll. *Les vies illustres*); Hachette. 3,95

Paul Rival : *Marceau;* Nouv. Revue franç. 18 »

Questions religieuses.

E. Denissoff : *L'Eglise russe devant le thomisme;* Vrin. 15 »

Divers : *Mystiques catholiques, méditerranéens,* textes choisis par Marie de Wasmer; Nouv. Revue franç. 4,50

Dom Guéranger : *Les meilleurs textes de Dom Guéranger.* Introduction de Louis Dimier. (Coll. *Choisir*); Desclée De Brouwer. » »

Elie Maire : *Images de Dom Chautard, abbé de Sept-Font;* Flammarion. 10 »

Pierre Mornand : *Légendes chrétiennes;* Nouv. Revue franç. » »

A. D. Sertillanges, O.P. : *Le croyant devant la vie.* (Coll. *Directives*); Flammarion. 2,25

Roman

Marcel Aymé : *Gustalin;* Nouv. Revue franç. 18 »

Jacques Boulanger : *Adam ou Eve;* Nouv. Revue franç. » »

Pierre Chanlaine : *On n'est pas maître de son cœur;* Emile Paul. 15 »

Léon Daudet : *Fièvres de Camargue;* Nouv. Revue franç. 16,50

Mme Annie Derville : *Un paradis perdu;* Figuière. 12 »

Jean d'Esme : *Que la vie est belle!* Edit. de France. 18 »

Adolphe de Falgairolle : *La milicienne, roman de l'Espagne* 1937; Edit. de France. » »

Luce Laurand : *Les Sœurs étrangères;* Edit. Mariage et famille. » »

Régis Mersac : *La cité des asphyxiés;* La fenêtre ouverte. 18 »

Claude Silve : *Un jardin vers l'est;* Grasset. 18 »

B. Traven : *La révolte des pendus*, traduit de l'allemand par A. Lehman; P. Tisné. 20 »

F. C. Weiskopf : *La tentation*, traduit de l'allemand par Maurice Rémon; Edit. sociales internationales. 15 »

Sciences

Marie-Louise Verrier : *Les yeux et la vision.* Préface de M. Etienne Rabaud; Alcan. 18 »

Sociologie

François Goguel : *Le rôle financier du Sénat français, essais d'histoire parlementaire.* Préface de M. Pierre de Lapommeraye; Recueil Sirey. 40 »

A. Lefebvre : *Les engrais. Comment les acheter et les utiliser avec le minimum de frais et le maximum de bénéfices.* (Coll. *La terre*, encyclopédie paysanne); Flammarion. 17 »

Victor Mardrus : *Explicative du tocsin des remous;* points de vue actuels; Messein. 4 »

A. Rouilly et L. Salleron : *Guide fiscal de l'agriculteur. Comment déclarer, comment réclamer.* (Coll. *La terre*, encyclopédie paysanne); Flammarion. 9 »

Les Syndicats soviétiques, documents et chiffres avec un rapport ofciel de Chverni . Introduction par V. S.; Pierre Tisné. » »

*** *Est-ce que je deviens antisémite?* Edit. de France. 18 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Prix littéraires. — Le centenaire de Villiers de l'Isle-Adam. — La « Revue de l'Art ». Le prix Sully Prudhomme. — Le prix des « Amis de la Pologne ». — Un amour de Carpeaux. — Le décret du 25 novembre 1865 et le théâtre du Luxembourg. — Le Sottisier universel.

Prix littéraires. — Le Comité de la Société des Poètes Français a attribué ainsi ses prix annuels : le prix de la Société, décerné sans candidature (1.000 fr.) à M. Olivier de Gourcuff; le prix Desbordes-Valmore, décerné également sans candidature (2.000 fr.) à Mlle Suzanne Buchot; le prix de Rohan (500 fr.) à Mme Doëtte Angliviel; le prix Séb.-Charles Leconte (500 fr.) à Mlle Théo Martin; le prix Eugène Le Mouel (500 fr.) à M. Jean Bonnefoy; le prix Georges Lafenestre (500 fr.) à Mme Marcelle Davet; le prix du Sonnet (500 fr.) à M. Eugène Autric; le prix d'Erlanger (500 fr.) à M. Gérard Heim; le prix de Pimodan (500 fr.) à Mme Renée Humbert-Gley; le prix Christian (300 fr.) à M. Henri Dauviller.

Le prix de l'Académie Montaigne (1.000 fr.) a été décerné à M. Serge Evans pour son livre *Evocations et Paysages*, et le prix *Poésie-Caravelle* (500 fr.), fondé par Octave Charpentier et décerné par la dite académie, a été attribué à M. Fernand Demeure pour son florilège *Le Cœur à l'Ouvrage.*

§

Le centenaire de Villiers de l'Isle-Adam. — Le journal *Le Goéland*, fondé en 1936 par Théophile Briant, a pris, d'accord

avec M. Marcel Longuet, l'initiative de célébrer le centenaire de la naissance de Villiers de l'Isle-Adam.

D'autre part, comme Villiers, né le 7 novembre 1838, est mort au mois d'août 1889, les cérémonies projetées en liaison avec l'Académie de Bretagne et son président, M. Roger Vercel, se dérouleront de telle façon que le Centenaire pourra coïncider avec le Cinquantenaire (1939).

Plusieurs personnalités ont déjà répondu à l'appel du *Goéland :* Mme Rachilde, Mme Germaine Beaumont, MM. Maurice Beaubourg, Fernand Vandérem, René Martineau, Edouard de Rougemont, J. Aubry.

La liste définitive du Comité devra être constituée pour le 15 mars. Nous ferons connaître ultérieurement les expositions et manifestations littéraires qui auront été décidées pour que soit glorifiée la mémoire d'un des plus grands écrivains qui honorent les Lettres Françaises. (*Communiqué.*)

§

Les « Amis des Lettres ». — On nous prie d'informer nos lecteurs de la fondation d'une association dite « Les Amis des Lettres », dont le siège est à l'hôtel de Massa, 38, rue du Faubourg Saint-Jacques. Le président est M. Joseph Bédier, de l'Académie française. Vice-présidents : MM. Adolphe Boschot, Paul Bouju, Julien Cain, Firmin Roz. Rapporteurs : MM. Octave Aubry, Albéric Cahuet, Ernest Lemonon et Mme Camille Marbo. Trésorier : M. Maurice Lewandowski. Secrétaire générale : Mme la comtesse Clauzel.

L'association « a pour but de venir en aide, moralement et matériellement, aux écrivains et à leurs proches et de s'efforcer d'accroître le prestige des lettres françaises ». Elle se compose de membres fondateurs, de membres associés et de membres adhérents.

Le règlement dispose qu'un Conseil technique, comprenant quatre écrivains au moins, six au plus, choisis parmi les anciens présidents de la Société des Gens de Lettres, est désigné et renouvelé chaque année, en même temps que le bureau. Il se compose actuellement de MM. Georges Duhamel et Georges Lecomte, de l'Académie française, Gaston Rageot et Jean Vignaud.

§

La « Revue de l'Art ». — La rédaction du *Mercure* a appris avec un vif regret la disparition de *La Revue de l'Art* qui, sous la direction très distinguée de M. André Dézarrois, s'était

fait une belle place dans l'estime de tous ceux qui sont sensibles aux travaux intellectuels et à la plus haute culture. *La Revue de l'Art,* qui existait depuis la fin du siècle dernier, a fait paraître récemment son numéro d'adieu aux lecteurs. Malgré les sacrifices personnels de son directeur et les efforts d'une élite attachée à l'art pur et désintéressé, elle a succombé sous les difficultés matérielles qui pèsent de plus en plus en France sur les œuvres de la pensée.

Du moins, la place qu'elle a tenue n'est pas effacée et lui reste dans le souvenir d'un public choisi. — L. M.

§

Le prix Sully Prudhomme sera décerné en 1938. Les candidatures seront reçues jusqu'à fin avril. Pour obtenir le réglement de ce concours s'adresser à M. le Président du Comité Sully Prudhomme à la librairie A. Lemerre, 23, passage Choiseul, à Paris. (*Communiqué.*)

§

Le prix des « Amis de la Pologne ». — Le prix littéraire des Amis de la Pologne d'une valeur de cinq mille francs, sera décerné dans le courant de mai par un jury composé de Mme Rosa Bailly, MM. Gabriel Boissy, Jean Lechon, Gaston Rageot, Jules Romains, J. H. Rosny aîné, Fortunat Strowski, André Thérive et Jean Vignaud. Les volumes ou manuscrits, qui devront traiter d'un sujet intéressant la Pologne, seront reçus jusqu'au 31 mars aux bureaux des Amis de la Pologne, 16, rue de l'Abbé-de-l'Epée, Paris (5e). (*Communiqué.*)

§

Un amour de Carpeaux. — Dans un écho publié sous ce titre (*Mercure* du 1er février 1938, p. 662), M. Pierre Dufay affirme que la duchesse Colonna « était née Adèle d'Affrey, dans le canton de Fribourg, et, par ses parents, appartenait à la bonne bourgeoisie helvétique ».

Je me permets de lui signaler que le nom de cette famille, éteinte dans la ligne masculine en 1869, s'écrit d'Affry et non d'Affrey et, de plus, qu'il s'agit d'une fort illustre maison, non pas de « bonne bourgeoisie », mais de la plus authentique noblesse.

Le *Dictionnaire historique et géographique de la Suisse* mentionne un d'Affry, maître de l'hôpital de Fribourg vers 1300. Un autre fut, au début du xve siècle, abbé mitré d'Hauterive. Guillaume d'Affry commandait le contingent fribourgeois qui prit

part en 1476 à la bataille de Morat. Un autre, qui avait combattu pour le roi de France à Dreux, Jarnac et Moncontour, fut pendant 29 ans avoyer de Fribourg. Louis, comte d'Affry, seigneur de Prévondavaux, Brétigny et Saint-Barthélemy, maréchal de camp, puis lieutenant-général, devint, de 1759 à 1762, ambassadeur de S. M. Louis XV auprès des Etats-Généraux de Hollande. Il en rapporta en Suisse le fameux portrait de Rembrandt, l'*Homme au casque,* qui figure aujourd'hui au musée de Berlin. Il est le seul Suisse qui ait reçu le cordon bleu de l'Ordre du Saint-Esprit.

Comme Don Ruy Gomez dans *Hernani,* « j'en passe et des meilleurs », pour arriver à celle qui devait être *Marcello.* Née à Fribourg le 6 juillet 1836, elle épousa à Rome, le 5 avril 1856, Charles Colonna, duc de Castiglione. Veuve dès le 18 décembre suivant, elle résolut de se vouer à la statuaire. Le sculpteur suisse Imhof lui en avait enseigné, en 1854 et 1855, les premiers éléments. Elle tenait de son père, aquarelliste de mérite, un goût très vif pour tous les arts. L'Opéra de Paris possède d'elle, au bas du grand escalier si j'ai bonne mémoire, une *Pythie* de bronze. Elle a légué à Fribourg une importante collection de ses œuvres, peinture et sculpture, ainsi que d'autres objets d'art, en particulier des ouvrages de Clairin et de Regnault, qui furent ses amis. Ce legs a été le premier fonds du musée d'art de Fribourg, qui porte le nom de *Musée Marcello.* Je n'ai pas souvenir qu'il s'y trouve des Carpeaux.

M. Pierre Dufay rappelle, après Frédéric Loliée, que la duchesse Colonna préférait à son titre et sa situation mondaine :

L'auréole du nom qu'on se fait à soi-même.

Ce vers est de sa sœur, qui avait épousé un diplomate autrichien, le baron d'Ottenfels, et qui publia vers 1890 un recueil de poèmes.

Je n'ai pu connaître ni Marcello ni la baronne d'Ottenfels, mais je me souviens d'avoir vu, présidant des fêtes enfantines auxquelles j'étais convié, leur mère à toutes deux, la comtesse d'Affry, qui mourut presque centenaire peu d'années avant 1900. — *Bucarest, le* 7 *février* 1938. — RENÉ DE WECK.

§

Le décret du 25 novembre 1865 et le Théâtre du Luxembourg. — La démolition du Théâtre du Luxembourg, premier du nom, à la croisée des rues de Fleurus et Madame, en 1868, rappelle un événement contemporain dont le retentissement fut considérable.

Vers 1865, le Luxembourg était plus vaste encore qu'il ne l'est aujourd'hui. En permettant qu'il s'étendît jusqu'aux voies nouvelles de la rue de Médicis et du boulevard Saint-Michel, Haussmann l'avait agrandi quelque peu, en assurant l'embellissement du quartier.

Pour parfaire son œuvre, notre préfet soumit à la signature de Napoléon III, le 25 novembre 1865, un décret impérial qui allait déchaîner une tempête de protestations indignées.

Nous l'avons dit (1), les maisons en façade sur la rue Madame, par l'arrière de leurs dépendances, bornaient directement le jardin de ce côté.

En prolongement, vers le carrefour de l'Observatoire, presque sur l'emplacement actuel de la rue d'Assas, s'élevait un mur vétuste, clôturant, sur cinq cents mètres, ce qu'on appelait alors la *Pépinière*. Là, s'étendait autrefois l'ancien verger des Chartreux dont les biens, confisqués par la Révolution, avaient fait depuis retour à la nation.

Les arbres y avaient prospéré, des allées capricieuses serpentaient parmi les buissons, les lilas et les roses : asile agreste que fréquentaient rêveurs, nounous, militaires, étudiants et grisettes.

On venait de niveler l'avenue de l'Observatoire, et la Pépinière, qui lui était contiguë, se trouvait de ce fait à quatre mètres en contrebas.

L'été, sous les frondaisons, parmi le chant des oiseaux, on imagine le charme de cette retraite idyllique et discrète, propice aux ébats des enfants, aux rêveries des poètes, aux confidences des amoureux (2).

Au delà, le domaine s'étendait en terrains vagues, presque dénudés, jusqu'au carrefour de l'Observatoire, où venait déboucher, majestueux dans sa nouveauté, le boulevard Saint-Michel qui limitait tout ce côté du jardin.

Or, le fatal décret ordonnait qu'une large voie serait ouverte à travers le Luxembourg. C'est aujourd'hui la rue Auguste-Comte. Cette percée l'amputait considérablement. C'en était fait de l'aimable Pépinière, rasée, comblée, condamnée !...

Par ailleurs, sous prétexte d'améliorer les communications et d'assurer au Palais un encadrement symétrique, on diminuait son domaine, en prolongeant la rue Férou, parallèlement à la rue Madame, mais en deçà d'une centaine de mètres environ.

Une immense étendue de terres allait être sacrifiée, livrée aux

(1) Cf. *Mercure de France*, 1-II-1938, p. 660.
(2) *Le Monde illustré* du 19 décembre 1865 en a publié des vues partielles.

lotisseurs et aliénée... La circulation s'en trouvait bonifiée, c'est certain, mais l'opération s'avérait particulièrement fructueuse pour l'Etat, toujours en mal d'impécuniosité.

Ce fut un tollé général. Une pétition recueillit les signatures de dix mille protestataires. La mode n'était pas encore aux meetings. La police impériale ne l'aurait pas toléré. Cependant, une certaine émancipation de presse autorisait déjà l'opinion publique à s'exprimer assez librement.

Sauf *le Pays* et *la Constitution*, tous les journaux passèrent à l'opposition. De nombreux opuscules, comme *Adieux à la Pépinière* et *le Coup de pioche*, se firent l'écho de l'émotion générale. Avec Victor de Laprade, l'Académie s'en mêla. En trente strophes, le doux poète plaidait pour *Les Arbres du Luxembourg :*

Encore un vol fait au printemps!
Un nid qu'on ôte à la pensée!
Du livre cher à nos vingt ans,
Encore une page effacée!...

Hélas! sous tous les régimes, l'urbanisme l'a toujours finalement emporté. Le sacrifice fut donc consommé.

Au décret du 25 novembre 1865, nous devons la masse énorme des bâtisses qui bordent l'avenue de l'Observatoire, la rue Michelet, la rue des Chartreux et, plus tard, l'Ecole Coloniale, le lycée Montaigne, l'Ecole de Pharmacie, — le tout aux dépens du jardin cruellement mutilé.

Par bonheur, du côté de la rue Madame, les dégâts furent limités. L'ordonnance primitive, qui coupait le Luxembourg au ras de l'anciennne Orangerie, fut rapportée. L'Empereur s'y rendait le 18 février 1866. Après une promenade à pied « pour se rendre compte du mérite des réclamations qui lui avaient été adressées », il décidait d'abandonner, sur ce point, les propositions de son préfet. On se contenta de rogner, en créant cette rue nouvelle que la reconnaissance parisienne a consacrée depuis la guerre à la mémoire de Guynemer.

De justesse, ce coin de terre l'avait échappé belle! Les strophes du poète, mêlées aux revendications populaires, avaient fléchi, pour une fois, l'autorité impériale.

Le modeste théâtre du Luxembourg ne pouvait survivre à tant de bouleversements. Sa situation, à la porte du jardin rajeuni, devait tenter les spéculateurs. Six étages s'élèvent aujourd'hui à la place où d'humbles marionnettes ouvrirent la scène aux baladins. Amoureux du passé, qui longerez la rue de Fleurus, c'est au 4 que l'illustre Bobino réconfortait de ses joyeuses parades les badauds de Paris.

Après trois générations, rien n'en rappelle plus le souvenir. C'est plus loin qu'il faut aller, sous les futaies, pour découvrir, rénové, le Théâtre du Luxembourg. — ROBERT DESARTHIS.

§

Le Sottisier universel.

La commune de Saint-Germain (canton d'Albens, arrondissement de Chambéry, département du Cantal) portera à l'avenir le nom de Saint-Germain-la-Chambotte. — *Journal officiel de la République française*, 1er janvier 1937.

C'est un livre sur la Russe, toute la Russie, aussi bien celle des communistes que celle des vieilles églises et de la vieille foi russe qui sommeille dans l'âme de chaque habitant et qui a fait déjà tant de miracles depuis que la Russie existe, c'est-à-dire depuis plus de deux mille ans. — *Mercure de France*, 1er novembre, p. 652.

GARDE-CHAMPÊTRE ASSASSIN. — On mande d'Agen que la gendarmerie a procédé à l'arrestation de la veuve Cournon et de son fils Félicien, dont les cadavres, ainsi que nous l'avons annoncé, ont été trouvés à Capdeboso. — *Le Temps*, 30 novembre.

Un soir d'hiver de 1895, chez Edmond de Goncourt, un bonhomme se tenait assis dans un fauteuil : c'était Flaubert. — *Paris-Soir*, 5 décembre.

Londres, 28 novembre. — Le *Sunday Chronicle* estime que les conversations anglo-anglaises sont les plus importantes qui aient eu lieu depuis la guerre. — *La République*, 29 novembre.

Ces jolis bateaux ont couvert un ruban bleu de 280.000 kilomètres, c'est-à-dire qu'ils ont traversé environ cinq fois l'Atlantique. — *Paris-Soir*, 26 novembre.

Un sac à main renfermant la somme de 285 francs, appartenant à Mme Defaun Louise, épouse Guillaume, 35 ans, journalière, 426, rue de la Verrerie, était déposé dans le tiroir d'un buffet de salle à manger au domicile précité. Récemment Mme Defaun a constaté qu'il avait été dérobé dans ce sac 325 francs. — *L'Eclaireur de l'Est*, 1er décembre.

Dakar, 6 décembre. — Pilotant le *Guerrero*, Codos, qui était parti de Dakar à 7 h. 30 a traversé l'Atlantique Sud une nouvelle fois et est arrivé à 19 h. 43 à Dakar. — *Le Journal de Roubaix*, 7 décembre.

Vends vaches laitières faisant loi de 40 heures en 5×8. S'adresser à M. Lefèvre, maire d'Istres-et-Bury. — *Le Réveil de la Marne*, 9 décembre.

AVIS DE LA MAIRIE. — La foire de Noël tombant cette année un samedi, le maire de Cusset informe les intéressés que le marché et la foire du 25 décembre se tiendront le vendredi 25 décembre. — *L'Echo de l'Allier*, 4 décembre.

Le Gérant : JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 1938.